

ETUDES MALGACHES

CAHIER N° 1

\*\*\*\*\*

FAMILLES PAYSANNES MALGACHES DANS LA  
TOURMENTE COLONIALE ET NEO-COLONIALE :  
LES CRISES DE LA COMMUNAUTE DE LA FIN DES  
ANNEES SOIXANTE DANS LA SOCIETE PAYSANNE  
DES HAUTS-PLATEAUX DU VAKINANKARATRA-MADAGASCAR.

\*\*\*\*\*

Gérard ROY

ORSTOM

Département H

\*\*\*\*\*

O.R.S.T.O.M. Fonds Documentaire

N° : 31736 ca 2

Cpte : A

ORSTOM-PARIS

1988

\*\*\*\*\*

**FAMILLES PAYSANNES MALGACHES**  
**DANS LA TOURMENTE COLONIALE ET NEO-COLONIALE :**

Les crises de la communauté de la fin des années soixante dans la société paysanne des Hauts-Plateaux du Vakinankaratra. Madagascar.

Pour Jean-François Régis RAKOTONIRINA et  
"la bonne terre" malgache.

---

Gérard ROY

## INTRODUCTION

\*\*\*

Le travail qui est présenté ici est à la fois un travail d'exposition de la situation vécue par une société paysanne à un moment historique donné dans ses différents aspects, économique, religieux et politique, et un essai de compréhension de cette situation en la replaçant dans le mouvement de transformation de la société à l'intérieur d'une périodisation déterminée. La société paysanne, c'est la société paysanne villageoise malgache des Hauts-Plateaux du Vakinankaratra, au sud de l'Imerina, et le moment c'est celui des lendemains de l'Indépendance dite "néo-coloniale", l'indépendance des années 1959-1960, venant après plus de soixante dix années de colonisation. Cette situation s'exprime en termes de crise économique, religieuse et politique : de quelle crise s'agit-il ?

Cette crise, c'est une formidable crise de la communauté familiale qui a pour toile de fond une crise économique profonde et qui s'exprime dans une crise d'identité : qu'est-ce qu'être malgache ? C'est une crise d'appartenance qui touche la très grande majorité des familles paysannes, bien que revêtant un contenu différent pour les deux grandes catégories de familles qui existent dans cette société : les familles chrétiennes et les familles que nous appellerons ancestrales et divines. Il y a une crise d'identité de toutes ces familles dans la société politique qui a surgi de l'Indépendance : aucune des familles chrétiennes ou non chrétiennes, ne se reconnaît une communauté partagée avec les dirigeants malgaches, fonctionnaires et élus. Pour les unes, il s'agit de l'absence d'une communauté chrétienne malgache, pour les autres de l'absence d'une communauté ancestrale et divine malgache. Les familles chrétiennes jugent que le comportement des dirigeants malgaches à leur égard n'est pas conforme au comportement que l'on doit attendre de malgaches partageant le même Dieu, tandis que les familles ancestrales et divines jugent que le comportement des dirigeants n'est pas conforme au comportement attendu de malgaches partageant les mêmes ancêtres et le même Dieu. Il y a une crise de la communauté familiale villageoise qui est une crise d'identité de certaines familles, la majorité, dans la société civile. Celle-ci est née

pendant la colonisation et se perpétue dans cette Indépendance. Au lendemain de la seconde guerre mondiale, tout particulièrement dans les villages protestants de notre région - mais des transformations du même ordre se produiront chez les catholiques quoique de manière moins spectaculaire ultérieurement - (voir note en fin d'introduction) - est apparu un mouvement de Réveil caractéristique de cette religion (un "revival"), prêché par un pasteur malgache qui s'est traduit par la rupture de la communauté familiale et villageoise jusque là partagée en commun par toutes les familles : la communauté ancestrale et divine. Deux catégories de famille conjugales sont apparues, les unes qui ont rompu avec la communauté ancienne et n'ont plus reconnu comme communauté que la communauté chrétienne, y trouvant ainsi une nouvelle identité, et les autres, qui ont refusé de s'intégrer dans cette communauté "débarrassée" des ancêtres et qui se sont maintenues dans une communauté familiale et villageoise désormais privée de la participation de certaines familles.

On voit donc la situation à la fin des années soixante : deux catégories de familles vivant à des titres divers une crise d'identité : les unes vivant une crise d'identité dans la société civile depuis 1947 et dans la société politique depuis l'Indépendance, dans les termes d'une absence de communauté ancestrale et divine entre les familles, et entre les dirigeants et les dirigés malgaches. Et les autres qui ont trouvé une identité nouvelle dans la société civile, en se posant désormais comme membres d'une communauté chrétienne malgache, mais qui vivent une crise d'identité depuis l'Indépendance dans la société politique, dans la mesure où elles ne se reconnaissent aucune communauté partagée avec les malgaches qui sont dirigeants.

Qu'est-ce donc qu'une crise de communauté, une crise d'identité ? Est-ce que les situations coloniale et néo-coloniale ne sont pas, dans certaines conditions d'existence de la société colonisée, singulièrement productrices de crises de ce genre. Que voulons-nous montrer dans ce travail en prenant comme thème de réflexion ces crises ? Comment allons-nous conduire cette réflexion ?

Une crise d'identité, c'est un moment de rupture d'appartenance de tous à une même communauté qui est vécue par certains comme crise, dans la mesure où ils refusent l'identité nouvelle proposée par les agents de la rupture. Cela peut s'exprimer schématiquement ainsi : "Je ne suis plus reconnu par les autres dans la position sociale que j'occupais jusque là, vis-à-vis d'eux, et je ne me reconnais pas à la place que les autres me donnent vis-à-vis d'eux dans la nouvelle unité où ils trouvent leur identité". Précisons : A et B partagent une même communauté. Ils sont dans des rapports de hiérarchie, d'unité et de réciprocité l'un par rapport à l'autre du fait d'une condition commune partagée. B sort de cette communauté pour s'intégrer dans une communauté nouvelle où il trouve une nouvelle identité. B ne reconnaît plus A à la place à laquelle il le reconnaissait auparavant et A se voit attribué une nouvelle place dans la communauté nouvelle. Il refuse cette place. Soit, de manière concrète et très simplifiée : A et B sont aîné et cadet dans une même famille. A est au surplus pauvre et B est riche. A et B se reconnaissent descendants des mêmes ancêtres et créatures du même Dieu ; cela fonde une unité entre eux et une réciprocité. Vient le moment où B rejette les ancêtres communs et se pose désormais comme frère en Jésus-Christ avec C, D, E, et... A. A est contesté dans sa position d'aîné et disparaît la réciprocité. A refuse la nouvelle place dans la communauté chrétienne découlant de l'égalité en tant que frères et Jésus-Christ. Ni frère de sang, ni aîné, mais pauvre... A vit la situation ainsi créée par le départ de B comme une crise d'identité. Il n'est plus reconnu à sa place ancienne et ne se reconnaît pas à la place nouvelle. A est "dirigé" face à X "dirigeant", l'un et l'autre malgaches. A se pose dans une communauté partagée avec X en tant que descendants des mêmes ancêtres et créature de Dieu. Il reconnaît X à la place qu'il occupe et attend en retour que X le reconnaisse à la place qu'il occupe, comme possédant l'un et l'autre un principe d'unité commun. Fondant la réciprocité. X ne reconnaît pas A, et A ne se reconnaît pas à la place qui lui est donnée par X. A vit la situation comme une crise d'identité.

B est "dirigé" face à X "dirigeant". B se pose dans une communauté partagée avec X en tant que malgaches, créatures d'un même Dieu. Il reconnaît X à la place qu'il occupe et attend que X le reconnaisse également, comme possédant l'un et l'autre un principe d'unité commun.

Fondant une réciprocité de droits et de devoirs pour chacun. X ne se comporte pas de la sorte à l'égard de B et B vit la situation comme une crise d'identité.

Les familles ancestrales et divines s'interrogent ainsi sur leur place dans la société civile et dans la société politique et les familles chrétiennes sur leur place dans la société politique. La crise d'identité, comme conséquence de la rupture de communauté, c'est donc une crise d'appartenance, d'incertitude de soi quant à sa place dans la société, aux différents niveaux d'insertion de l'individu et de la famille dans les ensembles dont ils font partie au sein de la société globale. L'unité partagée avec les autres n'existe plus et on ne trouve pas sa place dans les unités nouvelles d'intégration qui s'offrent. Cette question de l'identité est complexe. Il nous semble que les situations coloniale et néo-coloniale introduisent une complexité supplémentaire dans la mesure où elles mettent en rapport deux sociétés, dans une relation de subordination de l'une à l'autre. La société colonisée possède au moment de l'irruption des colonisateurs sa propre forme constitutive, sa forme d'existence de la famille, ses rapports économiques, religieux, politiques, ses idéologies. Les individus, les familles appartiennent à des ensembles à l'intérieur desquels ils trouvent leur identité. Les colonisateurs sont porteurs d'une société nouvelle et donc des rapports nouveaux, d'idéologies nouvelles, et d'identités nouvelles : les échanges marchands, la religion universelle, l'Etat moderne centralisé renferment la possibilité de formes d'existence nouvelles de la famille et de son insertion dans la société. La mise en rapport sur une longue période de la société colonisée avec les colonisateurs, qu'ils soient marchands, missionnaires ou administrateurs produit des effets dans la société colonisée. Commerce, religion, fonctionnaires sont à l'oeuvre dans une société qui possède ses propres conditions de production et d'échange, ses propres rapports religieux, sa propre définition de l'existence des familles dans l'Etat. On entrevoit très bien que cette mise en rapport puisse produire des ruptures : la famille ne se reproduit plus dans les mêmes conditions matérielles, la "famille terrestre" change et la "famille céleste" (Marx) est ébranlée tandis que la religion apportée offre l'alternative d'une famille céleste nouvelle... Une nouvelle forme d'existence de l'individu dans

l'Etat est également en mouvement. Nous devons nous rappeler cependant que ces changements s'accomplissent dans des rapports de subordination entraînant des transformations chaotiques, l'Etranger est présent partout. Par sa présence même il crée une identité négative entre les dominés. Tant que la domination est là, ou tant que l'évolution historique ne permet pas d'envisager un changement politique, les changements qui se produisent dans la société civile ne peuvent s'exprimer dans la société politique. En revanche, l'ouverture de perspectives nouvelles, celles de l'Indépendance par exemple, modifie cette situation et la possibilité de l'émergence d'identités nouvelles, malgaches apparaît, et en même temps de crise d'identité. C'est ce qui se passe au lendemain de la seconde guerre mondiale dans notre région, avec l'apparition d'une nouvelle forme d'existence de la communauté chrétienne. Que se passe-t-il avec l'Indépendance, quand cette Indépendance est une Indépendance néo-coloniale, c'est-à-dire conservatrice de l'état de chose existant, quand l'appareil centralisé d'Etat est confisqué par une minorité malgache, simple doublure d'un Etranger toujours présent ? On entrevoit la possibilité de l'apparition de crises de communauté et de crises d'identité dans la population. C'est ce qui surgit en 1959-1960 avec l'appropriation du pouvoir par malgaches liés à l'étranger. Ce que nous voulons faire dans cet essai, c'est :

- (1) Rendre-compte de la crise vécue par des familles paysannes dans une région : rendre compte c'est donner les éléments d'appréciation de ces crises de la communauté et de ces crises d'identité en apportant au lecteur la parole des familles dans laquelle s'exprime la conscience de ces crises, à un moment donné d'observation.
- (2) Expliciter le contenu de ces crises, c'est-à-dire comprendre ce qu'elles signifient pour ces familles en tant que mouvement de rapports sociaux, et restituer la cohérence de l'univers dans lesquelles elles se situent.
- (3) Tenter de comprendre la nécessité historique de ces crises, en manière de critique de la conscience et de l'univers de ces familles paysannes, en les replaçant dans le mouvement historique qui les produit. Soit, tenter de mettre à jour l'ensemble des déterminations, historiques et actuelles, d'ordre économique, religieux, politique, dans la société globale et dans la société locale, qui permettent de saisir le devenir en mouvement, et dans une certaine manière d'éclairer l'avenir.

Remarque. Nous avons choisi de conduire notre travail avec des familles paysannes de villages touchés par le Protestantisme. Mais ce que nous allons examiner ici avec ces familles ne saurait être considéré comme une réalité exclusivement protestante. Les crises de la communauté - ancestrale et divine, dans la société civile et politique, et chrétienne, dans la société politique, existent également dans les familles touchées par le Catholicisme. Mais la religion catholique a une stratégie de christianisation plus souple que la religion protestante. Elle n'appelle pas à des ruptures brutales et à des prises de conscience radicales, pas plus qu'à des comportements exemplaires, encore qu'elle sache susciter des martyres. Elle pénètre lentement la société "païenne" sans impatience intempestive. Les pauvres glissent insensiblement de la sorte des positions d'aîné et de cadet de descendants d'esclaves ou de descendants d'anciens maîtres, à une position de frères en Jésus-Christ, pour se retrouver peu à peu frères pauvres face aux frères riches, dans une hiérarchie occupée au sommet par ces derniers. L'Eglise "s'accommode de tous les régimes et digère les contradictions comme les cailloux" écrivait Nietzsche dans Aurore. (Aphorisme 70, Ed. Mercure de France. Septième Edition p. 79).

## CHAPITRE PREMIMINAIRE

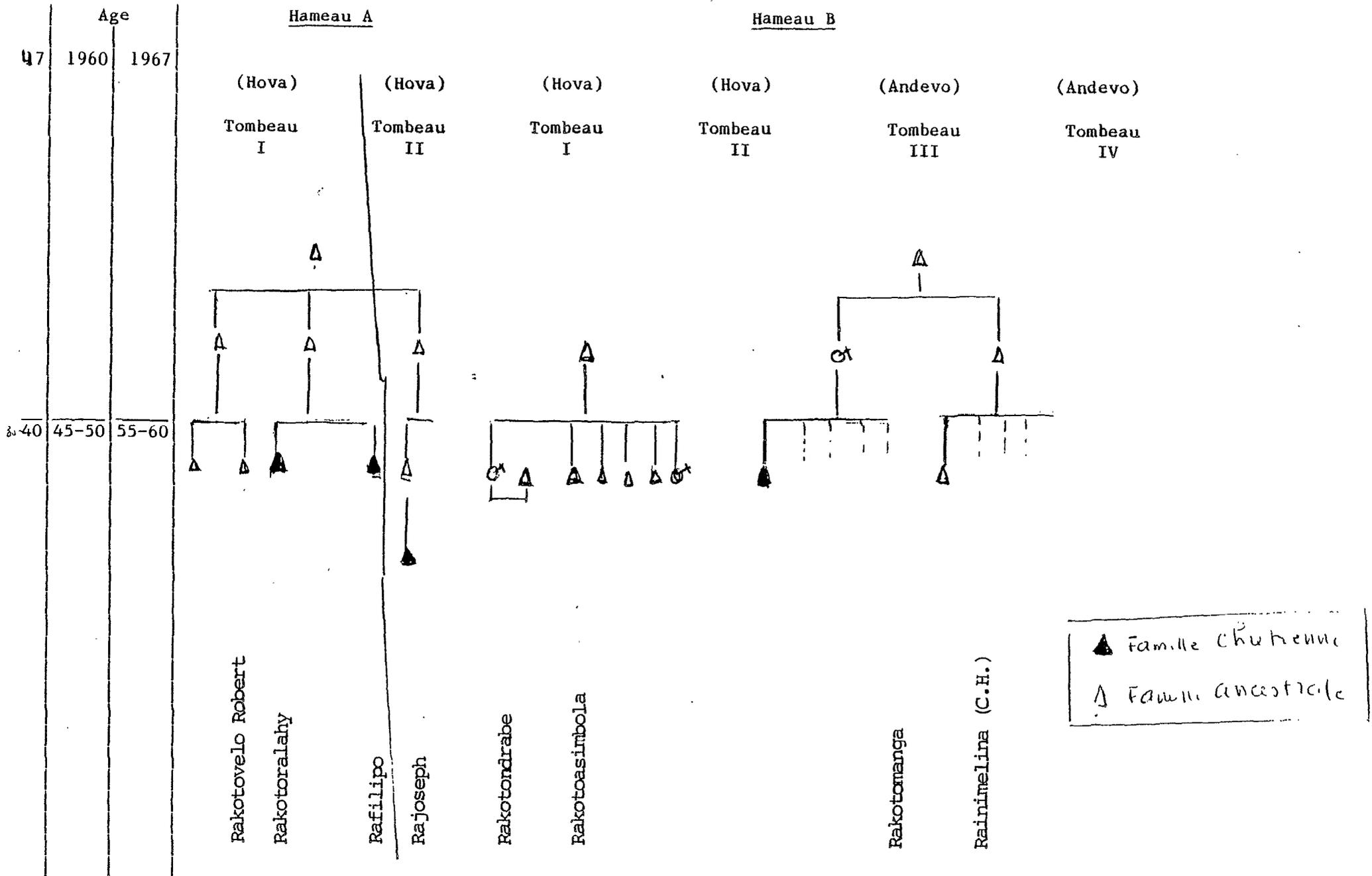
### PRESENTATION DES FAMILLES PAYSANNES

La région à laquelle appartiennent nos familles est la région sud des Hauts-Plateaux malgaches, la région du Vakinankaratra. Nous sommes dans une région d'altitude, au coeur d'une contrée au sol volcanique, qui doit son nom au massif montagneux du centre de l'Ile. (Sur cette région, voir le travail fondamental de J.P. RAISON : Les Hautes Terres de Madagascar. Ed. Karthala. Tome I et II.) Le paysage humain régional est constitué par la présence d'une ville principale, née avec la colonisation, Antsirabe, située à 175 Kms de Tananarive, et d'une ville secondaire, Betafo. Par la présence de bourgs, généralement centres du canton administratif et de la commune, et par une poussière de hameaux posés le long des collines, ordonnés par de petites vallées rizicoles en des ensembles restreints de groupes de hameaux regroupant chacun de 10 à 30 familles, ou foyers. Le paysage local est nourri de tombeaux de forme carrée surplombant chacun des hameaux en nombre variable, et ici et là, d'un temple ou d'une église, voire des deux. Le paysage du hameau est fait de cette juxtaposition de ces maisons abritant chacune une famille conjugale, de ces tombeaux qui symbolisent des rapports entre ces familles. La simple observation lit des différences entre les maisons, dans les matériaux de construction dans la dimension. Un observateur informé peut lire des orientations anciennes traduisant des relations anciennes entre ces familles, (quant à la souche notamment) et des orientations nouvelles, abolissant les hiérarchies anciennes au bénéfice de hiérarchies nouvelles, en richesse : tombeaux Hova au Nord par exemple et tombeaux esclaves au Sud, maisons Hova les premières vers l'Ouest, et puis un changement : une maison de descendant d'esclave, la plus belle et la plus à l'Ouest. De même entre aînés et cadets, on peut lire dans l'espace et dans les constructions les différences récentes. Les maisons du hameau sont assaillies de champs de colline, clairement séparés les uns des autres, et toute la colline est partagée et cultivée; dans les bas-fonds, les rizières, à l'extrême parcellisation, partagées en grandes masses par les canaux d'irrigation. Les deux hameaux dont nous allons parler n'échappent pas à ce schéma général. Ils sont situés à l'Ouest d'Antsirabe, à une quinzaine de kilomètres environ.

A quelques centaines de mètres Belazao, chef-lieu de canton et de commune. Sur le terrain de l'un des hameaux le Temple protestant, commun à toute une petite vallée. Dans chacun des hameaux des tombeaux, au sommet : dans l'un, Ambalafenoarivo, trois tombeaux, dont l'un est désaffecté ; dans l'autre, Soalafadray, quatre tombeaux, deux tombeaux de souche Hova au nord, et deux tombeaux de souche esclave, au sud. Ici, douze maisons dont deux tranchent parfaitement par leur dimension et la présence d'ateliers de beurrerie qui les entourent. Là, vingt sept maisons dont l'une tranche avec les autres tant par son emplacement que par son apparence beaucoup plus riche, la maison du plus riche du hameau, descendant d'esclave. Pas de place à proprement parler dans ces hameaux mais des cours, peut-être là, ou là, les emplacements d'ancienne "Kianja" (place). Qu'est-ce qu'il est important de savoir sur ces familles pour notre propos ? Le partage par unité de tombeau ; le partage par souche (descendants de Hova et descendants d'Andevo) ; la position de chacune des familles conjugales dans la généalogie ; leur appartenance religieuse ; leur richesse en terres de rizière et de colline ; leur situation économique sur la base des terres possédées et des activités auxiliaires. Nous allons simplifier au maximum dans le cadre de ce travail ces informations pour aller à l'essentiel : centrer notre attention sur une génération, celle des hommes d'âge mûr, chefs de famille, qui ont 55-60 ans à la fin des années soixante, qui avaient 45-50 ans au moment de l'Indépendance, et 35-40 ans à la fin des années quarante, dates significatives de la situation que nous prenons en compte. Reportons-nous au premier tableau (unités de tombeau ; souche ; position dans la généalogie, génération privilégiée et acteurs privilégiés ici).

Dans le premier hameau les familles sont toutes de souche Hova, et dans le second deux grandes familles sont de souche Hova et deux de souche Andevo. Il existait dans chacun des hameaux, aux temps malgaches, des Hova et des Andevo. Au moment de la colonisation et de la suppression de l'esclavage, certains affranchis ont choisi de quitter le lieu de leur assujettissement pour aller s'installer sur des terres libres (cas du premier hameau) tandis que d'autres ont choisi de rester dans le hameau de leur naissance (cas du second hameau). Regardant le tableau, on observe que nous avons fait figurer certains descendants en triangles pleins : une minorité. Ce sont les familles, ou individus chefs de famille, qui ont rompu avec les

TABLEAU GENEALOGIQUE SIMPLIFIE



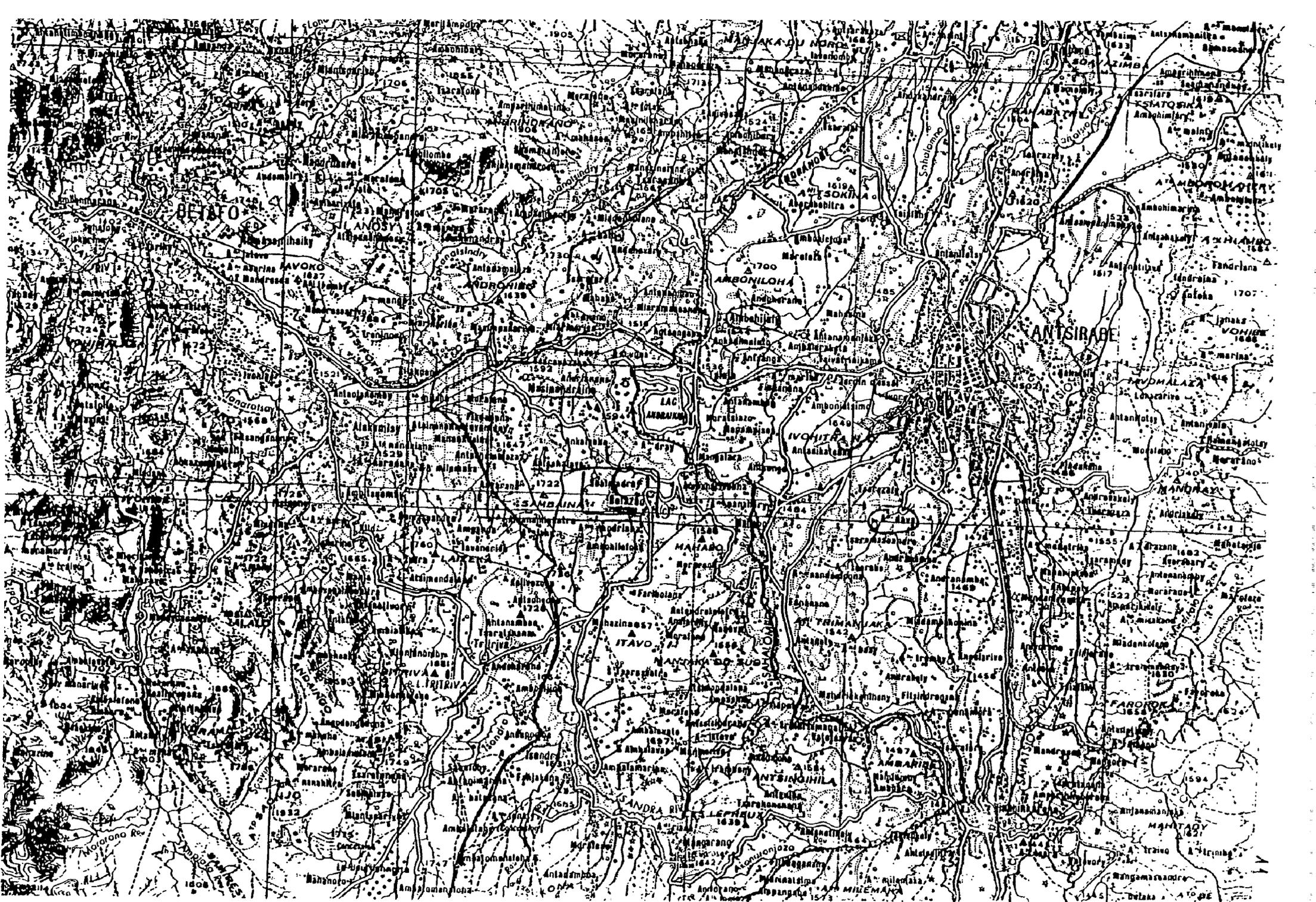


TABLEAU II - SITUATION DES FAMILLES

	NOM	SOUCHE	POSITION FAMILLE	RELIGION	PARTI DECLARE	CATEGORIE EC. (Tableau)
A	Rakotovelo Robert	H	Aîné	Ancestrale	AKFM	d
	Rakotoralahy	H	Cadet	Chrétienne (Réveillé)		a
	Rafilipo	H	Cadet	Chrétienne (Réveillé)		a
B	Rainimelina	A	Cadet	Ancestrale	AKFM	d
	Rakotomanga	A	Aîné	Chrétienne (Réveillé)	PSD _ neutre	b
	Rakotondrabe	H	Gendre	Ancestrale	AKFM	
	Rakotoasimbola	H	Aîné	Ancestrale		d
	et frères	H	Cadets			c et d

pratiques ancestrales et la communauté ancestrale. Dans le premier hameau, portant attention au tombeau I, nous voyons qu'il existe une cassure entre d'une part deux frères (Rakotoralahy et Rafilipo) et d'autre part un cousin issu de germain (Rakotovelo Robert). Les premiers sont en position cadets et le second en position d'ainé. Les deux frères en position de cadets, mais plus riches ont rompu en 1947 avec le reste de la famille. Dans le second village, portons attention au tombeau III. Nous voyons qu'il existe une cassure entre deux cousins. Le premier, l'ainé s'est séparé de la famille également en 1947, pour rejoindre les deux frères du premier hameau dans la communauté chrétienne des "Réveillés", tandis que le cadet (Rainimelina) a refusé cette intégration et s'attache toujours aux pratiques ancestrales et à la communauté ancestrale. Rakotomanga était également le plus riche. Portant attention à la famille du tombeau I, nous voyons qu'elle a maintenu l'unité dans son sein. Pas de cassure en 1947 dans cette famille. Nous avons donc les cas de figure suivants : une famille Hova qui a rompu son unité dans le premier hameau ; une famille de souche esclave qui a rompu son unité dans le second hameau, tandis que une famille Hova a conservé son unité. Nous avons pris ici les familles "caricaturales" ou leaders ancestrales et chrétiennes, que l'on va voir s'exprimer et s'affronter dans nos textes. Qu'en est-il des autres familles conjugales au sein de ces grandes familles ? La très grande majorité continue de suivre les pratiques ancestrales, cependant quelques individualités sont "tirées" vers la communauté chrétienne. Dans les hameaux environnants, la situation est tout à fait comparable à celle de nos deux hameaux : ici, Fandrianarivo, les trois plus riches se sont séparés, là, Amboniavaratra, les quatre plus riches ; là encore, Vinaninomby, le plus riche etc...

Du point de vue de l'appartenance religieuse, ces familles conjugales sont donc prises, depuis 1947, dans des communautés différentes : elles se partagent en familles "ancestrales" et en familles chrétiennes. C'est-à-dire en familles dont les unes continuent de se rapporter aux ancêtres comme les médiateurs obligatoires de la communauté des descendants, et pour lesquels le tombeau est le "pôle mystique", (G. CONDOMINAS. Foƙonolona et Collectiviés rurales au Imerina. Ed. Berger-Levrault. 1960) tandis que les autres ont rejeté les ancêtres partagés en commun pour ne plus reconnaître comme médiateurs que les médiateurs abstraits, Adam et

Eve et Dieu, et pour lesquels le Temple est désormais le lieu saint. Cela ne signifie pas que les premiers ne prennent pas part aux cérémonies et activités du Temple, et que les seconds ne participent pas aux cérémonies familiales ancestrales mais la part que les uns et les autres prennent dans l'une et l'autre communauté est très différentes et la participation commune ne doit pas faire illusion : les uns demeurent ici ancestraux et les autres s'affirment là chrétiens. Seul un regard extérieur sur le nombre peut se méprendre à ce sujet. Et les chrétiens se comportent en maîtres dans le Temple et la communauté chrétienne, et en juges dans la communauté qui réunit ancestraux et chrétiens dans les cérémonies ancestrales (l'exhumation ou retournement des morts par exemple).

Quelle est la position de nos acteurs familiaux du point de vue de la richesse terres, et du point de vue des ressources en nature et en argent ? En nous efforçant d'obtenir le maximum de renseignements précis sur un certain nombre de familles en 1967, nous avons réussi à suivre une vingtaine de familles. Nous n'allons pas reprendre ici le détail de ces informations. Essayons de situer nos acteurs principaux. En ce qui concerne les terres de rizières et de collines. Pour les rizières peu de terres en chiffres absolus : 7,76 hectares pour 20 familles, mais des terres inégalement réparties : 4 familles n'ont pas de terres de rizières (descendants d'esclaves), 14 familles ont entre 20 et 80 ares, et 2 familles ont plus de 1,50 ha (3,14 ha pour les deux frères du premier hameau). En terres de collines 18,67 hectares pour nos 20 familles, et pour chacune des terres de collines quoique inégalement réparties là aussi. Les paysans les mieux pourvus en terre sont les deux frères du premier hameau et Rakotomanga dans le second, toutes terres de rizières et de collines achetées pour ce qui le concerne (descendant d'esclave). En ce qui concerne les activités auxiliaires, 19 paysans sur 20 en pratiquent, seul un paysan peut-être considéré comme un petit producteur marchand vivant de son exploitation (Rakotomanga). Mais les activités auxiliaires varient des uns aux autres. Les deux frères sont artisans beurriers, 9 sont journaliers agricoles et exercent des activités occasionnelles en ville, 4 sont ouvriers en ville en usine. Nous avons classé nos 20 paysans en catégories du point de vue des ressources et des activités, en distinguant la production autoconsommée, la production vendue, les recettes auxiliaires. On arrive au tableau suivant :

Caté- gories	Activités	Nbre	Personnes à charge	Prod. Aut.	Prod. vendue	R. Aux.	Total recette	R/p
a	Prop + artis	2	8	52 730	9 950	291 918	354 598	44 324
b	Petit Prod Md	1	3	36 680	93 302	14 120	145 102	48 362
c	Cult. + ouvrier	4	9	37 453	9 276	177 210	223 969	24 889
d	Petit pays + métayer + journal.	13	5	18 980	15 705	24 718	59 403	11 880

Ces chiffres, qui sont le résultat d'un suivi quotidien sur une longue période, une année, sont particulièrement riches d'enseignements dans plusieurs directions. Retenons ce qui nous intéresse directement ici : ce qui ressort de ces données des années 1967-68, c'est que les familles paysannes qui sont en tête sont celles qui ont choisi de se séparer de la famille et de la communauté ancestrale. On dira : "mais les quatre familles inscrites en c" ? Il s'agit pour elles de recettes récentes et aléatoires. Vingt années plus tôt les familles en a et b occupaient bien la première place mais les familles en c étaient au même rang que les familles en d. Si l'on avait les moyens d'une comparaison avec la situation qui existait vingt ans auparavant pour ces familles on s'apercevrait que la situation des plus riches s'est conservée sans s'améliorer tandis que la situation des plus pauvres s'est aggravée.

Enfin, comment se situent nos familles du point de vue de l'appartenance politique ? Aucune ne se déclare librement engagée dans le parti politique au pouvoir, certaines familles se déclarent PSD par peur ou par nécessité. Une famille, celle de Rakotomanga, a voté pour le PSD au moment de l'Indépendance et est aujourd'hui en opposition aux dirigeants de ce parti. Les deux frères sont ouvertement dans l'opposition AKFM, et une partie des pauvres tend vers ce parti. (Rainimelina).

## CHAPITRE I

### ELEMENTS D'APPRECIATION DE LA CRISE DES COMMUNAUTES ENTRE MALGACHES DANS LA SOCIETE CIVILE ET DANS LA SOCIETE POLITIQUE

Nous allons présenter maintenant au lecteur un ensemble assez important de textes ordonnés en thèmes et qui sont extraits de réunions et d'interviews enregistrés dans la langue malgache, transcrits en malgache puis traduits en français. Un mot tout d'abord sur les conditions de leur production. A la fin des années soixante, la population paysanne vit dans une relation aux représentants du pouvoir malgache local qui est une relation de peur et de soumission : est bien clair que si le chercheur n'y prend pas garde, il se trouve enfermé dans sa relation à la paysannerie dans la même relation et il entend un discours qui est le discours de gens soumis et apeurés. Occasion certes d'analyser sur le fait le rapport entre le pouvoir et la population... mais s'il veut parvenir à une expression quelque peu authentique, il doit casser cette identification et apparaître d'une manière ou d'une autre comme différent des représentants locaux du pouvoir, il doit communiquer avec les familles sur le mode attendu par elles. Les textes ci-dessous dans lesquels les paysans s'expriment sur la situation économique, et sur les dirigeants malgaches issus de l'Indépendance sont le résultat de cette stratégie de pénétration. Mais ce n'est pas tout : il est bien clair également que, dans la mesure où il existe dans la société villageoise, des dominants et des dominés, si l'on n'y prend garde, on n'entendra qu'une seule voix, la voix des dominants, ou des dominants dans les dominés. Il faut donc compléter la stratégie de pénétration par une démarche qui rende possible l'expression de chacun. C'est en posant l'égalité de tous face à soi que l'on y parvient : les dominés ainsi rehaussés s'expriment sur eux-mêmes dans leur rapport aux dominants. Les textes concernant la crise de la communauté familiale et villageoise sont le résultat de cette démarche. Nous ne pouvons dans le cadre de cet article développer le mode de communication à l'oeuvre dans ces stratégies qui sont construites sur le mode de communication à l'oeuvre dans ces stratégies qui sont construites sur le mode de communication villageois. (Voir G. ROY. Etude sur les rapports entre la gendarmerie et la population paysanne. ORSTOM., Tananarive. 1968.)

**PREMIER THEME** : Un discours paysan unique dans lequel s'exprime la faiblesse des ressources en argent face aux besoins de toutes sortes, dans lequel on découvre que chaque famille existe en tant que ménage (unité économique) face au marché, dans lequel on discerne que les familles ne sont pas égales, les unes ont et les autres n'ont pas. S'annonce d'entrée de jeu que la crise économique est vécue par chacun dans la crise de la communauté "entre malgaches" et que cette crise est provoquée par la religion et par la politique. Référence est faite à l'unité (fihavanana) et l'union (firaisana) qui existaient dans le temps et qui a disparu référence suivie d'un appel à la création de l'unité et de l'union.

1) **Extraits de réunion dans le premier hameau.**

**Rafilipo**

"Puisque nous sommes ici pour nous réunir et pour discuter, je pense qu'il est sage que ce soit les "pères et mères" (Ray-amandreny) qui commencent."

**Ra.Pierre**

"Il faut donc dire nos difficultés..."

**Rajoseph**

"D'après moi, d'après ce que je vois, les difficultés sont celles-ci, l'insuffisance de l'argent. Alors que de l'autre côté, les impôts ne cessent d'augmenter chaque année. Le prix des récoltes ne fait que s'abaisser, mais même pour cela, puisqu'il n'y a plus de surplus pour la plupart des paysans, je n'ai rien à dire ; je cultive surtout pour nourrir ma famille mais pour le surplus à vendre, je n'ai presque rien. C'est surtout pour la nourriture, pour le ventre que je cultive. Et pourtant quand j'ai besoin de vêtements pour moi et mes enfants, je dois quand même vendre une partie de mes récoltes que je devrai racheter à un prix plus élevé. C'est pareil pour payer mes impôts, je vends toujours une partie de mes récoltes. Et pourtant en été, le riz et les autres nourritures coûtent cher, deux fois plus cher qu'en automne. La latérite ne brûle pas dit-on ; donc si je veux avoir des vêtements, je dois vendre une partie des récoltes pour avoir de l'argent..."

### Le meneur de réunion

"Ce que Rasoseph a dit, c'est l'insuffisance de l'argent, quelles autres idées avons-nous ?"

### Rakotoralahy

"Ce qu'il a dit n'est que trop vrai et c'est la base des difficultés, parce que les paysans s'appuient surtout sur le prix des récoltes, alors le prix des récoltes s'abaisse. Le salaire journalier suffit à peine à acheter la nourriture et les récoltes on doit en vendre une grande partie. Il y a d'un côté l'insuffisance de l'argent et de l'autre le bas prix des récoltes. Par exemple, le Fanjakana (les gens du Pouvoir) a dit : cultivez beaucoup de haricots parce que le prix des haricots va monter. Cette année on a cultivé davantage et le prix ne fait que baisser. L'année dernière une mesure de haricots coûtait trois cents francs et cette année cent franc, et qu'est-ce que je peux bien faire dans ce cas ? Rien du tout. Pendant la saison de semi, j'achète à deux cent cinquante francs et j'ai été obligé de vendre à cent francs. C'est ce qui engendre la perte des paysans aujourd'hui et les récoltes de riz qui doivent suffire pour l'année ne suffisent plus parce qu'on doit vendre."

### Rabaptiste

"Avant nous progressions beaucoup et maintenant nous devenons de plus en plus faibles, surtout à cause de la maladie des porcs. L'année dernière j'ai eu deux porcs que j'ai pu vendre à quinze mille francs. Maintenant, je n'en ai aucun parce que tout ce que j'éleve périt. Il ne me reste plus actuellement que les dindes. Pour les poulets et les autres volailles, il a aussi les maladies..."

### Rajules

"Pour moi, c'est très simple. Mes amis viennent de dire les difficultés des paysans. Ce que je veux dire surtout, c'est à propos de l'étude des enfants. C'est cela aussi qui nous rend faibles parce que la terre n'augmente pas.

Mes enfants auront à vivre sur les terres que je possède actuellement. Les écolages augmentent avec la vie et l'argent ne suffit pas..."

Le Meneur

"Rakotoveloz Robert n'a pas exprimé sa pensée..."

Rakotoveloz Robert

"Je suis déjà vieux"

Rabaptiste

"Pour nous paysans, nous sommes égaux et si nous discutons sur l'égalité, nous ne sommes pas égaux. Les difficultés des uns ne sont pas celles des autres."

Rakotoveloz Robert

"Par exemple pour les rizières, les uns ont une parcelle et d'autres en ont quatre ou cinq et chacun se contente de ce qu'il a..."

Rajoseph

"Voulez-vous dire : pour moi, il n'y a pas de difficulté..."

Rakotoveloz Robert

"Je n'ai rien à dire..."

Rajoseph

"L'argent est devenu plus difficile à trouver aujourd'hui."

Rafilipo

"Avant, j'allais au marché avec cinq francs, je pouvais ramener de la viande et même des vêtements pour mes enfants. Actuellement, le salaire journalier est de cent francs et si je m'en vais au marché avec cent francs, je ne ramène presque rien à la maison. C'est pourquoi je dis que l'argent est plus difficile aujourd'hui... Actuellement tout le monde cherche le progrès, tout le monde, c'est-à-dire tous ceux qui ont la porte tournée vers l'ouest. Les descendants augmentent. Pourtant voici encore une autre chose : les écoles du Fanjakana ne sont pas pour tout le monde. La plupart des enfants vont dans les écoles des missions et les écolages sont plus chers. Et les fils de paysans qui veulent aller dans les études plus hautes, ne peuvent pas le faire parce qu'ils doivent payer davantage..."

Rajoseph

"Moi, je veux encore revenir sur la question de l'argent parce que cela embrasse beaucoup de choses. J'ai dit : l'argent détruit le "fihavanana" (l'unité) ; il engendre la jalousie. Est-ce tout simplement le changement, le poids de l'argent qui provoque toutes ces choses ?"

Rafilipo

"Je vais vous répondre. Il y a le poids de l'argent ; il y a aussi d'autres choses : le nombre des gens augmente et ne diminue pas. Pour moi s'il n'y avait que moi, tout ce que je possède me suffit, mais il a mes descendants. Je deviens insuffisant. Vous savez bien qu'on a beaucoup d'enfants, ne serait-ce que pour les vêtements, c'est très difficile. Par exemple, si on est dix dans la famille et que les vêtements de dix sont déchirés, on doit payer plus de quatre mille francs pour les vêtir."

Rakotovelô Robert

"Pour avoir ces quatre mille francs, c'est très difficile..."

Rakotoralahy

"Si nous entrons dans le prix de la production, d'après ce que je sais, les choses se divisent en deux : d'abord les devoirs envers le Fanjakana et les devoirs des paysans ; et la mesure de haricots se vend à vingt cinq francs si on est pressé et que cela existe..."

Rafilipo

"D'après moi ça vient de l'ennui des paysans et de l'urgence des besoins. Pour quelques uns, les plantes sont encore vertes dans les champs qu'ils vont demander de l'argent chez leur voisin... Ils sont trop pressés et ils vont demander de l'argent, parce qu'il est préférable de mourir demain plutôt qu'aujourd'hui, et ceux qui ont beaucoup d'argent peuvent profiter. C'est surtout le vêtement qui fait l'homme ; si on ne se vêtit pas on n'est plus un homme. S'il est donc pressé et que les vêtements de ses enfants sont déchirés et qu'il n'a pas encore payé ses impôts, il est pris..."

Rakotoralahy

"Les paysans vendent des récoltes même s'il n'y a pas de surplus car il y a le parler : mieux vaut mourir demain qu'aujourd'hui. On ne pense donc pas à l'avenir mais à ce qu'on doit manger aujourd'hui."

**N.B.** : Chacun continue de prendre la parole pour exprimer les doléances des paysans jusqu'au moment où surgit la question de l'union détruite...

Rajoseph

"Il y a aussi autre chose et je crois que mes amis seront d'accord avec moi. Pour nous paysans, il y a l'union que nous avons trouvée chez nos ancêtres, mais cette union est actuellement complètement détruite..."

Rafilipo

"C'est peut-être parce que nous nous laissons diviser par les différents partis politiques et par les différentes religions. L'amitié qui existait toujours entre les cohabitants est actuellement complètement détruite."

Rapierre

"Pour nos ancêtres, ils s'unissaient en tout. De là ils ont montré leur union que la foudre elle-même ne peut abattre. Et vous, vous dites que vous progressez, moi je crois que vous progressez dans la jalousie. Des frères et des soeurs ne se permettent plus d'entrer dans leurs maisons. Ceux qui ont le même tombeau se montrent des lèvres. Où est partie l'union ? Est-ce que nous progressons ou est-ce que nous régressons ?... Moi, je conclus en tant que vieux. Si la confiance mutuelle entre nous paysans, si l'union entre nous ne se rétablit pas, je crois qu'il n'y aura rien à faire pour nous paysans et que nous n'avancerons jamais. Voyez par exemple, l'autre jour quand nous nous sommes réunis et qu'on nous a demandé notre origine et nos ancêtres, ce n'ai que moi qui ai parlé. Cela veut dire que, plus tard, nos enfants ne se connaîtront pas. Le lien de parenté, ils l'ignoreront complètement, parce que nous-mêmes, ray-aman-dreny (leurs parents), nous ne le connaissons plus."

## 2) Extrait de réunion dans le second hameau.

### Question

"Pour cette réunion, je vous demande de me dire quelles sont vos difficultés quotidiennes dans votre vie de paysans. Je vous demande de me dire ce qui existe réellement : peut-être donnerez-vous tort aux actions que nous menons, à ce que nous faisons, cela ne fait rien. C'est notre pays qui a besoin de la vérité. Je demande à chacun de prendre la parole. Comment voyez-vous la vie des paysans : vous êtes paysans vous devez la connaître. Je crois que ceux qui sont dans les bureaux, il leur est impossible de voir réellement la vie difficile des paysans, qu'en pensez-vous ?"

### Tout le monde

"Cela n'est que trop vrai..."

### Rakotomanga

"S'ils restent dans leurs bureaux et qu'ils disent que les paysans sont vraiment ennuyés et qu'ils veulent les mener dans la voie du progrès, dans quelle voie de progrès vont-ils alors les mener, alors qu'ils ne savent même pas de quoi nous souffrons ?... Quand je demandais à Ravinent de parler tout à l'heure, il a répondu : j'ai déjà parlé. Je demande à tous ceux qui ont une idée, parler, n'attendez pas que les autres parlent mais que celui qui comprend et qui a quelque chose à dire, soit-il le plus jeune, parle. Tout ce qui nous presse, nous avons le droit de le sortir ici parce que le proverbe malgache dit : les idées sont comme les épis de riz qui sortent ; nos difficultés nous les connaissons trop et nous ne pouvons pas les enterrer simplement dans notre cœur. Nous voyons par exemple qu'à l'époque de la moisson, où les récoltes sont abondantes, nous vendons la mesure de riz à quarante francs alors qu'actuellement nous devons acheter le kilo à quarante francs. Ceci est déjà une difficulté. Nous nous laissons attaquer par les collecteurs... Quand nous nous salarions ici à la campagne, on nous donne cent francs pour toute la journée et nous n'en trouvons pas tous les jours. Si nous voulons chercher un emploi dans les villes, nous

devons y rester pendant deux ou trois mois sans arrêt et après ces trois mois encore nous revenons sans avoir trouvé d'emploi. Tout ceci fait notre malheur à notre avis. Pour les femmes par exemple, on leur donne soixante francs de salaire pour toute la journée et elles n'en trouvent pas tous les jours car se sont aussi les paysans qui les salarient. Les paysans sont vraiment coulés. Si Dieu le permet, la période de vente des haricots ne tardera plus. Quand nous achetons le semis de haricot, nous sommes obligés de payer deux cent cinquante francs la mesure, alors que quand nous en vendons, c'est à cent vingt cinq franc. Ce sont ces choses là que nous devons sortir ici... Nous ne pouvons plus cacher nos malheurs, afin qu'on puisse apporter notre voix là-haut : Avant la période de la récolte, pour la vente, que ces grands qui restent dans les bureaux réfléchissent et fixent les prix... Tout ce que nous faisons actuellement n'a aucune garantie : Elevons nous des porcs, la maladie de Teischen les attend ; élèvent t-on des poulets, le choléra est là. Nous faisons tout un tas de choses sans en attendre du bénéfice. Actuellement, nous achetons le mètre de flanelle à cent cinquante francs et les cinq kilos de haricots ils les achètent à cent francs... Il y a pas mal de choses qui nous presse et si vous cachez au plus profond de votre coeur vous n'avez pas raison..."

#### Rakotoarijaona

"Pour ma part, voici ce qui me presse. Je n'ai pas voulu prendre tout de suite la parole parce que j'ai attendu d'abord que les aînés prennent la parole. Les difficultés des paysans dans la vie quotidienne sont trop nombreuses. il y a d'abord l'augmentation des impôts qui me paraît trop lourd alors que les récoltes ne valent rien. En automne on est obligé de vendre une très grande partie des récoltes car on a besoin d'argent et pourtant quand on doit en acheter en été on achète très cher. Il y a ensuite le problème des écoles : on dépend toujours de la Mission alors qu'on paie des écolages. C'est ce que je sais."

#### Rakotomanga

"J'ai encore autre chose à dire avant que les autres prennent la parole. Actuellement nous sommes ici très ennuyés parce que on nous a conseillé de repiquer en ligne... On a semé suivant le procédé "en

ligne". Si nous voulons acheter une sarcleuse, nous ne pouvons pas atteindre son prix... On nous demande de mettre des engrais sur nos riz et pourtant un kilo d'engrais vaut dix sept francs cinquante... On sème suivant les procédés modernes et pourtant quand on repique à la malgache parce qu'on ne peut pas atteindre le prix d'une sarcleuse et on ne peut pas acheter d'engrais..."

N.B. : Les doléances se multiplient par la bouche de chacun des paysans : les écolages, les livres, la maternité, les routes, les canaux d'irrigation etc... Puis surgit la question de la désunion entre les paysans sous la forme d'une parabole.

#### Rakotoasimbola

"Je vais prendre la parole à mon tour, car comme dit celui qui est attaché, cela a trop duré. Pas mal de choses ont été dites par mes voisins, mais je vais quand même ajouter quelque chose afin de compléter. Jusqu'ici je me suis contenté d'écouter tout simplement et je pense que d'autres prendront la parole après moi. Rakotomanga a raconté assez longuement les difficultés des paysans. Pour ma part, je crois que si nous ne nous unissons pas, c'est parce que les ennuis des uns ne sont pas ceux des autres. Il y a un exemple très précis que je vais vous donner : il y avait dit-on, un homme qui avait trois enfants ; ses trois enfants ne s'aimaient pas du tout, ne pouvaient jamais s'entendre et le père ne cessait de chercher à résoudre ce problème. Un jour, disait-il à sa femme, "pilez du riz, car moi et nos trois enfants, nous avons un long voyage à entreprendre". Il a donc envoyé un "faire part" (en fr.) à ses trois enfants : "venez vendredi, a-t-il écrit, car nous avons un voyage à faire ensemble". Après avoir reçu cette "circulaire" (en Fr.) envoyée par le père, aucun ne voulait attendre le vendredi, si bien que le premier est venu le mardi, le deuxième le mercredi et le troisième le jeudi. Chacun se disait en lui-même : peut-être que notre père va répartir ses biens. Je vais donc partir plus tôt afin de regarder de plus près ce qu'il a l'intention de faire. Leur père savait déjà que ses trois enfants ne pouvaient pas s'entendre, qu'ils ne s'aimaient pas, qu'ils ne s'unissaient pas... Chacun d'eux était venu deux

ou trois jours avant le rendez-vous. Quand le premier fût arrivé, le père accepta de partir avec lui ; ils ont commencé à voyager et trouva un arbre sur la colline ; le père s'est adressé à son enfant en disant : "Nous allons nous mettre à l'ombre dans cette forêt". Mais le fils lui a dit : "Est-ce que vous n'êtes pas fou papa ? Je ne vois qu'un arbre et pourtant vous dites qu'on va se mettre à l'ombre de la forêt". Et le père comprenant parfaitement ce qu'il faisait lui répondit : "Vous savez quand même qu'il n'y a qu'un seul arbre ici et qu'un arbre ne fait pas une forêt". Le deuxième jour, ce fût le cadet, qui était venu et le père lui dit : "J'ai un pou dans la tête, je te prie de prendre ce pou avec ton index". "C'est impossible a répondu l'enfant parce que avec un seul doigt on ne peut pas avoir le pou". Le père faisant l'étonné lui dit : "Vous savez quand même qu'un seul doigt n'attrape pas le pou"... Tout ce qui vient d'être dit s'explique : un seul arbre ne fait pas une forêt ; avec un seul doigt on n'attrape pas un pou. Ici, nous nous plaignons, nous disons ce que nous croyons être les difficultés des paysans et pourtant pour tout cela, si nous n'arrivons pas à nous entendre, à nous unir, et à nous aimer les uns et les autres, la défaveur ne sera pas pour l'envoyé qui est ici, mais pour nous tous du même village... Au cours de notre cohabitation quotidienne, si nous n'arrivons pas à nous unir, à unir nos pensées, et que nous regardons tout simplement nos intérêts personnels, nous n'arriverons jamais à dépasser nos difficultés et ce ne sera pas un bien pour la nation (firenena)."

#### Le meneur de la réunion

"Il est vrai que nous avons tort devant l'unité de notre sang. Si nous ne regardons que ce qui nous concerne personnellement..."

\*\*\*

**DEUXIEME THEME** : La séparation entre dirigés et dirigeants malgaches depuis l'Indépendance, entre paysans et élus et fonctionnaires. On entend une dénonciation commune des fonctionnaires et des élus dont le comportement est étranger au comportement que l'on pourrait attendre de "malgaches" entre eux, et qui est assimilable au comportement des étrangers (vazaha) pendant la colonisation, mais aggravé. La situation vécue s'exprime dans la crise de la communauté entre malgaches, dont la politique et le parti sont responsables et l'on note l'appel à la suppression des partis politiques. La crise économique, le manque d'argent sont imputés à cette crise de la communauté entre dirigeants et dirigés.

Une lecture rapide et non avertie de ces textes, notamment de celui dans lequel il est fait référence aux médiateurs de la communauté, peut laisser supposer que ce discours commun à tous est un discours identique chez tous. Une lecture éclairée par la connaissance de la rupture dans la communauté villageoise, qui pose face à face familles ayant rejetées les ancêtres et familles qui continuent de considérer les ancêtres comme les médiateurs de la communauté, décèle la présence de deux discours, de deux manques et de deux aspirations. Pour les premiers, (Rakotomanga) la communauté qui fait défaut entre dirigeants et dirigés depuis l'Indépendance, c'est une communauté entre chrétiens, unis par les médiateurs Adam et Eve et Dieu, et l'aspiration est une aspiration à la création de cette communauté. Les dirigeants et les élus ne se comportent pas vis-à-vis des paysans, dans le parti et dans l'exercice quotidien du pouvoir, comme des gens partageant en commun un même Dieu. Ils ne se comportent pas comme on se comporte dans la communauté villageoise chrétienne malgache. Les responsables se comportent comme des étrangers et c'est ce qui étonne. Pour les seconds, la référence aux ancêtres (Rainimelina et Rakotoasimbola) est indicatrice du manque vécu d'une autre communauté entre dirigeants et dirigés : d'une communauté entre gens placés les uns par rapport aux autres dans un rapport hiérarchique, les grands et les petits, mais pour lesquels la hiérarchie est dépassée dans la reconnaissance d'une condition commune des mêmes ancêtres malgaches et du même Dieu. Ce qui fonde une communauté de réciprocité. Et l'aspiration est bien à la récréation de cette communauté construite sur les ancêtres et Dieu. Les dirigeants ne se comportent pas

vis-à-vis d'eux comme des descendants partageant une même communauté malgache. Les maux qui accablent le peuple sont le résultat de cet état de chose. Les dirigeants se comportent comme des étrangers.

Il y a donc le caractère "étranger" pour les uns et les autres de ces représentants du pouvoir né de l'Indépendance, mais les références et les aspirations ne sont pas identiques. Il y a crise d'identité commune à tous, mais non identique chez tous.

1) Extraits de réunion sur les dirigeants depuis l'Indépendance, et les partis et la crise de la communauté entre malgaches.

Rakotomanga

"A propos des dirigeants depuis l'Indépendance, l'on sait que l'on a offert au peuple une pierre brûlante, si l'on regarde la manière de porter. Dès qu'on a eu l'Indépendance, on a espéré que, puisque les dirigeants et les dirigés étaient des malgaches de même sang, on aurait pitié les uns des autres, on se tolérerait, on se respecterait, on se donnerait de l'honneur et on s'obéirait. Mais quand ont été élus ceux qu'on a offert pour prendre soin et pour diriger, prendre soin pour pouvoir vivre en paix sur la terre, tout cela a été une déception, car de même père et de même mère est perdu, être du même sang est perdu, être les fils d'Adam et Eve est perdu, et on arrive au parler : la faute n'atteint jamais les grands, et on n'a pu le même "zo" alors qu'on est tous malgaches. Quand ils étaient à égalité avec le peuple, c'est-à-dire quand ils étaient encore des dirigés comme tout le monde, ils avaient conscience de cela, mais une fois arrivés à leur place d'honneur, adieu tout cela. Au temps colonial on savait se respecter et s'aimer entre malgaches, et quand ce sont de nouveaux malgaches qui gouvernent, car de nouveau l'Indépendance est revenue, on voit que l'amitié réciproque et l'union entre malgaches est complètement détruites...". Il est vrai que nous avons élu des gens, mais ils sont res, tés "discours sur le portail", aucun n'a voulu écouter notre voix pour la porter devant la nation, comme vous le faites actuellement, pour comparer les paysans avec ceux qui sont du même sang qu'eux dans

cette patrie commune. L'administration est comme une canalisation d'eau : au départ tout marche bien, mais au milieu il y a peut-être le trou ou le ravin et là c'est coupé. Qu'est-ce que le trou ou le ravin si ce n'est l'égoïsme et l'amour de l'honneur qui anéantissent les bienfaits qui pourraient arriver au peuple..."

"A propos du sang commun, à mon opinion, on est tous créés par Dieu mais cela a changé quand les autres sont arrivés à leur place d'honneur et ceux qui ont l'esprit "vazaha" (étranger colonisateur) pensent qu'ils n'ont pas le même "zo" (qu'ils ne sont pas égaux) que leurs autres camarades malgaches. D'autres disent qu'on n'a pas la même mentalité, car les uns sont des paysans et d'autres sont placés à des places d'honneur. Ainsi ils oublient le sang commun, bien qu'on soit tous malgaches de même sang que Dieu a créés pour être égaux ; cependant les uns se prennent pour des supérieurs et considèrent les autres comme des inférieurs et c'est cela qui étonne..."

#### Rainimelina

"A mon avis, ce ne sont pas les malgaches qui ont l'âme commune et le sang commun ; même qu'il soit "vazaha", tout le monde est égal, ceux qui vivent sous le soleil car ils sont un devant Dieu... Si l'on suit des yeux les fonctionnaires depuis l'Indépendance, c'est un peu difficile à dire. Au début, c'était un peu réjouissant, parce qu'il semble que les réquisitions et les corvées appliquées à chaque ménage ont été supprimées. Quel autre bonheur pourrait dépasser ce qui est actuellement se disaient les gens, car dirigeants et dirigés seront des malgaches : quand on aura payé les impôts, on sera tranquille, quand le ventre sera rassasié et la famille habillée, on pourra se coucher sur le dos. Quand on regarde cependant ce plan de cinq ans, on voit que les paysans de Madagascar ne supportent que des souffrances car il n'y a pas d'argent. L'élevage du porc est le moyen par lequel les paysans gagnent de l'argent depuis le temps colonial, mais aujourd'hui cela ne rapporte plus ; tout ce qu'on élève périt et les paysans ne peuvent plus supporter l'Indépendance. Bien que nous soyons des paysans, nous voyons bien l'augmentation des richesses des dirigeants et des élus. Regardez un peu le salaire des maires ou de ces élus, c'est beaucoup plus que normal, cependant ce sont les paysans qui paient et supportent cela. Du

temps des "vazaha", bien qu'ils soient "vazaha" qui n'ont pas d'ancêtres commun avec nous, les gens ont pû quand même avoir de l'argent bien que les corvées soient dures. Entre malgaches cependant, bien que se soient les paysans qui les aient élevés à leur place d'honneur, tout n'est que discours sur le portail" ... A mon avis, on a à dire que des remerciements et de la reconnaissance envers vous deux, et la demande que nous adressons à Dieu et aux ancêtres, c'est que les dirigeants de Madagascar soient comme eux : ne pas regarder leur honneur mais regarder le "zo" et le sang commun devant Madagascar... Qui a voulu entendre notre voix, nous les petits de S... et qui a voulu porter notre voix là-haut pour avoir des bienfaits pour ceux qui sont de la même patrie... (firenena)."

### Question

Et si par exemple c'est le chef de notre parti politique qui vient discuter avec nous de la situation, pouvons-nous parler avec lui comme vous le faites avec nous ? Pouvons-nous dire la vérité ?

### Rainimelina

"D'un côté, on pourra oser, parce que d'abord on est homme ; bien qu'il soit un supérieur, du fait qu'il est choisi par les gens et malgache, quand arrive le supérieur de Tananarive ou même d'au-delà des mers, quand on est du même parti, on doit oser montrer ses idées, comme on vous les montre actuellement, mais si on n'est pas du même parti, bien qu'on soit de même père et de même mère, frère ou soeur, on s'espionne seulement. Quand on est de la même politique on a la même tactique, cela veut dire qu'on s'entend et qu'on est UN devant la personne qui a été choisie pour diriger le parti. Mais les élus actuellement n'accomplissent pas ce qu'ils ont dit lors de la propagande. D'autres sont élus du fait de la pression exercée par les paysans. On leur dit "les gendarmes viendront ici, faites attention de voter untel et nous serons même devant la porte". Alors la peur fait perdre l'état d'être homme semblable créés par Dieu et on ne fait que ce qu'ils disent de faire..."

Question

Que pensent les autres de ce qu'a dit le chef de hameau ?

Rakotomanga

"Je ne suis d'aucun parti mais je suis simplement souteneur. A mon avis, bien que je sois du même parti politique, je ne pourrai pas lui déclarer la vérité, je ne pourrai pas non plus l'abaisser même si ce qu'il fait n'est pas juste et qu'il ment ; mais je souffre intérieurement. Je me dis à moi-même : je suis déçu du choix de celui-ci... Les choses qui concernent les responsables du peuple, nous ne pouvons pas les dire mais nous souffrons intérieurement. Notre seule force, c'est lorsque leur mandat sera terminé et qu'ils veulent encore se présenter, de ne plus les élire. Mais actuellement, bien qu'ils ne fassent que des "discours sur le portail" et qu'emplir leurs poches, je n'oserai jamais leur dire : Eh vous, ce n'est pas cela que vous avez promis, vous nous avez dit que vous prendriez soin du village, de la région entière, mais vous déviez de ce chemin, je n'oserai jamais dire cela, c'est mon opinion."

Rakotoarijaona

"A mon avis, bien que cela se produise, je crois qu'on a toujours besoin de partis politiques, car s'il n'y a qu'un seul qui dirige, il fera des lois très dures."

Rakotosoana

"Pour moi, je ne crois pas à l'utilité des partis. A ce que je vois, ils ne font que nous diviser entre nous-mêmes."

Rakotoasimbola

"Moi, je suis de l'avis de Rakotosoana. Cela ne fait que créer des désordres et n'a aucun sens, parce que même si c'est quelqu'un de mon parti qui est élu, il ne pourra rien faire. A mon avis il faut supprimer les partis."

### Rakotomanga

"Laissez-moi expliquer. A mon avis, c'est une bonne et une mauvaise chose en même temps l'existence des partis. Voici ce bon côté : s'il n'y a pas de partis, il n'y aura qu'un seul commandement. Voici le mauvais côté si on ne réfléchit pas. PSD et AKFM sont les partis. Le PSD présente quelqu'un et tous les PSD sont forcés d'élire cet homme, qu'il soit bon ou mauvais. Si c'est un AKFM qui se présente et qui peut faire, les PSD ne pourront jamais l'élire. A mon avis, qu'il soit de tel ou tel parti, s'il peut faire quelque chose, il doit être élu. Ma pensée va vers les dernières élections a Antsirabe. Blaise a travaillé là et nous avons vu ce qu'il a fait. Il a fait tout ce qu'il a pu et s'est défendu en tant qu'AKFM : ils l'ont enlevé et ont supprimé clairement la voix du peuple qui l'a placé à cette place... Ce n'est pas celui qui est capable que je soutiens mais celui qui est de mon parti, même si c'est un vaurien. Quand quelqu'un n'est pas de son parti, on ne tient plus compte de l'égalité des hommes, de la communauté de sang, être malgache les uns et les autres n'a plus de sens. Adieu tout cela : c'est enfoui dans l'argent et l'amour de l'honneur..."

### Ravelomhatra

"Je partage tout à fait cette opinion. Il est vrai que les partis font écrouler l'état d'être malgache les uns et les autres. Cependant il est bien qu'il en existe deux ou trois pour qu'il y ait progrès du peuple. Malheureusement, l'état d'être malgache les uns et les autres n'est pas défendu ; ils ne regardent pas le sang commun ; ils ne regardent pas les petits."

### Rakotoasimbola

"Les partis politiques ne font que briser l'état d'être malgache les uns et les autres. On a visé à faire écrouler l'unité (ny fihavanana). On perd jusqu'à l'état d'être de même père et de même mère par ces partis et bien qu'on ouvre qu'un seul tombeau pour une exhumation, le jour de l'un n'est pas le jour de l'autre, l'invité de l'un n'est pas celui de l'autre, parce qu'on n'est pas du même parti. Cela n'a aucun sens pour moi. Au temps colonial, nous n'avons pas connu de partis politiques, où en était cependant l'unité et l'amitié ? Aujourd'hui, ces jours dits

d'Indépendance, ce sont des malgaches qui se poursuivent et bien qu'on soit du même parti, on ne tient pas compte des petits. Comment deux époux qui ne sont pas du même parti se séparent, avez-vous jamais vu cela ? Notre amitié réciproque est construite sur l'état d'être malgache par sang commun, par le même ancêtre, par le fait d'être créé les uns et les autres par Dieu et fils d'Adam et Eve et cependant tout cela est brisé par les partis politiques. C'est une corde à trois mèches bien tordues qui nous lie, cependant on a fait exprès de la briser à cause de la connaissance (fahaizana). C'est pourquoi je dis : à mon avis il faut mieux supprimer aujourd'hui même les partis politiques pour que l'amitié et l'unité (ny fihavanana) reviennent parmi nous malgaches."

#### Rakotomanga

"Il y a deux côtés là : s'il n'y a pas de partis, un seul commande, mais si les partis étaient supprimés, les gens pourraient s'unir. Voyez Rakotondrabe et moi, à l'approche des élections, on est hautain l'un et l'autre parce qu'on n'a pas la même idée politique. Les époux quand ils ne s'accordent pas sur une idée politique continuent leur bagarre jusque dans leur ménage."

#### Joelson Betsileo

"Nous, malgaches, nous sommes un, car nous avons un ancêtre commun et on est de la même patrie (firenena), et fils d'Adam et Eve. Il n'y avait que cela qui unissait nos ancêtres dans tout ce qu'ils avaient fait, comme le tir de la pierre tombale ; c'est cela et les diverses unions qui faisaient leur renommée à travers le monde. Actuellement cependant, dans ces jours, dits jours de progrès, car c'est l'Indépendance, l'union et la considération de l'état d'être malgaches les uns et les autres se perdent."

#### Rainimelina

"Autrefois on avait dit que c'était le temps des barbares ; cependant on avait une pitié réciproque et on savait s'aider. Chez les malgaches, les petits étaient la défense des grands et les grands, les cornes des petits. C'est pourquoi, je dis que le progrès n'existe pas. Quest-ce que le progrès comme "la ligne" (le repiquage en ligne) ou autre alors que

l'état d'être malgache d'une commune origine est perdue à cause de la politique. C'est une bonne chose si l'on supprime cela dans tout Madagascar."

#### Rasolofo

"Vaut mieux en effet que cela n'existe pas parce que cela ne fait que rendre mauvais l'unité (ny fihavanana). Ce sont des malgaches qui se donnent des coups de pieds alors que du temps français on savait s'accorder."

#### 2) Doléances recueillies dans les deux hameaux concernant les dirigeants et les élus.

- Les élus et fonctionnaires ne se comportent pas en représentants de la population.

#### Le chef de hameau

"Il est le porte-parole jusqu'au plus bas degré... Il informe le Fokonolona du lieu de la tournée du chef de canton... Il vend les timbres anti-tuberculeux... S'il y a un "grand" qui va venir au hameau c'est lui qui prépare les gens... Ça n'est jamais arrivé que la population le consulte.... Il n'est que le "planton"..."

#### Le chef de village

"Il informe le peuple en ce qui concerne les impôts ou bien pour dire le programme du Fanjakana pour l'année..."

#### Le chef de quartier

"Il est là pour signer... Il écoute tous les mardis les programmes... Il donne les ordres au chef de village... Il ne vient au village que pour amener les gendarmes..."

#### Le chef de canton

"Il est là pour percevoir les impôts de la population et quand il y a une autorisation à donner pour une cérémonie de Retournement des Ancêtres..."

A la commune

"Il y a des tas de gens dont on ignore les fonctions. On ne sait pas ce qu'il y a comme recettes à la commune mais ce que l'on sait c'est qu'il y a trop de "boy"... et quand il y a un travail à faire le travail n'est pas encore terminé que le budget est déjà dépensé."

Le Maire

"Depuis que le Maire est monté très haut, il ne parle plus... Il est là pour l'honneur. Et pourtant quelles promesses il a faites pendant les propagandes... et quand ces messieurs sont élus on ne les voit plus."

Les conseillers communaux

"Les gens qui ont un conseiller communal sont heureux sans pouvoir danser... si on vote pour eux, c'est qu'on croit qu'il vont travailler... ils doivent donner des conseils aux gens, s'entretenir sur les besoins des paysans... les conseillers sont peut-être les conseillers du Maire mais pas ceux de la population."

Les techniciens

"Ils ne contactent pas tout le monde... ils viennent tout simplement pour ceux qui les invitent à venir... ils ne contactent que 1 % de la population... avant d'apprendre la culture en ligne, ils doivent d'abord examiner les rizières mais non pas commencer à obliger les gens... on se contente de donner des ordres... Pendant la colonisation on avait apporter davantage de soins à la population... ils venaient voire les digues et les canaux d'irrigation par suite de la demande de la population, ils venaient voir aussi les endroits où l'eau arrivait difficilement... actuellement on ne les voit jamais... il n'y a rien de fait ; vous voyez les canaux sont bouchés actuellement... chacun peut rester tranquille parce qu'on est indépendant..."

Q

"Vous avez l'habitude de dire qu'ils sont vos représentants, qu'ils défendent les petits ?"

R

"Pour cela il n'y a pas de vrais représentants, mais ce sont des paroles qui descendent d'en haut qui vont directement à la commune ou au chef de canton puis jusqu'à nous... Ils ne nous représentent en aucun cas ; ils donnent des ordres.

Cette indépendance est un peu hésitante. Voici pourquoi : on dit que c'est une indépendance. D'après mes réflexions, c'est plutôt un recul. Pendant la colonisation toutes les routes qui sont ici au sud étaient très bien entretenues ainsi que les canaux d'irrigation tandis qu'actuellement si on fait quelque chose c'est pour pouvoir échapper au blâme... Il n'y a que deux canaux qui ont été sérieusement drainés, ceux qui se trouvent à côté des terres des "grands".

**- Les élus ne font rien**

"...Quand nous avons élu un député, il y a de cela deux ans, la plupart des gens se sont dits : que va-t-il faire ce député ? Certains ont dit : "c'est lui qui va porter nos voix, nos plaintes devant le Fanjakana" "c'est le représentant du Fanjakana qui voit, qui vit avec les paysans et qui va informer le Fanjakana de ce que l'on peut faire... et pourtant quand il a été élu, on ne peut pas le cacher, depuis le jour où il a été élu et jusqu'à maintenant nous n'avons jamais pu voir ce qu'il fait. Le président Tsiranana était venu à B..., il avait dit : "dîtes-moi quelles sont vos difficultés, je suis prêt à les écouter". Et tout de suite le député a répondu en disant : "Nous ici de B... nous n'avons aucune difficulté, nous n'avons aucun ennui car tout ce que nous faisons va bien..." ...Nous avons toujours eu confiance en ces élus et pourtant jusqu'ici nous n'avons rien vu sauf leur voiture qui nous dépasse très fréquemment sur les routes..."

**- Mais qu'en est-il de l'Indépendance comparée à la colonisation ?**

"Ce qui différencie surtout la colonisation de l'Indépendance, c'est le gouvernement non raisonnable... Pendant la colonisation les malgaches ne souffraient pas autant que maintenant, ne souffraient pas autant de l'insuffisance de l'argent ; depuis l'Indépendance cette insuffisance n'a fait que s'aggraver... Le mot Indépendance est bien mais seulement depuis cette période les mauvais côtés sont plus lourds que les bons... il y a le prix des récoltes : manioc, maïs, haricots ne coûtent pas chers et pourtant les impôts ne font qu'augmenter... je ne sais pas si ce sont les traitements de ces élites qui sont trop élevés pour que l'argent ne puisse plus circuler parmi les paysans...

Pour la majorité de la population, elle ne voit pas les bons côtés de cette Indépendance, mais il n'y a que les grands qui peuvent distinguer le bon du mauvais côté, mais le peuple ne voit pas du tout, mais ce qu'on sait c'est qu'il n'y a plus de ressources d'argent, ça s'amincit, ça devient de plus en plus petit, mais c'est votre personne qui au contraire est appelée à servir ces patriotes... Même ceux qui étaient riches, actuellement s'abaissent. L'Indépendance n'est pas mauvaise mais il y a seulement les dirigeants qui sont trop payés."

**- Les dirigeants malgaches veulent imiter les "vazaha" (étrangers colonisateurs)... La plupart du temps ils font exprès de se séparer des gens...**

"- Ils font exprès de ne pas se mêler aux gens parce que c'est pour imiter les coutumes vazaha ; nous avons l'habitude de voir vivre les vazaha et donc nous les avons imités et de là se disent-ils : "Même si ce sont mes compatriotes, parce qu'ils sont inférieurs à nous, nous les quittons pour vivre isolés comme les vazaha.

- Pour qu'on puisse voir leurs belles maisons, ils ne veulent pas se mêler aux petits.

- Ils veulent monter, se ranger auprès des vazaha, on nous a appris les habitudes vazaha, les manières vazaha et de là notre République est aussi aveugle parce qu'elle a elle-même pris les manières vazaha et dès que les malgaches deviennent riches, surtout nos élus, ils promettent de bouche de servir la population. Il est vrai

qu'actuellement les élus disent que les malgaches progressent, c'est vrai pour quelque cas, pour des cas très rares comme les élus, comme les riches, mais l'ensemble de la population ne fait que descendre, descendre. Si vous faites des enquêtes auprès des paysans, ils ont peur de dire la vérité parce qu'on leur a appris à vivre dans la crainte, dans la peur, et ils vous disent toujours : "nous vivons maintenant dans la paix", alors que dès que vous leur tourner le dos, ils murmurent en disant : "Comment on va payer les impôts" : c'est dangereux, c'est un danger, on n'arrive plus à dire la vérité parce qu'on a été élevé dans la crainte, dans la contrainte, dans la peur. Au fond, la population dans l'ensemble souffre de l'insuffisance, du manque d'argent et d'autres choses encore, mais ils ne veulent pas le dire, ils n'osent pas le dire et je vous dis que pour voir tout ceci, c'est surtout les paysans qui peuvent le voir"

**- Toujours les doléances à l'égard des élus, des fonctionnaires, des partis...**

"Pendant la période des vazaha, il n'y avait pas encore ce que nous appelons actuellement les élus. Ceux qui étaient donc différents des malgaches en général, c'étaient les fonctionnaires chargés des affaires du fanjakana ou bien les grands qui pouvaient être comptés sur les doigts de la main. Chez la plupart des malgaches il n'y avait pas autant de distinction qu'actuellement... Il n'y avait pas encore d'élus, c'est-à-dire des malgaches qui étaient partis très haut, très loin ; il n'y avait pas encore cette grande séparation, ce grand ravin qui les sépare d'avec les gens, en général tout le monde était à peu près semblable... Il n'y avait pas trop de distinctions entre paysans et citadins..."

"...La plupart des élus sont des gens d'un niveau intellectuel élevé si on les a élus, c'est parce qu'ils sont malgaches et qu'ils peuvent peut être prendre davantage de soins des malgaches... Malheureusement cela ne se passe pas comme on l'a prévu... La marche des choses est tel depuis l'Indépendance qu'il me semble que les malgaches se mettaient tous d'un côté en face des vazaha, tandis qu'actuellement, pendant la période de l'Indépendance, ce sont des malgaches qui se frappent entre eux..."

"...Si vous parlez de ces malgaches qui ont pu franchir le courant, ces malgaches qui sont un peu haut placés, la plupart d'entre eux ne regardent même plus les paysans..."

"...A mon avis ce n'est pas l'Indépendance qui a amené toutes ces choses mais plutôt les partis qu'on a introduits dans notre pays et qui ont gâté pas mal de chose depuis notre Indépendance ; j'observe ce qui se passe quand il y a par exemple les grands défilés qui se font à Antsirabe pour recevoir des supérieurs, on oblige les campagnards à porter des cravates et si les supérieurs doivent arriver à 10 heures, on vous demande de venir à 7 heures et même avant... Autrefois on avait peur des vazaha, on avait peur qu'ils nous prennent notre sang ou bien qu'ils soient des espions ; actuellement on est tous malgaches et la peur ne fait que s'accroître..."

"...Tout est dégoûtant actuellement, on les entend très souvent dire : "Nous sommes tous malgaches, on va penser aux paysans", alors qu'en vérité ce n'est que du "safo siaka mampandry adrisa", ce n'est que caresses pour faire dormir, ce qui justifie le proverbe : "matoritoria abérako hena" dormez, je vous apporterai de la viande. S'il vous caresse, c'est tout simplement pour pouvoir vous manger. C'est pourquoi je vous dis qu'actuellement on se mange entre malgaches... Le député fuit le peuple... alors que ce sont les paysans eux-mêmes qui l'ont fait monter... Depuis l'Indépendance chercher la vérité ou agir raisonnablement ne sont plus que des rêves... On peut vous donner raison si vous êtes dans le parti des autres... Si vous n'arrivez pas par exemple à payer vos impôts, ce qui se passe très fréquemment, on montre aux gendarmes ou aux agents de police la carte du parti et on est libéré tout de suite... Il est bien vrai que ces partis politiques ont été introduits pour nous séparer nous malgaches. Si vous n'êtes pas dans le parti, vous n'avez jamais la justice... Bien qu'on soit du même parti il y a quand même une très grande différence... Si des faveurs doivent être distribuées aux membres du parti, cela ne revient qu'à ceux qui habitent dans les villes, mais les petits ne trouvent jamais ces faveurs ; et de plus si vous voulez chercher la vérité, la justice dans le parti, cela ne revient encore qu'aux grands : c'est la vérité ou la justice qui restent de ces grands qui tombent aux petits ; mais la vraie justice n'appartient qu'aux supérieurs."

Q

"D'ou vient que les hauts placés se comportent ainsi à l'égard des paysans ?"

R

"Ceci est très simple. Voici pourquoi. Dès qu'ils gagnent de l'argent, ils ne pensent plus aux pauvres. Deuxièmement, ils savent bien que les paysans sont trop francs, donc on peut facilement les tromper, et dès qu'ils voient, dès qu'ils aperçoivent les paysans, ils pensent tout de suite : voici venir les paysans, on va encore les tromper."

R

"Il y a cela, mais il y a aussi autre chose. C'est à cause de cette peur. Bien que les paysans sachent que ces gens leur apportent du poison pour les tuer, ils se laissent prendre par un peu d'argent ou par des menaces. Voyez ce qui se passe actuellement. Tout le monde murmure à cause de ces élus qui gouvernent actuellement surtout à propos du prix des récoltes, des hôpitaux, des écoles etc... Tout le monde murmure contre eux. Et pourtant quand reviendra encore le moment où l'on pourra les remplacer, ils n'auront qu'à faire de beaux discours, des petites menaces, des petits dons pour que les paysans votent encore pour eux. C'est-à-dire, ils arrivent à oublier en quelques minutes les souffrances endurées pendant trois ou quatre ans. Sans vouloir dire du mal des paysans, je peux quand même dire : les paysans sont considérés comme des chiens par ces gens-là. Ils nous trompent avec un peu de viande, un peu d'argent ; et les paysans de leur côté sont toujours pressés par l'argent."

R

"C'est ce qui fait notre malheur, on profite de notre pauvreté."

R

"Ils n'ont qu'à donner une petite somme d'argent pour que les paysans s'y baignent encore. Je ne sais pas si nous arriverons à nous relever, mais à mon avis, si cela continue, je crois que les paysans ne se relèveront jamais de leurs souffrances."

- Le "Fanjakana" (le gouvernement, les gouvernants) c'est le peuple, mais les petits n'ont pas droit à la parole...

Q

"Mais à notre avis, qu'est-ce que c'est le Fanjakana ?"

R

"Nous tous, la population (vahoaka). Les paysans considèrent les dirigeants comme le seul Fanjakana, mais à mon avis c'est le peuple qui est le Fanjakana mais les employés du Fanjakana sont les plus grands. Pour moi c'est tout le Fokonolona qui est Fanjakana..."

R

"Le Fanjakana c'est la population mais à mon avis il y a des degrés. Mais les paysans ne peuvent pas sortir leurs idées. Ils ne peuvent pas dire, voici ce qu'on doit faire et ils restent tranquilles bien qu'ils soient Fanjakana. Il y a le Fanjakana qui réfléchit, qui pose les lois... qui fait les lois mais c'est le peuple qui les donne, par ce qu'il ne peut pas les faire seul..."

R

"Mais les petits n'ont pas droit à la parole. Par exemple lors de l'arrivée du Président, il y en avait plusieurs qui voulaient parler... Nombreux sont ceux qui n'étaient pas contents... Le député n'a rien dit... en ce qui concerne le riz et le maïs, il a dépassé largement les récoltes réelles. Il a trompé le Président. C'est pourquoi je dis, même si le peuple est là, il n'y a que la tête qui parle en disant que c'est la voix du peuple... Si le noble règne c'est à cause du peuple. C'est la loi qu'on doit suivre pour la vie. Les grands font les lois mais c'est le peuple qui doit être le Fanjakana. Dans les temps malgaches, le Mpanjaka représentait le peuple mais le peuple communiquait aussi avec le Mpanjaka. Si c'est le peuple qui vous hait, où que vous alliez, la mort est devant vous."

- La peur est la base de la vie des paysans...

"C'est ce qui nous surprend nous paysans. Si vous dites la vérité, vous avez peur de mourir; si vous dites le mensonge, vous avez peur de mourir aussi... On vous considère (vous les enquêteurs) comme de la même famille, de la même maison comme un de nos enfants... mais les grands qui sont dans les villes, nous ne parlons jamais avec eux comme nous le faisons avec vous à qui nous disons la dernière idée. Et eux-mêmes si on leur parle, il y a toujours la peur et on ne dit que des mensonges. On veut leur faire plaisir... On a peur parce qu'il est employé du Fanjakana. L'employé du Fanjakana est étranger pour nous, en qui on ne peut avoir confiance... Pendant la colonisation, si on quittait le chapeau pour saluer les administrateurs, ce n'est pas la confiance mais la peur. Pour ceux qui gouvernent aujourd'hui, ce sont des malgaches comme nous, et nous devons aussi avoir plus confiance en eux... mais ils nous trompent... Les vazaha avaient plus de relations avec les paysans que les malgaches d'aujourd'hui. Et ils avaient des lois moins dures... Les vazaha et les administrateurs sont francs. Tandis que les malgaches, s'ils reçoivent des ordres, ils les augmentent. Au sommet c'est très clair mais ça augmente en route, il y a de la contrainte et des tromperies. On ne peut donc donner tort à celui qui est au sommet, soit un administrateur, soit un malgache. Ils sont bien au sommet. Mais ce sont les "gouverneurs" malgaches qui profitent de la peur des paysans : "Attention, ne faites pas ceci, parce que ce sont les vazaha qui commandent"... pour gagner leur argent... pour être glorifiés devant les grands... ils se montrent les chefs et donnent des mauvais conseils, car ils pensent que si on ne fait pas comme ceci les paysans ne feront pas. C'est ça qui rend difficile l'autorité mais l'Indépendance n'est pas mauvaise. Ceux qui sont en bas profitent et contraignent. Ils ne disent jamais la vérité. Les paysans deviennent de plus en plus peureux. S'ils font quelque chose c'est parce qu'ils ont peur... On a peur si on a la cour sale, pas de cabinet, le sentier qui mène au village qui n'est pas entretenu... A la campagne tout n'est pas parfait comme à la ville. La peur est la base de la vie des paysans. Il y a aussi la vie dans le ménage. Les moyens de vivre ne sont pas suffisants à la campagne et dès qu'un employé du Fanjakana arrive, on sent qu'on va encore payer de l'argent..."

- Les représentants du pouvoir profitent de leur position...

"Si vous ne leur donnez rien, quand vous avez besoin d'eux, ils disent : Allez-vous en d'abord car nous sommes très ennuyés... S'il y a par exemple des personnes qui se souviennent d'eux les jours de fête et qui leur offrent quelque chose pour leur ménage, plus tard ils feront plus facilement leurs affaires, parce qu'il y a le respect humain (hena maso). Ceux qui perçoivent les impôts... ils profitent de l'absence des époux pour obliger les femmes à coucher avec eux. Ça arrive très souvent. Comme ces gendarmes qui sont restés quelques jours dans notre village... Très souvent ils envoient leurs collaborateurs chercher des femmes..."

- Les paysannes se plaignent des pratiques des fonctionnaires...

"Transportés par les honneurs et l'amour de l'argent, vous autres les gouvernants vous arrivez à réduire à néant et à piétiner épouses et enfants... Parfois c'est malheureusement nous, pères et mères ici à la campagne qui apportons de l'aide à ces hommes mauvais, lesquels font semblant de nous offrir de chaudes couvertures ou quelque chose comme cela : et ils nous cajolent : "Veuillez, maman, me chercher une compagne, car je suis trop seul dans le silence". Apeurée, nous voilà chez nos voisins dans le village. Que faire, car le monsieur nouveau venu demande une compagne ? Et la discussion de venir : "Allons, vous, soyez sa partenaire !" Et parce que l'argent peut tout on doit en trouver. Nombreux sont ceux qui font cela, surtout depuis qu'on a obtenu l'Indépendance. Les fonctionnaires ne respectent pas les leurs..."

Q

"C'est à dire, si je désire obtenir un poulet du Fokonolona ou le respect donné à ces grands, que dois-je faire ?"

R

"Etre hautain, avoir une mauvaise conduite et pressurer les petits."

- Les pauvres ne sont pas considérés...

"Un exemple a déjà été donné : deux hommes de condition différente viennent au bureau de la commune pour affaire les concernant. Celui qui est vêtu à l'européenne est reçu avant l'autre. Cette tenue est le signe de l'aisance... la mise simple c'est le signe de la pauvreté, de l'infériorité. Celui qui est comblé d'honneurs, payé au mois n'a cure du parent pauvre surtout, surtout de nos jours. Nous pouvons bien le constater : nous mourons de la gestion financière. Le chef de canton récolte les impôts. On demande : "Où est-il allé l'argent" ? Aux médicaments, aux routes... Pourtant, toi, paysan tu es dans l'attente de cette gestion des impôts. Point de travaux faits... C'est le fonctionnaire qui a l'argent, il crée ici un jardin, il peut acheter des fleurs de 1000 francs, sa cour est ornementée, son esprit jouit de l'agrément, du fait de l'argent entre ses mains. Quant à toi, paysan... Le malheur Messieurs pour nous paysans c'est la pénurie d'argent, car l'argent est entre les mains des fonctionnaires."

\*\*\*

**TROISIEME THEME** : La rupture au sein de la communauté familiale et villageoise qui a lieu dans ces hameaux, principalement de religion protestante, en 1947 quand un mouvement de Réveil (fifohazana = "revival") est apparu... Cette rupture se perpétue aujourd'hui. Ceux qui ont refusé de suivre la nouvelle communauté chrétienne parlent d'abord, puis c'est une confrontation au cours d'une réunion. Ces textes sont suffisamment explicites pour que nous puissions nous passer de commentaires. Nous mettrons à jour dans la seconde partie la structure de rapport sur laquelle cet univers paysan est construit.

**Remarque** : Nous conseillons vivement au lecteur de se reporter au beau travail de Michel Combes : Langages religieux dans la société malgache - 1956-1972 - (Thèse pour le doctorat de 3ème cycle de sociologie - 1976 - Paris V - Pr. Balandier). Nous avons communiqué une partie de nos matériaux de terrain à M. Combes, notamment nos réunions et interviews se rapportant au phénomène religieux. Ces réunions sont là intégralement, commentées avec beaucoup de perspicacité, dans une perspective de confrontation des univers ancestraux et divins malgaches et de l'univers chrétien.

## 1 - EXTRAITS D'INTERVIEW

### Rainimelina

"Voilà pourquoi je me suis refroidi à propos du Réveil : je me suis aperçu qu'il conduit en fait à rejeter le lien de parenté..."

### Rakotondrabe

"Il y avait dans un village à côté un certain feu Rajohanesa qui avait fait quatre fils : l'aîné Gabriel, le second Rakotosaona, le troisième Ra-faralahy Ratsimanohatra et le dernier Rasolofo Johanesa. Gabriel faisait partie des Réveillés, il continue d'ailleurs à l'être jusqu'à présent et je crois jusqu'au sang. Depuis qu'il fait partie du Réveil, il n'est plus solidaire avec ses frères, plus du tout. Par exemple, en ce qui concerne l'exhumation, le "famadihina" est fait à mon avis pour unir toute la famille. C'est ce but que les ancêtres visaient en le créant, mais depuis l'apparition du Réveil, le famadihina est considéré comme une dépense folle. Autrefois, dans la détresse comme dans la joie, selon la pratique ancestrale, la famille était prévenue pour soutenir parce qu'on va "remuer les huit os des parents morts". Le famadihina c'est le rapprochement des familles de même origine. On dit "on va remuer feu untel, grand-père, feu untelle grand-mère etc... pour leur mettre un nouveau linceul". Le renouvellement des linceuls des morts est pourtant simple, ce qui importe, c'est la réunion de tous ceux qui sont de la même famille et de frères afin qu'ils se connaissent. Depuis son entrée au Réveil, ce Ra-Gabriel ne considère plus sa famille, car c'est un engagement qu'ils ont pris ensemble à Farihimena de ne plus participer au famadihina avec les leurs. Créé par les ancêtres, le famadihina est tel que les gens de la même famille puissent se connaître et s'aimer, mais le Réveil a supprimé cela comme le fait Ra-gabriel. Je considère cela comme une tactique pour détruire la solidarité. Pour nous, descendants, le Réveil n'est pas une union mais une division pure et simple. Le Réveil a engendré une séparation entre père et fils, entre frères, entre enfants de même parents. C'est ce qui fait que les captifs du Réveil ne touchent plus dès qu'on parle du famahadina, et ce Réveil, croient-ils, est le nouveau testament à suivre. Avant 1947, ce Ra-gabriel s'était réjoui avec ses frères et les gens de son village, mais

depuis, il s'en était séparé et osait même dire que le famahadina créé par les anciens pour s'aimer et pour se souvenir de ceux qui ont donné le jour, est un moyen pour dépenser la richesse. Il a peur que son argent soit dépenser et c'est seulement ce qui l'empêche d'être solidaire avec le fokololana et même il ne veut pas aider sa famille et ses enfants alors qu'il a plus de possibilité qu'eux. Nombreux sont ceux qui se rendaient à Farihimena, mais ils ne pouvaient rester d'accord entre eux car il y a trop d'interdictions prescrites par le Réveil. Ceux qui ont l'esprit ouvert, même s'ils y étaient, ont constaté qu'ils ne pouvaient pas se mettre en relation avec leurs parents et ils se sont écartés car ils aiment mieux être en communauté avec ceux qui ont les mêmes ancêtres (ce n'est pas par sa propre force que l'on peut s'enrichir, ce sont les bienfaits découlant de la bénédiction des (ancêtres) qui donne de la richesse, car si la force de chacun seule enrichissait, seuls les forts en auraient beaucoup). Vous avez sur vous 500 francs le dimanche pour faire une offrande ; en chemin vous rencontrez quelqu'un de votre famille qui vous demande 5 francs parce qu'il est pauvre et vous lui répondez que vous ne pouvez pas soustraire cinq francs parce que c'est une offrande . D'après ce que je sais, Dieu n'a pas besoin d'argent, ce qu'il veut c'est le coeur des hommes. En fait, Farihimena a été créé pour empêcher les descendants de s'entraider."

#### Rainimelina

"Avant le Réveil, nous nous entendions tous et Rakotomanga nous aidait, c'était lui qui avait l'initiative à ce moment là, car il était l'aîné en âge et aussi l'aîné en richesse." Dans la détresse comme dans la joie personne ne s'opposait à ce qu'il disait. Il était le chef, ainsi tout ce qu'il trouvait pour bien conduire la famille était suivi par ceux qui ne possédaient pas. Il a même fait venir des danseurs et chanteurs malgaches lors des famadihina, ce qui a été prouvé par nous qui possédons le même tombeau..."

#### Rakotondrabe

"Je redis que le famadihina a été créé par les ancêtres afin que ceux qui sont de la même descendance puissent s'unir et se connaître.

Pendant les famadihina, les enfants jusqu'à la dixième génération étaient réunis. Le famadihina où se manifestait la solidarité des malgaches d'autrefois. Il n'y avait pas de "faire-part" ; dès que les gens des alentours l'entendent, ils y viennent. Surtout lorsqu'il y a un mort, que le maître du malheur en fasse part ou non, lorsque l'on sait, tout le fokonolona se presse pour enterrer la mort et honorer les vivants. Au moment du famadihina, le propriétaire du famadihina tue un boeuf, par exemple pour le distribuer au fokonolona, preuve d'une même origine d'Ancêtres. Que l'on donne de l'argent, que l'on n'en donne pas, on a toujours sa part de viande. Même en donnant 500 francs en guise de bénédiction, on ne voulait pas quelque chose en retour... Il n'y avait pas "mémoire" à ce moment là pour dire qu'untel a donné cela et pour dire il faut que je le rende. Tout cela les "vazaha" (étrangers colonisateurs) l'ont détruit au moment où ils ont pris le pouvoir et pour cela leurs premiers envoyés étaient les chrétiens. Cela ne vaut rien disaient-ils, car ce n'est qu'idôlatrie, en adorant vos ancêtres qui sont devenus poussière, vous vous amusez avec de la poussière. Voilà comment ils ont détruit la solidarité. On peut dire que le Réveil a injurié les ancêtres, car ils disent qu'on ne doit plus les remuer et qu'on doit les laisser, eux qui sont devenus boue et terre. A comparer les liens familiaux avant et après le Réveil, on peut dire sans hésiter qu'avant la solidarité existait vraiment entre parents, après il n'y a plus eu que discorde. Les premiers chrétiens envoyés par les "vazaha" ici n'ont pas pu rompre la solidarité malgache, et on ne se ménageait pas pourtant pour trouver le moyen de le faire : jusqu'à présent le Réveil est le moyen le plus efficace, auquel s'ajoute plus tard les partis politiques..."

#### Rainimelina (Ingahy melina)

"Autrefois, les "vazaha" étaient déjà arrivés, lorsqu'il y avait un famadihina, mon père qui était le chef de famille demandait l'avis de tout le monde : "Est-ce que l'on va faire venir des troupes de chanteurs et danseurs ?" Etant l'aîné, mon frère payait un surplus et si les frais des deux troupes s'élevaient à 500 francs, il en payait la moitié ; il disait : je paie en outre ma part pour le reste. On peut affirmer que les gens savaient s'assister mutuellement. Plus tard, tout cela a changé..."

### Rakotondrabe

"Selon les Réveillés, ce sont les petits et les pauvres dans la vie qui dépensent encore pour pouvoir continuer les coutumes ancestrales. D'après ce que je vous ai dit et raconté, quand le Réveil a commencé, j'étais dedans, les comités s'étaient réunis à ce moment là et on a décidé de supprimer les coutumes ancestrales : on ne touchera plus au famadihina. Avant on se faisait réciproquement du "donner et recevoir" (ateraka alao) entre nous, tous sans distinction (nous tous de quatre villages) et tout le monde avait fait venir des troupes malgaches (chanteurs) malgaches, sauf Roben ina, le catéchiste, et même lui, il a aussi participer à l'atera ka alao et il s'est uni au fokonolona pour suivre les pratiques ancestrales. Donc les comités ont décidé d'arrêter les famadihina, car ce sont des dépenses folles... Ceux qui sont riches ont trouvé là une issue pour arrêter, ils en profitaient, mais seulement, tous les autres, ceux qui sont petits, ont continué de s'attacher à cela et continuent à le faire jusqu'ici. On peut dire que pour ceux qui sont riches, c'est tout simplement pour se protéger parce qu'ils disent que ce sont des dépenses folles et ils ne demandent pas mieux que de trouver un chemin pour défendre leurs richesses. Le Réveil a été créé dans le Vakinankaratra par l'intermédiaire de Farihimena au mois de mai 1947 ; peu de temps après l'évènement qu'on disait qu'avait été déclenché par le MDRM, le 29 Mars. Quand il y a quelqu'un qui tombe sur le chemin, il a certainement un autre qui va dire : il a été maldroit en marchant, c'est pourquoi il est tombé, mais seulement quand on regarde bien, on peut peut-être voir qu'il y avait une pierre qui lui était cachée, qui l'a fait tomber. Je crois que c'était une tactique qui a été décidée par ceux qui ont créé le Réveil de détruire les pratiques ancestrales. Par exemple, à propos de Ranaivozoany. On savait bien qu'il appartenait au MDRM et qu'il mourait en prison ; et quand les Porteurs de la Paroisse ont su cela et les différents missionnaires ont su que Ranaivozoany était un homme célèbre et que ses deux enfants Rakotoralahy et Rafilipo peuvent encore continuer ce que leur père a commencé, on a tout fait pour les avoir dans le Réveil ; Ce n'est pas seulement parce qu'ils étaient riches mais aussi parce que ce sont des descendants du MDRM très vaillants et que si on arrive pas à les avoir ils pourraient

continuer ce qui a été commencé par leur père du temps du MDRM. Ranaivozoany ne faisait pas partie du Réveil et quand il organisait un famadihina, il réunissait une foule énorme et faisait venir des chanteurs malgaches très célèbres, comme Razafimahefa et Ambohimamory. Quand il est parti et que ses héritiers sont apparus, ils ont supprimé cela et sont entrés dans le Réveil, car nous malgaches, nous sommes des gens qu'on entraîne facilement suivant l'idée de ces "vazaha" qui ont importé la religion et le Réveil. Car si les malgaches continuent à s'attacher à leurs coutumes ancestrales, les malgaches croyants il n'y<sup>en</sup> aura plus et il y aura une très grande diminution de recettes pour la Paroisse. C'est pourquoi ils ont dit, c'est des dépenses folles parce que vous dépensez pour de la poussière, dans ce famadihina. Pourtant, on le sait, c'est une occasion de se connaître entre malgaches, c'est là que les malgaches se connaissent avec ceux qui ont les mêmes ancêtres qu'eux, qui ont la même origine, jusqu'à la dixième descendance et on veut que cette grande union soit détruite, sinon ce serait très ennuyeux que les gens continuent à s'attacher à des parents déjà devenus ancêtres... Et à propos de cela, certains malgaches croient effectivement que ce sont des dépenses folles parce que si les ancêtres étaient puissants, pourquoi ne reviendraient-ils pas ? Voici comment je le comprends : quand on a introduit la religion à Madagascar, il y avait deux grandes idées dans l'esprit de ceux qui l'ont importée. La première, c'était une idée politique pour englober toute la région, parce que c'est un instrument très efficace de la colonisation, la religion et en second, la seconde idée, c'était l'argent. Si on réfléchit bien à partir du Réveil, ce n'est qu'une nouvelle religion venant des "vazaha" dont on peut dire qu'elles ont été importées par les "vazaha" pour coloniser... (Il y a actuellement une minorité de riches qui sont dans le Réveil aujourd'hui, c'est la même chose que dans le Pouvoir ou les intérêts ; les avantages sont pour quelques uns seulement tandis que les souffrances sont pour toute la population. Je compare cela à un instituteur qui préfère un seul élève parmi les nombreux élèves de sa classe et à cet élève préféré, il donne davantage d'explication... C'est pareil à cela quand les porteurs de la religion ainsi que les Réveillés ont su que celui-ci est plus riche que les autres. On a fait en sorte de lui donner davantage de leçons qui ne sont autres que la religion, afin qu'il devienne prieur..."

... si on compare avec les noces par exemple, un mariage, on n'a pas tellement dépensé dans les fêtes malgaches, on a pu le faire très simplement... Pourquoi donc n'encouragerait-on pas les gens à abandonner les dépenses folles des noces si on s'attaque au famadihina, à cause des dépenses folles ? Pourquoi ne donnerait-on pas aux nouveaux mariés les 100.000 francs au lieu de les dépenser dans les festins et pour les différentes coutumes étrangères. Dans le famadihina, il y a des gens qui ne sont pas connus depuis très longtemps et qui peuvent se connaître à cette occasion et pourtant on dit : fuyez cette coutume parce que c'est une occasion de dépenser follement les 100.000 francs qui pourraient servir pour les deux nouveaux mariés, on les dépense pour les coutumes étrangères. Alors que dans le famadihina on arrive à avoir une grande bénédiction parce qu'on a obéi aux paroles de Dieu en respectant les pères et mères qui devenus des ancêtres, suivant l'Ecriture Sainte : respectez vos pères et mères si vous voulez vivre longtemps sur cette terre... Pour cela donc ce n'est que tactique étrangère afin qu'on puisse importer dans l'esprit des malgaches les coutumes étrangères dans le but de supprimer ce qui fait que les malgaches sont malgaches... Tôt ou tard on ne verra plus sur le tableau, ce nom Madagascar et Malgache si on continue ce qu'on suit actuellement."

## 2 - EXTRAIT DE REUNION - (Village B)

### Rakotomanga

"Le Réveil, a éclairé mon âme et mon esprit. Et je me suis dit à moi-même : j'ai maintenant beaucoup d'argent et pour que je ne puisse pas le dépenser à des choses qui ne valent rien, je vais le dépenser dans l'instruction de mes enfants ; ainsi je ne dépenserai pas des milliers de francs pour payer des musiciens et inviter tous ces fokonolona. Des gens me haïssent et disent que nous n'aimons plus nos ancêtres, mais cela ne me fait rien ; je me suis décidé dès que mon esprit s'est éclairé. Je demande une autorisation d'exhumer, j'enveloppe mes ray-aman-dreny, mais tout ce qui en dehors de ça, je n'y touche pas parce que je pense que c'est une dépense folle. Je n'invite personne : deux poulets ou trois canards que je tue pour nous trois de la famille ; alors que, au temps de la colonisation, pendant deux jours entiers on ne fait que festoyer. Et je perdais deux jours pour chercher des chanteurs malgaches dans une région lointaine, mais qui ne me rapportent rien, et qui au contraire me soutirent l'argent que j'ai dans ma poche. C'est pour l'instruction de mes enfants et c'est pour notre nourriture que je cherche de l'argent. Que vous me dites que je ne respecte pas mes ancêtres ou que je fais fi de leurs restes mortels, je ne trouve plus d'autres marques de respect envers eux que de les envelopper. Je crois que c'est cela la part des morts, le reste, c'est pour les vivants. Appeler des chanteurs, inviter les fokonolona, ce n'est que chercher le plaisir de manger. Si je veux inviter des gens, ce sera pour un autre jour, un mariage par exemple..."

### Reni Melina

"... Un changement a été apporté par le Réveil. Depuis ce moment, tous ceux qui voulaient se séparer sont partis, mais il y avait des gens qui étaient restés continuer l'union. Mon frère parle toujours de progrès mais moi je parle toujours de régression..."

Rakotomanga

"... Nous qui suivons le Réveil, nous disons que le Réveil nous a apporté du bien..."

Rakotoasimbola

"... Je reprendrai la parole ici pour expliquer une chose. Ce n'est pas le Réveil qui a détruit l'union, mais ce qu'avaient fait les gens qui avaient reçu le Réveil. J'ai parler au Pasteur d'ici : si nous voulons exhumer nos parents, nous ne pouvons pas<sup>ne pas</sup> inviter les parents qui sont loin d'ici, à Manandona, Mahaiza, Betafo ? Nous devons leur préparer un repas ici à Soalafadray. Nous pouvons ne pas inviter de chanteurs malgaches et ne pas inviter des gens d'autres districts mais nous ne pouvons pas<sup>ne pas</sup> inviter nos amis. Nous avons organisé une exhumation mais parmi les gens d'ici, il y en a qui sont partis au marché et c'est cela qui détruit l'union... Rakotomanga dit qu'il n'avait acheté que des canards, alors que nous avons invité des Ray-aman-dreny, car nous ne savons pas à quel autre moment nous pourrions savoir ceux qui sont de notre famille. Et j'ose dire que Ingahy Fara ne connaît même pas ses petis-enfants : nous étions à un enterrement à Betafo, là-bas il n'a pas reconnu ses petits enfants..."

Rakotomanga

"... Je pense que nous avons chacun de quoi parler sur le Réveil. Ce ne sont pas simplement ceux qui ont été à Farihimena qu'on appelle Réveillés mais tous ceux qui l'ont su. Nombreux sont les gens qui étaient partis à Farihimena. Le Réveil est là pour éclairer les gens et non pas détruire l'union. Il n'est pas venu ici pour diviser les gens. Si vous péchez envers le Fils, votre péché pourra vous être remis mais si vous péchez envers le Saint-Esprit, votre péché ne sera jamais remis ? Nous discutons sur le Réveil actuellement mais ceux qui voient le mauvais côté du Réveil n'osent pas dire du mal du Sain-Esprit. Cependant très souvent vous demandez des explications. Depuis le Réveil comment voyez-vous le changement ? Peu sont les gens qui n'ont pas été à Farihimena et il y a des gens de Farihimena qui sont venus nous Réveiller ici. Aussi l'on peut dire que nous avons reçu chacun le Réveil. Moi, je peux dire que le Réveil m'a apporté du bien. Quand je n'étais pas encore Réveillé, j'étais un saoulard. A chaque Famadihina, je suis

toujours invité, je bois et je suis ivre. Avant le Réveil, ma vie était très mauvaise. Je ne cherche que mon honneur personnel. Je prends Ralay à témoin, car du vivant de son oncle, Randriakoto, il m'a dit ceci : "mon neveu Ralay organisera une exhumation ; osez-vous vous mesurer avec lui car il est prêt à dépenser beaucoup. Et puisque je ne cherche que mon honneur personnel, je lui répondais : "dit lui ceci ; de faire ce qu'il veut, car moi j'y serai." Je me disais à moi-même : pourquoi ne pourrais-je pas faire ce que les autres peuvent faire ? Vous voyez que ce n'est pas pour l'amour des décédés mais un amour de l'honneur et du prestige. Ce n'est pas cela l'union car l'union ne demande aucune chose en retour. Tout cela c'est du passé, ou de l'ignorance. Mais quand arrive le Réveil, j'ai pu prendre conscience de mes fautes et je souhaite que mes camarades prennent aussi conscience des leurs. Et je me suis dit : je vais quitter l'ivresse, car c'est elle qui m'empêche d'avoir de l'argent et dépense mes richesses. C'est pour cela que je n'ai plus bu de Toaka... Avant le Réveil, j'ai fumé, et les allumettes ne me suffisaient plus, et j'ai entretenu du feu avec du suif. J'ai abandonné aussi les cigarettes alors qu'elles ne coûtaient que trois francs. La nuit je m'emportais si je ne trouvais pas à côté de moi mon paquet de cigarettes. Mais j'ai abandonné tout cela. Le Réveil ne vous dira pas que ceci est bon et cela est mauvais mais c'est vous qui le jugez. Il travaille au-dedans de vous, car chacun a une âme. Le Réveil vous aide à quitter vos mauvaises habitudes et vous aide aussi pour faire du bien et persévérer. A propos de l'Atero Ka Alao - le donner et le recevoir - nous avons un cahier, et comme la plupart des gens de la famille étaient illetrés, c'est moi qui gardait le cahier. Dès qu'une personne organise un Famadihipa, on doit consulter le cahier pour donner à cette personne une somme un peu plus élevée que celle qu'elle a donnée. Mais à l'apparition du Réveil, j'ai abandonné le cahier. Pourquoi ? Dans les réjouissances personne ne me connaît plus, mais dans les douleurs, on m'en avise car c'est moi l'envoyé du village. Dans les joies je n'y suis plus jamais car on a des idées différentes... Mais depuis le Réveil, je n'ai plus tenu de cahier, car je ne peux pas toujours donner. Avant le Réveil... j'étais toujours dans la voie obscure... Le Saint-Esprit m'a éclairé et j'ai pu voir que la voie que j'avais suivie était fausse. J'ai suivi la voie que le Saint-Esprit m'a indiqué et cette voie c'est celle que je suis actuellement.

..... Avant 1947, quand nous n'avions pas encore reçu le Réveil, dès le mois de mai, nous avons commencé à ramasser le riz dans toutes les familles, car nous serons déshonorés au moment de l'exhumation : nous devons inviter à manger toute une population. Mais le Réveil arrivé, j'ai pensé en moi-même : je suis fautif devant Dieu, car je sais que la récolte d'une famille lui suffit à peine pour l'année et il y a encore de l'argent à donner en sus alors qu'elle doit s'occuper aussi de ce que mangeront ses enfants. Alors je me suis dit à moi-même : on me posera une question un jour, je serai en faute. Je sais que mes récoltes me suffisent à peine, à plus forte raison celles des autres familles qui sont éloignées de moi, je profite donc de l'insuffisance des autres pour gagner de l'honneur..."

### Régis

"...Il y a des gens qui disent que la religion est faite pour désunir les malgaches. Est-ce vrai que la religion désunit ?"

### Rakotomanga

"...La foi est pour moi une grande chose, elle unit mais ne désunit pas, car la foi vient de l'Esprit Saint... L'Esprit est quelque chose qui descend en chacun des hommes, dans les croyants et qui crée quelque chose d'important pour l'amour réciproque... Quand l'Esprit Saint arrive, il a une force et unit le peuple... D'abord le travail de l'Esprit Saint surprend beaucoup mon coeur, car c'est quelque chose qui descend en chacun des hommes, cela est bien vrai. Quand Dieu a travaillé sur la terre, il a fait tout son possible par les miracles qu'il a accomplis ; à la fin il a dit à ses disciples ; "Je m'en irai et quand je serai parti j'enverrai l'Esprit Saint travailler en vous", aussi selon moi, Dieu et l'Esprit Saint ne font qu'un, on peut dire que l'Esprit Saint vient de Dieu... "J'enverrai l'Esprit Saint en chacun, pour sanctifier, ranimer, réchauffer... Il entre doucement dans le coeur mais ce n'est pas quelque chose qui descend de l'extérieur. L'Esprit Saint entre doucement dans le coeur des hommes. La religion unit-elle ou désunit-elle ? D'abord, je vais faire une comparaison, la religion est pareille à des gens qui vont dans un marché. Le marché a trois ou quatre portails, dans la rue chacun court pour y arriver, chacun fait pour entrer, une fois dedans cependant on est dans un seul parc, un seul marché, il n'y a pas de

divisions : ceux qui sont entrés par l'ouest se mettent ici, ceux qui entrent par le nord ici mais une fois-là, on est UN... La religion ne désunit pas du tout, mais c'est dans la religion qu'on trouve l'union..."

#### Reni Melina

"...Excusez-moi, il y a quelque chose que je ne comprends pas très bien à propos de la question, la religion unit-elle ou désunit-elle ? Pour la religion d'abord, nous croyons tous en Dieu, mais les divisions, catholiques ou protestants, ne viennent pas de Dieu, et dans ma pensée il y a l'union. L'Esprit Saint travaille en chacun des gens, ceux qui croient en la puissance de l'Esprit Saint, les gens ont beaucoup de tolérance et quand ceux qui font des sermons apportent des choses à Madagascar, le peuple est convaincu que Dieu existe... Vous dites, la religion unit-elle ou désunit-elle ? ... Si l'on regarde un peu, c'est plutôt désunion, je ne sais pas si c'est pour moi seulement cela, les autres sont là pour expliquer. Je regarde quand même et je vois qu'autrefois, au temps des anciens catéchistes, du temps de feu Robenina, j'ai vu qu'il y avait beaucoup de gens à cause des caresses des dirigeants de la paroisse qui ont travaillé comme ils ont pu ; l'Esprit Saint a travaillé en eux et leur montre comment ils doivent faire. Quand ils sont partis je crois que cela s'est refroidi par l'absence de l'Esprit Saint dans les gens et dans les dirigeants. C'est pourquoi je dis que c'est un peu une désunion par ce que depuis leur mort, les gens se sont refroidis... Depuis la création du Réveil, à cause de l'évolution de ceux qui portent actuellement, le respect des Ray-aman-dreny, ou des aînés s'est refroidi, s'est perdu, car les proverbes des Ancêtres s'est perdu pour ces gens et nous avons vu que les enfants font porter les marchandises aux parents, à cause de l'absence de l'amour..."

#### Rakotomanga

"... Si je réfléchis à cela, l'Esprit Saint a désigné un jour, la Pentecôte, c'est le jour où l'Esprit Saint est descendu quand les gens, disciples de Jésus, se sont réunis ; il s'est avancé comme un pigeon et s'est divisé sur les gens : si l'on regarde les images on voit bien l'Esprit Saint se diviser sur les gens, et mon cadet a dit : quand le Réveil est venu il y avait un peu de division. Il a raison d'un côté. Voilà pourquoi je dis cela. ...L'Esprit Saint si vous ne voulez pas le recevoir, il s'en va. Il ne

dit pas : "J'entrerai dans n'importe quel corps humain", mais seulement dans ceux qui veulent le recevoir ? C'est un peu vrai d'un côté, le vieux a raison... Quand l'Esprit Saint éclaire, murmure dans le coeur des gens, on se Réveille, car c'est comme devant une grande glace, vous y voyez votre corps : j'ai une tâche, je dois couper ma barbe, mes cheveux ; le travail de l'Esprit Saint, c'est une réflexion... Quand on reçoit l'Esprit Saint, on voit clairement les péchés qu'on a commis... je sens que je dois abandonner ceci. Par exemple un ivrogne se dit que ce n'est pas bien et il abandonne ou quelqu'un qui a des mauvaises conduites, il abandonne aussi. Par exemple, je décide de ne pas prendre de Chanteurs malgaches, c'est que je vois des défauts en cela quand je reçois l'Esprit Saint et j'abandonne. Et on en arrive aux paroles du vieux : l'Esprit Saint divise. Le Seigneur a dit : "Je ne vous ferai pas quitter ce monde, mais je vous protégerai du mal". D'un côté c'est bien vrai, du temps où l'Esprit Saint n'était pas venu en nous, on s'entendait bien, mais plus tard, mon frère et moi, nous nous sommes séparés car il n'a plus les mêmes pensées, nous nous sommes séparés... Quand on ne reçoit pas ensemble l'Esprit Saint, on se sépare, on s'oppose, mais quand on reçoit ensemble, c'est cela qui unit le coeur... tous les gens ne font qu'un seul corps, mais quand l'Esprit Saint ne travaille pas en moi, il reste en moi le doute, les mauvaises pensées, les mauvais désirs, l'envie de la femme de l'autre, vol idolâtrie... L'Esprit Saint divise et unit en même temps... Il y a des gens qui ne veulent pas recevoir et qui gardent toujours les coutumes des ancêtres et les gens qui suivent le même chemin se fusillent entre eux. Autrefois on était d'accord mais on se sépare parce que les esprits ne sont pas les mêmes...."

### Reni Melina

"Nos ancêtres ont dit : "Celui qui a un aîné n'a pas le droit de parole, celui qui a un cadet n'a pas le devoir de porter un fardeau. Les ancêtres ont dit : "Mieux vaut perdre la richesse plutôt que le fihavanana". A ma connaissance, quand le progrès de l'Esprit et de la religion est venu, le proverbe a été changé en ceci : "Mieux vaut perdre le Fihavanana, plutôt que son argent"."

\*\*\*\*\*

QUATRIEME THEME : L'argent et son rôle dans les rapports familiaux et villageois et entre dirigeants et dirigés : l'affrontement de positions contradictoires qui révèlent d'une autre manière deux univers en présence, l'univers ancestral, l'univers chrétien.

Pour les tenants de l'univers ancestral, l'argent est bon lorsqu'il est extrait de sa sphère d'origine pour être soumis au système de la parenté et pour le renforcer. Il est mauvais lorsqu'il se soumet aux rapports de parenté et qu'il est utilisé selon la logique de la consommation ou de l'accumulation productive individuelles. Pour les pauvres il est certain que le mauvais côté l'emporte sur le bon. Alors que jadis les richesses étaient bonnes car elles unissaient : "sous les boeufs il y a les ancêtres". De même pour ce qui concernait la terre et... enfants ("Harena" et non pas "vola").

On notera ceci, après la longue intervention de Rakotomanga. Quand il passe à l'attaque. On assiste à l'affrontement de deux univers. En milieu chrétien (Rakotomanga) l'assistance est signe de la pauvreté individuelle de l'assisté. En milieu ancestral (Rainimelina = chef de hameau) l'assistance est signe de la solidarité, l'union découle de l'unité. Dans la charité chrétienne, telle que la comprend Rakotomanga (de manière individualiste) il n'y a pas de réciprocité. Ces différenciations économiques sont conservées ? Dans l'idéologie de la communauté ancestrale et divine il s'agit d'un rapport de réciprocité qui n'est pas de l'ordre de la charité mais de l'union pratique dans l'unité de la condition commune. L'attitude critiquable des riches n'apparaît vraiment qu'en situation de crise. Ce qui est refusé, ce n'est pas la différenciation économique en elle-même - elle est fondée ailleurs que dans une volonté ou un mérite individuels (que l'on se rappelle les paroles données plus haut : "Ce n'est pas par sa propre force que l'on peut s'enrichir, ce sont les bienfaits découlant de la bénédiction des ancêtres qui donnent de la richesse, car si la force seule de chacun enrichissait, on sait, seuls les forts en auraient beaucoup...") - ce qui est refusé c'est qu'elle apparaisse dans les rapports sociaux, c'est-à-dire que chacun dépende de sa richesse ou de sa pauvreté, et de ses propres forces. C'est tout l'objet du débat.

(Rg : C.H. dans ce texte est Rainimelina)

## EXTRAITS DE REUNION SUR L'ARGENT

### Régis

"Oui donc. Si la question nous paraît un peu ardue, car certains qui sont déjà de grands anciens avouent n'avoir pas pu être témoins de pas mal de choses, abandonnons cette question, mais sautons à pieds joints dans le sujet plus actuel : "L'argent de nos jours". D'après nos divers points de vue, de nos jours, l'argent unit ou sépare-t-il les gens ? Ceci touche la famille, le village et la région. En tant que Malgaches, des diversités se dessinent vis-à-vis de l'argent : cultivateur, gens de bureaux, campagnards, citadins ( ). D'après l'idée que nous nous faisons de l'argent, l'argent nous unit-il ou nous sépare-t-il, nous qui sommes d'une même famille ?"

### Ramilisaona

"Deux côtés sont à considérer : un premier : l'argent unit, de l'autre : l'argent sépare."

### Régis

"Expliquez un peu donc l'un unit, et l'autre qui sépare."

### Ramilisaona

"Ce qui sépare d'abord, c'est alors le mauvais côté. En voici la raison. Exemple : j'emprunte de l'argent à ce Monsieur, celui-ci pose l'échéance. J'en cherche et en recherche toujours. L'échéance tombe : "Où est donc l'argent, Monsieur ? - Je suis un peu trop à court Monsieur. - Non, non, cela durait trop, dit-il". Voilà donc le mauvais côté. Et nous voilà en conflit. Mauvais côté que cela. Et en voici par contre le beau côté ; gère-t-on l'argent justement : pour l'amour des proches, des parents du frère, de la soeur. Là c'est bien, c'est alors le beau côté. Voilà une pensée là-dessus € \."

### Régis

"Oui, donc je vous en remercie, Monsieur, mais par contre, quelle est notre opinion là-dessus ? L'argent unit-il ou sépare-t-il ? A nous alors d'expliquer chacun de ces deux côtés de l'argent, tout comme l'a fait Dadamily."

R/manga

"Pour lui, cela unit et sépare à la fois."

Ramilisaona

"Et il y a bien deux côtés, quoi !"

Ra-Vincent

"Si l'on s'entendait ! Si j'emprunte à ce Monsieur tout comme Ramily a fait tout à l'heure, et que l'échéance expirée, je prolonge encore le délai d'un mois, et que ce dernier délai ne soit pas lui-même respecté, le désordre viendra, et de cette façon ce ne sera pas facile. Et si cela va de bon coeur, de propos délibéré : "Rapportez l'argent à l'échéance qui vous arrange le mieux", voilà le côté de l'union, de la vraie union, car le créancier est ici prêt à supporter, même outre l'échéance prévue. Dira-t-il alors : "Veuillez chercher l'argent le plus vite possible et rendez-le moi comme de juste vous semble". Voilà le geste qui unira les membres -----~~SUPPOSEZ UNE~~-----famille où il y a 4 frères, un de ceux-là seul est aisé, le reste est un peu faible pécuniairement parlant ( ). Est-ce qu'ils s'aiment ou non d'après ce que nous constatons ?"

Ra-Vincent

"Peut-être ceux-là ne s'entendent pas parce que si parmi 5 ou 4 frères l'aîné est plus favorisé, ils finissent par se piétiner et il est bien rare d'avoir un fort pourcentage quant à la proportion de ceux qui sont favorablement disposés à se faire aimable concession et patience en la matière en ce qui concerne famille et proches parents. Les plus favorisés suscitent la désunion et ne peuvent s'entendre (10)."

C.M.

"En général l'argent désunit."

Ramilisaona

"Cela désunit les proches, quand chacun tire de son côté."

Régis

"Je ne sais... Quelle est la pensée des autres ?"

C.M.

"Ma pensée (dans ma tête) c'est que l'argent désunit ; pourtant, l'argent est à la fois bon et mauvais (les deux côtés) selon Dadamily. A la réflexion on constate que l'argent a son poids dans le support du patrimoine dans la cohabitation villageoise, dans les rapports avec les gouvernants. A suivre cela des yeux, les 4 frères cités ne peuvent se comporter en vrais frères du fait des faveurs différentes nées de la fortune. Car dans leur for intérieur : "Les dons sont dispensés différemment. Il y a pécutiairement parlant, les chanceux, les malchanceux. Le mieux favorisé ne peut avoir pitié de son frère ( ). A reprendre l'exemple précédent : le frère qui a manqué l'échéance a provoqué la séparation de la parenté, du fait de cet emprunt familial non respecté, du fait même de l'argent. Or, d'après moi l'argent sépare la parenté, les cohabitants, et même au sein de l'administration ( ). A considérer fonctionnaires et surtout représentants du peuple, ils ont lancé à profusion des promesses d'ivrogne dans un langage de miel. Le peuple docilement, faisait tout pour qu'ils se hissent au pinacle. Pourtant à suivre un peu des yeux la gestion nationale des deniers publics, certains élus n'avaient comme but que de puiser les fonds avec de grandes jarres (pour en profiter), mais par voie de conséquence, à faire souffrir les pauvres électeurs qui étaient le peuple lui-même. D'après ce que j'en sais, messieurs, l'argent au lieu d'unir, ne fait que séparer ( ). Mais tout le monde est ici pour ajouter aux explications et recoudre ce qui le mérite encore."

Ramilisaona

"Un petit exemple : deux hommes de Lavadrano (Est) faisaient métier de bouchers. Ils allaient ensemble à Antsirabe pour acheter des boeufs. Mais l'un des frères n'avait pas assez d'argent ; le boeuf tué, le frère le plus aisé ne vendait pas, c'est l'autre qui assumait la vente. La confiance existant déjà faisait que la viande était toute vendue par le frère (pauvre). Mais il arrivait que l'argent de la vente a été mangée en partie par le détenteur. Il y eut une seconde occasion d'achat à

Antsirabe, et le pauvre dépensait encore l'argent du plus aisé. Arrivé au marché de Talata, après l'abattage, ce dernier réclamait son argent : "Eh ! donc, mon argent ! Attends-la fin du marché et tu l'auras, dit l'autre. Et pourquoi donc as-tu profité de mon argent de la vente du premier boeuf et pour ce second tu en as encore dépensé l'argent au marché ?" Celui qui avait le plus d'argent ne se contenait plus, en arrivait aux mains et jusqu'à des coups de couteau. Et voilà la déchirure."

Robron

"Pourtant, frères d'un même sein ?"

Ramilisaona

"Non, mais des proches parents."

Robron

"Ah ! des proches !"

Ramilisaona

"C'est déchiré. Et qu'est-ce que l'argent ? Il a beaucoup de poids, car cet homme aurait dû être payé sitôt faite la vente, et alors il est allé jusqu'à égorger."

Régis

"Pouvons nous classer ces mauvais côtés de l'argent. Nous disons : l'argent désunit la parenté, avec l'argent on parvient à se faire homicide. Mais encore ces mauvais côtés, quels sont-ils ?"

Ramilisaona

"Eh bien, le mauvais côté, c'est cet homicide (de parenté) qu'on commet."

Régis

"Oui, nous en avons cité deux. Je vais me faire chanteur malgache maintenant : l'argent désunit, il conduit à l'homicide. Quel peut être encore le mauvais côté de l'argent ?"

Rakotomahofa

"Il fait qu'on devient voleur !"

C.M.

"L'argent d'abord est bon, mais c'est le mauvais côté qui retient la pensée du public, à cause des méfaits produits par la possession de l'argent, lequel devrait être utilisé pour secourir le peuple."

R/Manga

"Ah ! c'est le beau côté qu'est le vôtre, à présent. Où allez-vous donc, la question présente n'est pas réglée encore, et vous démarrez déjà une autre (le beau côté)."

Rakotoarijanona

"On n'en citait alors que trois pour le mauvais côté."

Rasolofo

"On attaque les gens sur les chemins pour de l'argent."

Rakotomanga

"C'est dans le même sac que l'Homicide que de barrer la route à quelqu'un."

C.M.

"L'argent est mauvais... C'est un mauvais..."

R/manga

"Et pourquoi s'échine-t-on pour en obtenir si c'est mauvais ?"

Ramilisaona

"Il y a un cas où l'on dit : l'argent fait qu'on se tue à sa recherche, pourtant quand on est en sa possession il devient mauvais si les pensées sont mauvaises, et bon si les pensées sont bonnes."

Régis

"Quelle est cette bonne intention qui fait que l'argent soit bon ?"

R/manga

"Votre question veut démarrer alors le beau côté de l'argent."

Régis

"J'y rentre, car il n'y en a pas parmi vous qui veulent encore donner réponse pour le mauvais côté."

C.M.

"Pour le mauvais côté, c'est mauvais, examinons le beau côté."

Régis

"Etalons alors le beau côté."

Rakotoasombola

"Gérons l'argent avec tolérance réciproque."

Ra-Vincent

"Si on sait s'entendre, on peut gérer l'argent avec douceur et patience."

Rakotomahefa

"Point de douceur de ce côté, mon vieux. Point de concession dans ce domaine de quelque manière que ce soit. ( )"

Rakotomanga

"Pourtant combien nous nous tuons pour le chercher ! C'est cela qui rend rêveur. Si on n'y trouve pas un beau côté, nous nous mettons à chercher vainement. A quoi cela servira-t-il s'il ne comporte pas un beau côté ? ( )"

R/mbola

"Si il y en a, et pourquoi pas ? Par exemple le support mutuel."

R/velombahatra

"Avec lui, on aimera les parents ?"

Ramilisaona

"Ce dit beau côté n'est pas seulement l'utilisation pour soi-même."

R/manga

"Mais pour la famille et la société il n'y a pas de beau côté."

C.M.

"C'est-à-dire d'après ce que j'en sais, l'argent est mauvais, et pourtant au contraire on peut y mettre un beau côté, car en voici l'explication : pour ce qui est du mauvais côté, nous avons déjà entendu que l'argent est mauvais. Et pour son beau côté, un exemple. La collecte des impôts vient : ou bien je suis à court d'argent ou j'ai un enfant malade pour lequel je veux acheter des médicaments ( ). Je fais recours à mon frère qui peut me dépanner par emprunt car je suis dans un très grand embarras. Il me demandera : à quoi te servira de l'argent ? Et je dirai le motif de l'emprunt. Il m'en donne et j'en suis très content. Mais le mauvais côté de l'affaire apparaîtra à l'échéance du remboursement. Si j'arrive à manquer l'échéance, mon frère m'en voudra, et ne sera pas content : pourquoi ne pas me rembourser encore, étant donné que l'échéance est déjà dépassée ?"

Ramilisaona

"Et on aboutit à nouveau au conflit."

Rakotoarijaona

"Ne touchez plus au mauvais côté qu'on a déjà laissé ; c'est le beau côté qui nous occupe et qu'on nous demande."

R/manga

"Nous sommes à bout d'arguments. Comme mauvais côtés, nous en trouvons trois catégories, pourtant à chercher le bon côté, vous arrivez à découvrir d'autres mauvais côtés. Pour moi, j'aime mieux ne rien répondre."

C.M.

"Voilà donc : j'ai emprunté de l'argent à mon frère, lequel peut me dépanner, vu mes embarras dans mon ménage. A l'échéance, je suis à court encore, sans sa patience un conflit peut s'ensuivre... Mais s'il a la patience et qu'il me dise : remboursez au moment qui vous arrange le mieux, mais ne tardez pas outre mesure, j'aurai alors conscience que je dois quelque chose à quelqu'un. Et je m'y emploierai. Après quoi, remboursement fait, chacun de notre côté se sent satisfait de coeur : voilà le beau côté de l'argent, il unit de cette façon."

Régis

"Et d'autres beaux côtés encore, outre cela."

C.M.

"C'est là la charité. Et l'amour fraternel réciproque."

Régis

"C'est-à-dire c'est pour secourir les parents en cas de besoin qu'est destiné l'argent. C'est le seul beau côté de l'argent ?"

R : - - - - -

Régis

"Bien oui, mais le point de vue des autres ?"

Rakotomahefa

"Un autre semblable à ceci : tout comme l'exemple donné par Ingahy Kilina, tout à l'heure. Emprunterai-je 500 F ou 5 000 F à Ingahibe, sans que j'ai pourtant le moyen de les rembourser. Le marché conclu alors, après contrat et échéance prévue. Le moment venu je ne puis payer. En fin de compte, on saisira le peu que j'ai du riz, du maïs ou d'autres produits de la terre. Usera-t-il de patience, on évaluera le prix de ces denrées. ( )"

Régis

"C'est l'exemple de tout à l'heure qui revient."

R/manga

"C'est la même chose."

Régis

"Il paraît qu'aujourd'hui nous soyons avares d'idées !"

R/velombahatra

"Le sujet est bien aride."

R/manga

"Pour quelles raisons cherche-t-on cet argent ? Si c'est un objet sans trop de beau côté mais bien peu nombreux, sa recherche ne serait-elle pas bien facile ?"

C.M.

"Voilà le beau côté que nous avons pu trouver dans la circulation de l'argent. Le mauvais côté a déjà été dit précédemment."

R/mbola

"En exemple : Inhahy Roma, Rakotojaona et Ra-Joseph sont descendus à Ambodirano. Pourquoi faire ?"

Tous

"A la recherche de l'argent."

R/mbola

"L'argent qu'ils chercheront là-bas, n'aura donc que des méfaits, arrivé ici ? Notre père-et-mère que voici y était, y consumait sa jeunesse à la recherche de l'argent. A présent qu'il est dans sa maturité, c'est donc une mauvaise chose qu'il y ait cherché cet argent ? ( )."

R/manga

"Car le beau côté est trop petit. Le sujet est malaisé à résoudre, mais quoique ainsi, la réponse doit être donnée ( ). Ce n'était pas les

exemples qui manquaient à démontrer le mauvais côté de l'argent, tels que 4 ou 5 frères dont un seulement pouvait dépanner les autres. Je n'y reviens plus et me mets sur le pas du beau côté, lequel peut présenter mille visages. On a tout détaillé ici à propos : l'argent permet de se procurer d'urgence le nécessaire en cas de maladie, manque de vivres, devoirs envers le Fanjakama, envers l'entourage : construction de tombeau, par exemple l'argent peut bien se montrer. L'inscription gravée (l'épithaphe) sur ce tombeau d'à-côté, prêche : "C'est par l'argent qu'on a ce qu'on aime" ( ). Quoi que vous désiriez, cherchez, jusqu'au linge pour vêtement, si vous n'avez pas d'argent, tout cela est impossible. Vous devrez à longueur d'années vous contenter de haillons comme habillement. Je n'ai rien à dire pour le mauvais côté de l'argent ( ) mais par contre pour le beau côté, il y en a pas mal d'exemples. Et voici pourquoi les exemples foisonnaient tout à l'heure. Par exemple : les 5 frères, dont ma personne, celle qui est la plus favorisée. Les Anciens l'ont dit : le plus favorisé est un honneur pour la famille, l'entourage ( ). Je ne vous avancerai que le beau côté et non le mauvais pour lequel tout à l'heure je n'avais rien à dire. Une entreprise se fait et on me dit : Prêtez-nous, car nous n'en avons pas. Je prête purement et simplement sans conditions d'échéance. Si l'emprunteur arrive jusqu'à demander cette échéance, il veut faire du scandale, mais il se doit de dire : Donnez-nous en, et nous vous le rembourserons. Je remets la somme, sans échéance prévue. J'attends un, deux jours, une semaine, un mois : rien n'est versé. Et de suite je réclame : où est donc l'argent, il paraît que vous n'avez rien donné encore ? Et si lui, se répond grossièrement : je n'en ai pas encore, ne savez-vous pas que je vous ai emprunté par pénurie ? Eh bien la faute est à lui ( ). Le scandale ne vient pas du prêteur, mais de l'emprunteur, car l'argent venait à son secours, et s'il est honnête, il se doit, en conscience, de le restituer, car ce n'est pas ce seul coup qui compte, mais tout l'avenir. Les anciens le disent : "n'être pas loyal". Quelle que soit la fortune que je possède, si mon frère a cette tactique, faites donc, avec le temps, il fera banqueroute. Si cette idée emplit sa tête, il est grandement fautif. Il se doit de faire souvent, et je dis le proverbe en bon malgache : Notre parenté est semblable à celle des herbes : les plus courtes qui soutiennent les plus longues, qui

couvrent et protègent les plus courtes. Je me réjouis du sien (son argent) de peur que le présent emprunt ne soit encore liquidé et que d'autres embarras viennent intempestivement le doubler, et "nous ne sommes pas des lianes qui grimpent des arbres inconnus" ( ), car ce sont les seuls parents qui puissent secourir. Donc, soutenons-nous au mieux. Si chacun a ainsi conscience, a la bonne heure ! Mais voici le bâton dans la roue : souvent celui qui est plus favorisé est persécuté par le moins riche. ( ) Comment aurait-on cela, avec ce fait que le parent pauvre est bousculé de cette façon comme d'une autre. De cette manière, la faute n'est pas au prêteur mais à l'emprunteur. S'il considère que l'argent a pu le secourir, il se montre ingrat à ne pas le rendre. Est-ce une maladie mortelle ? Mais le moment n'est pas encore venu, le médicament venait à son heure grâce à l'argent emprunté - de son frère. Cela fait "Une semaine avant l'incendie de sa maison, il faisait four dans une petite marmite, (lumière sous le boisseau). Après quoi il porte grand flambeau en plein jour". La faute retombe toujours sur l'emprunteur, lequel n'est que rancunier; et à la parole simple et charitable il réplique grossièrement : "j'ai emprunté du fait de ma pauvreté, et pourquoi à présent me pressurez-vous ? Si j'avais su à l'avance votre geste, je n'aurais jamais fait cet emprunt". Avec ce comportement, l'avenir lui est fermé ( ). D'après ma pensée l'argent est bon, il peut faire pas mal de choses, nourriture, devoirs envers le Fanjakana, vêtements pour la famille. Les beaux côtés de l'argent foisonnent, au contraire. C'est seulement l'argent qui peut réaliser tous vos désirs. S'agit-il d'une très belle maison que j'ai pu voir aux environs : je souhaite en avoir une semblable, et pourtant je n'ai pas d'argent : rien à faire. "C'est au moyen de l'argent qu'on a ce qu'on aime" dit l'épithète d'à-côté. Quel que soit votre désir d'égaliser un tel ou un tel, sans argent, rien à faire ( ). C'est ce qui fait que certains deviennent sorciers même en fin de compte, du fait de la convoitise d'un objet irréalisable par le manque d'argent. Tout désir n'est pas coupable, mais souhaiter une chose, laquelle n'est ni de votre destinée, ni de votre talent, est une fausse voie où l'on s'engage, car "C'est par l'argent qu'on a ce qu'on aime". Donc en bref, "L'argent prime le désir", et tout désir est conditionné par l'argent ( ) sinon, on aboutira à escroquer, ou à détruire les choses d'autrui. L'argent est donc bon à

quelque chose : triomphe de l'embarras, réalisation des désirs, soutien de la famille, de l'administration, de l'Eglise ( ). Sans argent, vous ne pouvez rien. Voilà ce que je sais du beau côté de l'argent. Pour le contraire, n'avais-je pas déjà gardé le silence ?"

### Régis

"Merci, Monsieur. Où en est donc la discussion ? Car elle s'avère bien stérile !"

### C.M.

"D'après le Monsieur que voilà, l'argent est bon à quelque chose, à de nombreuses choses, et je ferai retour sur le mauvais côté, car c'est l'argent qui le rend beau ou mauvais. L'argent est connu par son utilité, mais c'est un piège pour la vie. Rien n'est supérieur à la vie, pourtant cette vie est sous la coupe de l'argent, étant donné le mauvais côté de ce dernier, quoi qu'en dise l'homme que voilà. C'est un piège pour la vie que l'argent : homicide, égorgement, etc. selon Dadamily. La pénurie d'argent dans le ménage porte au loin dans des actes coupables. L'exemple citant les 4 ou 5 frères n'est plus à reprendre. Malheur à celui qui ne respecte pas l'échéance par lui donnée. Pourtant devant lui, il explique sa parole et blanchit sa personne devant Dieu en disant : "Malheur à celui-là par qui le scandale arrive" disent les Ecritures. L'un peut prêter parce qu'il a de l'argent dans les mains, et l'autre emprunter parce qu'il n'en a pas. Mais le prêt devient malheur et misère pour l'emprunteur et le prêteur, car l'emprunteur est sujet au blâme devant Dieu puisqu'il est pauvre, et le prêteur blâme l'autre qui lui doit de l'argent. Comprenez-vous cela ?"

### Tous

"Cela n'est pas clair..."

### Rakotoarijaona

"Cela allait bien, mais cela a changé de voie arrivé à mi-chemin."

R/manga

"Le voici en plus simple : si l'argent n'est pas bon, il ne sera pas cause d'homicide. Pourquoi se fera-t-on homicide pour une chose si mauvaise ? Mais à cause de la vertu de l'argent et de son utilité le type brûle d'en avoir, et aboutit à des manigances de toutes sortes. Et le malheur alors n'appartient-il pas à celui par qui le scandale arrive ? Je vous l'explique simplement : vous m'empruntez de l'argent. Je vois des yeux votre embarras : ce n'est pas de la plaisanterie fabriquée : maladie peut-être, ou affaire avec le Fanjakana. Je ne discute nullement avec vous, en disant quand est-ce que vous me le rembourserez ? Vu l'urgence nécessitée par votre embarras, avec franchise et de suite, je vous remets l'argent. Voilà mon geste, premièrement. Si je me mets à en discuter il semble que le bien que j'ai puisse me porter malheur, car vous n'en avez nulle jouissance, d'après ma pensée, Mais comme la richesse nous est commune, je n'en suis alors qu'un simple dépositaire, et sans façon (entre parents) vous venez, car : "l'homme est une liane qui ne grimpe pas sur un arbre qui lui est inconnu", vous dites : "secourez-moi, car le chef du canton me pressure, le reçu à souche est établi déjà". Si alors je discute encore avec vous sur l'échéance je suis en faute. De suite je dis : "Voilà, tenez, payez ça vite". Après quoi si vous vous montrez très peu pressé pour rembourser, car votre embarras est levé déjà et, dans votre for intérieur, vous vous dites : "Eh bien ! C'est ma pauvreté qui est la cause de l'emprunt, que ce prêteur fasse ce qu'il veut. A vous est donc la faute, et non du tout à moi ? Voilà ma pensée là-dessus."

C.M.

"C'est-à-dire l'histoire relative à l'argent rejoint la pensée des Anciens : "Un arbre élevé est détesté par le vent". La pensée peut percer au loin, à l'audition de certaines paroles. Une fois, certains contribuables étaient pressés par la perception des impôts. Après quoi, ils se rendaient à Ambalafeno chez Rafilipo et Rakotorahalahy, qui avaient de l'argent. Ils y accouraient donc, s'y empressaient comme pour prendre des avances à valoir sur le lait à fournir. Mais ils n'avaient pas de vaches à lait, et n'étaient donc que de simples emprunteurs. En se réclamant du Fifohazana (Fils du Réveil Spirituel) ils dirent : "Veuillez,

Monsieur, nous prêter de l'argent - A quoi vous servira de l'argent ? - A payer mes impôts, car le gendarme arrivera, dit-on, tel jour, et on me presse." Les deux frères réfléchirent. Ils connaissaient le caractère et la conduite de l'emprunteur et ne lui donnèrent pas. Et ce dernier de dire, après le refus : "Qu'en est-il donc de vous autres, réputés comme Fils du Réveil, pourtant vous ne voulez pas venir au secours du prochain, du pauvre. L'embarras envahit maintenant pas mal de ménages pauvres, pourquoi vous ne donnez pas ? Et chacun s'en fut de son côté. C'est pourquoi je disais : la pensée peut aller loin, et nous avons tout le monde ici pour expliquer tout cela ( )."

#### R/manga

"D'après vous, il paraît que ce sont des gens qui viennent critiquer les Fifohazana. Pourtant tout à l'heure, je disais : "A qui la faute, n'est-ce pas à celui qui se plaît à persécuter ?" Dommage donc la véritable réponse et non la vôtre. C'est ce que je disais : le plus favorisé est persécuté par le moins favorisé, et parfois, certains agissent en profitant de "l'attente au tournant", il y va deux ou trois fois, il en gagne à chaque fois. La troisième fois, si le prêteur vient à ne pas donner, l'emprunteur de reprendre : cet homme est réputé dévot, charitable, pourtant je n'ai pas obtenu de lui ce que je demandais. La plupart des gens croient que l'argent est intarissable chez quelques thésauriseurs. Pourtant, souvent chez ces derniers il n'y a pas la moindre piastre. Leur argent s'éparpille entre les mains des gens qui l'utilisent et quelquefois seulement l'emprunt est restitué. Mais si par malchance l'emprunteur vient au moment où la caisse (du prêteur) est vide, le voilà qui est porté à la critique en disant : vous vous dites "fifohazana" et pourtant point de pitié pour le prochain. Cela portera-t-il malheur au prêteur ? Jamais, en aucun cas. Au fond l'argent est bien bon, et n'importe qui fait effort et se tue à sa recherche. Il y en a même qui supportent la maladie - laquelle peut les emporter - et déploient encore toute leur énergie, la bêche sur l'épaule, se disant : j'irai voir mes plants de riz là-bas avant tout, et cela à cause de l'utilité de l'argent. L'argent donc, au fond, n'est pas du tout mauvais, il est très bon, au contraire."

C.M.

"Et voici maintenant le mauvais côté de l'argent. C'est l'homme qui a fabriqué (inventé) l'argent. C'est l'homme qui le gère, c'est l'homme qui le cherche. Or je sais bien que selon vous l'argent est bon quant à sa recherche, mais humainement parlant dit Paul Mandimby ( ) il peut se glisser des erreurs en ce qui concerne l'argent car il peut gêner pas mal de choses ( ). A ne citer que les fonctionnaires, les directeurs d'églises, la grande famille ou la famille restreinte, serait-on noirci devant le public pour des questions d'argent : on encourt des pertes, des dénigrements (moraux ou matériels) car c'est avec cet argent qu'on gère la vie même - l'argent est le nerf de l'existence, et avec l'argent on devient homicide : l'argent devient piège de la vie. C'est pourquoi je confirme que l'argent est mauvais."

Ra/manga

"Entendez ! Tout à l'heure, vous aviez à la fois soutenu deux thèses : le mauvais et le beau côté ; à présent vous faites désistement et revenez à votre seul cheval de bataille : le mauvais pur et simple."

C.M.

"Je reviens à ce que je disais."

R/manga

"Ne soyez pas versatile, mais tenez bien ce que vous tenez."

C.M.

"N'avais-je pas déjà expliqué son beau côté ?"

R/manga

"Non, non... Ce que vous tenez déjà, tenez-le bien, car tenir deux en même temps n'est pas du tout convenable !"

R/asombola

"Excusez-moi, car la chose (l'entretien) dure trop longtemps..."

R/manga

"Mais ça durera de plus belle."

R/ambola

"L'argent a la douceur du miel ( ). Quant à moi. C'est à cause de l'argent qu'on se consume. Les gens disent à tout vent : "le preneur de coeur". Un type (que j'ai connu) disait: "C'est Jésus le preneur de coeur", il n'y en a pas d'autre. Retenez bien cela : c'est Jésus le preneur de coeur, et il n'y en a pas d'autre". Un exemple plus que probant : Nous sommes quatre frères, et parmi nous, me voici en personne, ni plus, ni moins, en exemple. Vous tous, avez pu savoir que trois années durant, je n'ai pas eu une santé normale. L'année dernière, les impôts et les médicaments nous faisaient perdre la tête. Nous avons pensé à notre dernier né. Nous y sommes allés, et il nous avait remis de l'argent : "Payez les impôts, dit-il". Il n'a pas dit : "A quant le remboursement ?" Et nous, de notre côté, n'avons pas avancé : "Le remboursement sera à telle date. Nous étions venus prendre purement et simplement. Cela s'est ainsi accompli. Je suis tombé malade et étais dans le désespoir. J'ai décidé fermement que je ne viendrai plus à l'hôpital, mais laissez-moi (dis-je) mourir ici, car vous allez être terriblement gênés (car mon neveu le Domba avait déjà alerté l'ambulance municipale). Pourtant, de par la grâce de Dieu, et les obligations restant encore inachevées, je restai en vie. Or, en ce qui concerne l'argent, il est bon ce qui fait qu'il soit mauvais, c'est à cause de vous-même. Je me fais voleur de grand chemin, c'est à cause de la douceur de l'argent ; si j'arrive à casser le coffre-fort, c'est à cause de la douceur de l'argent, si j'engage la guerre contre mes proches, c'est que l'argent est du miel. En bref, c'est cela."

R/manga

"Votre avis est à fois clair et bref."

R/sombola

"Je suis bref en parlant, et ceci n'est pas un exemple (inventé) mais c'est quelque chose de vécu (moi en personne)."

Régis

"Eh ! Dadaveny, comment ?"

Ra-Vincent

"Que voulez-vous donc que je dise de plus ?"

Ra/mbahatra

"L'argent est bien bon, quant à moi."

Régis

"Veuillez vous expliquer un peu."

Ra/mbahatra

"Voici pourquoi l'argent est bon d'après ce que j'en sais : Tous ce qui concerne la vie : Fiangonana, Fanjakana, ce qui est de la chair et ce qui est de l'esprit, tout cela nécessite de l'argent. Or sans argent, lors même que je veuille réaliser ce que je désire, je ne le finirai pas du tout. C'est à cause de cela que je dis : l'argent est bon ( ). Je ne dis pas que l'argent est mauvais, mais qu'il est très bon, parce que si je viens à être malade, sans argent, je puis mourir sans m'y attendre. Il y a aussi des travaux pour lesquels j'ai besoin d'argent, car je ne suis pas à même physiquement parlant de les exécuter, et c'est pourquoi je dis que l'argent est bon. Je ne puis aucunement dire que l'argent soit mauvais, et voilà ma parole : l'argent est bon."

Régis

"Merci Monsieur. Ingahy Solofo n'a pas pris la parole aujourd'hui, qu'en est-il à votre avis ?"

R/manga

"Il trouve les deux côtés à la fois, alors..."

Régis

"Et l'avis de Monsieur Rakotoarijaona ?"

R/arijaona

"L'argent est destiné à être une bûche pour le travail, pourtant c'est son utilisation qui est mauvaise."

Ra/manga

"D'où cela vient-il qu'il rende mauvais ?"

Ra/arijaona

"Eh bien, cela peut m'arriver du fait de l'argent. Ca a été dit au début qu'on barre la route aux passants à cause de l'argent."

R/manga

"Ainsi alors, est-il bon ou mauvais ?"

R/arijaona

"A mon avis, il est mauvais."

R/manga

"Une chose si mauvaise, pourquoi barrerai-je la route à mon prochain pour l'obtenir."

Régis

"Laissons cela. Il reste deux questions à vous poser. La première c'est que je vous invite à expliquer un proverbe, lequel dit : "C'est l'argent qui fait qu'on soit grand" (l'argent fait le bonhomme), et cet autre : "C'est l'âme qui fait l'homme". Je vous prie de me les expliquer."

R/manga

"On donnera réponse à la première, mais il semble que nous n'avons presque pas d'idées : il aurait fallu bien longtemps. Quant à moi, je suis à court."

C.M.

"Ingahy Mily n'est pas encore d'accord."

Régis

"Ce proverbe est connexe à la conclusion de notre dernière réunion. Exemple : un homme instruit, honorable, etc., ayant beaucoup d'argent, de sérieux appointements qui se permettrait de réduire à rien le respect dû aux grandes personnes, tel moi contre Dadaveny, à Dieu ne plaise, Monsieur, car vous êtes un second Dieu incarné. Ce n'est qu'un exemple."

Tous

"Merci Monsieur."

Régis

"Je manquerai alors à la considération que je vous dois à Dieu ne plaise. "C'est l'argent qui fait qu'on soit grand". En exemple, moi j'ai beaucoup d'argent, mais il y a aussi ceci : "C'est l'âme qui fait l'homme". On nous invite à expliquer ces adages."

R/manga

"Hein... Que c'est difficile (c'est un furoncle fiévreux)."

Régis

"Lequel de ces deux termes est supérieur à l'autre ?"

Ra-Vincent

"Pour cela, voici ce que peut être la réponse : Vous dites "l'argent fait la grandeur", "c'est l'âme qui fait l'homme"... Je suis amené à dire après bien des hésitations : c'est l'âme qui est supérieure. Si vous avez de la sollicitude juste à l'égard des petits, l'expression face à ce geste est "qu'il a une bonne âme cet homme !". Les gens doivent dire cela. Je prends un exemple pas loin : moi-même et vous qui êtes ici, vous m'aviez offert un repas chez Rakotoarijaona. Pour quelles raisons votre geste ? ( ). C'est à cause de votre bon coeur."

R/manga

"Quel repas vous a-t-il servi ? (rires). Pourquoi ne pas l'expliquer ? On ne sait si c'est de l'argent ou si c'est un repas qu'il vous a donné."

Ra-Vincent

"Un repas."

R/manga

"L'argent est aussi repas. Auriez-vous à voyager de bon matin, vous n'avez pas déjeuné, mais avec de l'argent que vous avez, on peut dire que vous avez votre repas."

Ra-Vincent

"Pardon ! Avec quoi a-t-il obtenu le repas qu'il m'a servi, si ce n'est avec l'argent ?"

R/manga

"Au sujet ! Qu'est-ce qui est supérieur, l'argent ou l'âme."

Ra-Vincent

"C'est l'âme qui est supérieure, je dis."

R/manga

"C'est cela. Développez cela et ne tenez pas deux à la fois."

Ra-Vincent

"C'est l'âme qui est supérieure, car elle a de la sollicitude envers nous les petits, et confère popularité. Ah ! quelle bonne âme a Un Tel de là-bas."

R/manga

"Pourtant, il ne donne pas d'argent... Laissez-moi à nouveau questionner. En exemple, Monsieur Régis est bien bon, pourtant il ne donne pas d'argent (rires)."

R/mbahatra

"Il est bon, car il a donné."

R/manga

"Il n'a pas donné je dis, avec toute sa bonté, car on n'en voit rien (rires)."

R/arijaona

"On constate sa bonté à son oeuvre, Dadaveny."

Ra-Vincent

"Mais je tiens bon à la valeur de son acte."

Ramilisaona

"Alors qu'à présent je n'ai pas le moindre centime, tandis que ce Monsieur là en a. J'entre maintenant dans la discussion."

R/manga

"Soyez le bienvenu - A moi de vous répondre."

Ramilisaona

"Parce que vous aviez émis : "L'argent fait la grandeur" Je n'ai pas le moindre centime, alors, je ne suis pas grand ?"

R/manga

"Vous n'êtes pas grand, à présent, s'il en est ainsi quand on n'a pas, puisque c'est l'argent qui fait la grandeur. Tout ce dont on parle ici est avancé sans respect humain."

Ramilisaona

"L'argent fait la grandeur..."

R/manga

"Pourtant je n'en ai pas, dites-vous. Vous n'êtes donc pas grand."

Ramilisaona

"Je ne suis pas grand, mais celui qui en possède, il est grand. Marchons-nous ensemble tous les deux ? Il (Régis) paraît plus jeune, il a l'air d'être mon fils, on le respecte. Et moi, on me tutoie : parce que lui, il a de l'argent (40)."

R/manga

"Dîtes votre avis, car nous brûlons d'y répondre."

Ramilisaona

"Considérons nous deux allant ensemble. S'il y avait une bonne âme, il n'aurait pas considéré seulement le Monsieur que voilà quoique ayant beaucoup d'argent. Il aurait dû considérer Ingahibe (l'ancien). "Comment allez-vous Ingahibe" (= formule respectueuse)."

R/manga

"Ceci rejoint le parler des Ancêtres : "Discours d'un pauvre, c'est pointu et non pas tranchant". Que choisissez-vous "l'âme qui fait l'homme", ou "l'argent faisant la grandeur" ?"

Ramilisaona

"L'âme qui fait l'homme".

R/manga

"Mais "l'argent fait la grandeur", lequel des deux est supérieur à l'autre ?"

Ramilisaona

"L'argent est supérieur... (rires)."

R/manga

"Ce n'est pas juste. Je n'accepte pas cela. Voici pourquoi je le nie."

Ramilisaona

"Car c'est cet argent qui fait que je sois inférieur et ne mérite pas le titre d'honneur : Rangahy. Mais c'est ce type de là-bas qui l'a emporté du fait de l'argent, car moi je n'ai pas d'argent. L'argent est doux."

R/manga

"Excusez, j'expliquerai brièvement. Il a été dit, tout à l'heure : "L'argent fait la grandeur", "c'est l'âme qui fait l'homme". Quelle que

soit ma richesse en argent, si pourtant je n'ai pas de vertus, cela ne va pas. Si je suis vertueux, que je sois riche ou non, à la vue d'un pauvre, d'un mendiant, je me dois de donner. Voilà premièrement. En tout cas, avec de la vertu, je suis à même de considérer un homme misérable au même titre qu'un père-et-mère dans un entretien. Je considère l'âme comme supérieure. Quelle que soit la richesse d'un homme, s'il est dépourvu de vertu, ce ne sont que des "cymbales retentissantes", mais ça ne va pas. Je suis du camp de Ingahy Veny : c'est l'âme qui est supérieure ( )."

Ramilisaona

"Pourtant, tout à l'heure, vous aviez dit que c'est l'argent (rires)...."

R/manga

"Non, non, cela c'est autre chose. On disait pas cela tout à l'heure..."

C.M.

"Ceci c'est un entretien sur l'âme et l'argent."

R/manga

"Oui, à nouveau : laquelle de ces deux choses est supérieure ? Si quelqu'un n'a pas l'âme bonne, quelle que soit sa richesse, il est porté à être orgueilleux, car il n'a pas l'âme qu'il faut. Comme il n'a pas l'âme bonne en lui, il ne fait que s'enorgueillir : "Qu'est-ce que tu es, au vrai ?". Le type dénué de vertus que vous aviez annoncé tout à l'heure : Rainimelina, avec beaucoup d'argent, voilà comment il parle : "Comment allez-vous patron ?", "Comment allez-vous Monsieur ?" Et s'adressant à moi : "Comment ça va, toi ?". C'est un homme de peu de vertu. S'il en avait, dès qu'il verrait que vous êtes son aîné, il dirait de suite : "Comment allez-vous papa ?" Ce n'est qu'alors qu'il se tournerait vers l'autre, et quoique celui-là ait beaucoup d'argent, il vous traiterait encore en papa, du fait de ses vertus. C'est pourquoi je considère l'âme comme supérieure à l'argent."

Ramilisaona

"Je ne vous désigne pas en personne, mais bien certains autres. Irai-je avec Mr. Régis au bureau (du canton), moi qui suis si pauvre. J'arrive avant et Mr. Régis après. Le chef du bureau, me toisant et me jugeant sur l'habillement, comprenant que je suis sans le sou, me dit : "Eh, Ingahibe". En exemple, Rafotsy la voilà, veuve, allant au bureau, pour une affaire la concernant, et attendant debout. Que fera Rafotsy ? ( ). "Voici ce que je ferai, Monsieur, ..."Voilà après Rafotsy un beau monsieur qui entre : "Reculez un peu, Rafotsy, donnez place à ce monsieur. Qu'y a-t-il à votre service, Monsieur ? Voici... ceci...". - "N'ayez pas peur, dit le chef, ce sera vite fait." Il fait reculer Rafotsy. Rafotsy entre seulement après que le monsieur ait fini, car c'est une sans le sou, peut-être, d'après sa mine "Allez vous-en Rafotsy, revenez à 15 heures pour prendre votre papier car nous sommes encore occupés". Or Rafotsy habite loin ; à 16 heures seulement l'on finissait. Cette Rafotsy erre par çà, par là... "Où allez-vous Rafotsy ?" dit un homme vertueux. - "J'étais à Belazao, au bureau". - D'où venez-vous ?". - "Je viens d'au-delà de la montagne". Voilà le jeune homme qui la prend sur son vélo pour son village."

Régis

"Pour vous, qui est-ce qui est supérieur, moralement parlant, celui qui l'a reçue au bureau ou le garçon qui l'a portée sur son vélo ?"

Ramilisaona

"C'est le cycliste charitable."

Rafarijaona

"Alors, c'est l'âme donc qui est supérieure."

Ramilisaona

"Car le bureaucrate n'a été qu'orgueilleux."

Rafarijaona

"Car le bureaucrate n'a pas une bonne âme ( )."

Régis

"Vous voyez un peu trop loin, mais veuillez examiner les circonstances où nous vivons actuellement. Vous, les père-et-mère, êtes des hommes d'un autre âge, et les enfants d'aujourd'hui mènent une vie autre que celle vécue par vous. Quand vous vous mettez à examiner l'actualité, comment jugez-vous ce qui se passe quand vous marchez de pair avec ceux-là qu'on dit riches, aisés ? A qui accorde-t-on mieux respect et dignité, à vos cheveux blancs, à votre grand âge, ou à ces parvenus ?"

Ramilisaona

"Ce sont ces parvenus que l'on regarde, mais les cheveux blancs, quoique blancs.... ( )."

Rakotoasimbola

"D'après ce que j'en sais, ce sont deux états d'esprit tout à fait différents. D'après moi, cette expression : "C'est l'âme qui fait l'homme", est un parler et une attitude d'esprit des gens de la campagne, tandis que "l'argent" est un vocabulaire et une manière de penser citadins ( )."

R/manga

"Les honneurs et l'argent, c'est en ville qu'il y a cela. Voilà la conclusion. Dans les grandes villes "C'est l'argent qui fait la grandeur", tandis qu'ici, à la campagne "C'est l'âme qui fait l'homme". Il n'y a rien que cela, pour moi."

CINQUIEME THEME : L'unité (Fihavanana) et l'union (Firaisana) existaient ..  
dans le temps...

Extraits d'une réunion sur l'union qui existait dans le temps (Premier Hamāñ)

Régis (l'animateur)

"Nous avons parlé de nos différentes difficultés dans notre vie de paysan. A chaque problème qui se présente à nous, nous avons l'habitude de nous référer à l'union. D'autre fois et par contre très souvent nous disons que cette union n'existe plus. Certains d'entre nous ont évoqué plusieurs éléments de division qui font que l'union a disparu. Cette division d'après nous n'existe pas simplement à l'intérieur du village mais même entre deux hameaux du même village, on ne voit plus l'union qui existait dans le temps. Parmi ces éléments de division nous avons cité l'argent, les différences entre grands et petits en parlant de richesses, la multiplicité des buts que nous voulons atteindre, et les partis politiques et la religion... Nous allons voir de plus près ce qu'était l'union dans le temps."

Rapierre (le plus vieux du hameau)

"Ceci n'est pas très difficile à répondre. L'union consistait à travailler ensemble les rizières et les champs de colline, à construire des maisons ensemble, à transporter des pierres tombales ensemble, à souffrir ensemble qui frappe dans le village et à se réjouir ensemble quand il y a une fête."

Régis

"Dadapierre vient de nous dire très simplement ce qu'était l'union dans le temps, mais ceci est pour nous, surtout pour nous jeunes, un peu vague. Nous voudrions savoir comment les gens prenaient part à toutes ces occasions d'union."

Rapierre

"Je n'ai pas tout vu parce que je n'ai que quatre vingts ans mais quand même j'ai entendu raconter des histoires sur l'union et je vais vous dire

ce que j'ai vu. D'abord, c'était l'unité qui créait l'union (ny fihavanana no nitéraka ny firajsana). Les gens d'autrefois s'aimaient vraiment... Mais surtout l'union se manifestait pour la construction des tombeaux. Ces tombeaux d'autrefois on les construisait avec de très grosses pierres, non cassées. Tous les gens, tout le Fokonolona et surtout les parents s'unissaient, s'entraidaient. Ce ne sont pas tout simplement les gens des alentours, mais on peut dire ce sont les gens de la moitié du canton, et même les autres qui ne font que passer, ils voient les gens qui tirent une pierre tombale, ils s'y mettent en signe d'union. Les gens d'autrefois savaient s'unir sinon ils n'auraient pas pu travailler ces vastes rizières et aménager les canaux d'irrigation. Je dis encore les gens d'autrefois savaient s'unir, mais ceux d'aujourd'hui sont un peu froids, je ne sais pas si c'est parce qu'ils sont dominés par l'Indépendance... Il n'y a pas d'invitation spéciale, mais il suffit d'annoncer que tel jour nous allons tirer la pierre et le propriétaire de la pierre laisse espérer que quand la pierre arrivera à destination : je tuerai un boeuf pour tout le monde qui aura pris part... Quand un Ray-aman-dreny (parent) dit : on va faire ceci ou cela, tout le monde sait, tous les "petits" suivent. C'est ce que j'ai pu constater sur l'union dans le temps."

#### Rakotovelo Robert

"Je n'ai pas vu ce qui existait chez nos ancêtres, mais nous qui étions un peu plus jeunes, nous nous sommes quand même unis. Nous nous sommes unis pour les travaux des cultures. Pour les travaux des rizières par exemple... On déjeunait dans les champs ; on donnait à manger aux travailleurs et puis chacun rentrait chez soi après le travail parce que c'est cela l'union. C'était les gens du même village qui s'unissaient."

#### Rakotoralahy

"Je suis d'accord avec ce qu'a dit Rapierre. Je me souviens bien alors que j'étais encore enfant, le père de Rajoseph demandait à notre père des travailleurs. C'est-à-dire qu'il ne demandait pas à notre père de faire le travail parce qu'il nous avait déjà, nous étions déjà assez grands pour travailler. Quand le soir vient, on est tous content de manger ensemble, il n'y avait pas d'argent, mais actuellement si on ne

paie pas les gens ne viennent pas, mais en ce temps-là il n'y avait pas d'argent, mais il suffit de demander des coups de main... Le rôle du propriétaire des rizières c'est de préparer les repas."

Régis

"Et ces gens, était-ce tout simplement des membres de la famille, ou bien tous les gens du hameau ?"

Rakotoralahy

"Il n'y avait pas de distinction, ce sont tous les gens du hameau. Ce n'est qu'actuellement que les distinctions apparaissent, mais autrefois quand on était du même hameau on se portait aide mutuellement."

Rajoseph

"On s'entraidait aussi pour la construction des maisons : par exemple on disait : nous allons construire ma maison aujourd'hui, puis les jours suivants on construira pour les autres..."

Rakotoralahy

"L'union pour la construction des maisons était vraiment belle..."

Rajoseph

"Il ne s'agissait pas tout simplement des hommes mais les femmes aussi s'unissaient pour amener l'eau, et c'est le propriétaire de la case qu'on construit qui prépare le repas. En tout cela il n'était pas question d'argent. On s'entraidait et on était vraiment content de le faire. Les femmes manifestaient aussi leur union pour le repiquage du riz. On dit tel jour on va faire le nôtre et tel jour on va faire le repiquage d'une autre mille. On s'unissait aussi entre gens de hameaux différents ; je me souviens bien, mon père demandait des travailleurs chez les gens de Fandrianarivo et tous les gens venaient. En retour mon père et mon grand-père aussi quand ils étaient invités allaient travailler sur les rizières de ceux de Fandrainarivo et en tout ceci il n'y avait pas question d'argent. C'était tout simplement le repas que l'on prenait en commun."

Rapierre

"L'union se manifestait aussi s'il y avait des incendies. C'était l'unité (le fihavanana) qui faisait qu'on s'unissait parce qu'on voulait s'aimer et témoigner cette amitié par des travaux..."

Rakotovelo Robert

"Il y avait aussi les aménagements des digues, les réparations des canaux d'irrigation. Pour ces travaux, les fokonolona des hameaux différents s'unissaient parce que c'était un besoin commun."

Régis

"Et pour cette union qui existait autrefois, est-ce qu'il y avait une dina, une convention qui régissait ces travaux ou bien on s'unissait tout simplement comme ça ?"

Rakotoralahy

"Il n'y avait pas de convention, car l'unité (le fihavanana) est plus forte que le "dina"."

Rapierre

"On s'unissait aussi pour la circoncision, pour l'exhumation (famadihina)..."

Rajoseph

"Avant il y avait le réenveloppement des ancêtres et le lendemain on fait le Chant malgache venant de loin. Tout le monde s'unissait mais aujourd'hui cela a complètement disparu."

Rajoseph

"C'était le fihavanana qui faisait tout cela ; si l'on ne s'aimait pas, on ne pouvait pas s'entendre dans l'union... Mais aujourd'hui c'est l'argent qui travaille..."

Rapierre

"... Avant on disait toujours : il vaut mieux être privé d'argent que d'être privé de fihavanana tandis qu'actuellement, on dit : je compte sur vous Monsieur l'Argent (Ravola)."

Rakotovelô Robert

"Je crois qu'avant, on s'unissait et tous les gens étaient égaux. Voici un exemple : si je n'ai qu'un boeuf et que mes voisins en ont quatre ou cinq, on dit : unissez les boeufs pour aller piétiner les rizières d'untel...."

Rajoseph

"Depuis l'introduction de la religion, les gens sont devenus égoïstes, c'est-à-dire ils ne prévoient que leurs intérêts... Les mauvais ne cessent de croître..."

Rakotoralahy

"Actuellement, les nouveaux biens qui s'enfoncent dans la terre sont déterrés par les gens. On dit que la religion progresse alors que même ce qu'il y a dans votre poche est pris...."

Rapierre

"On ne sait plus si nous avançons ou si nous reculons parce que le fihavanana, qui règne toujours parmi nous, nous avons progressé et nous avons détruit le fihavanana, il a disparu : il y a l'argent, la religion et aussi les partis politiques...."

### CONCLUSION A PROPOS DES TEXTES

Dans ces textes s'expriment plusieurs choses :

- une situation économique vécue par chacun et par tous sous forme de crise, il n'y a pas d'argent...
- une double crise :
  - . une crise des rapports familiaux, villageois et nationaux, vécue dans la crise de la communauté familiale ancestrale, et provoquée par la religion d'un côté (1947) et la politique de l'autre (1959-60) porteuses l'une et l'autre de division entre malgaches,
  - . une crise des rapports dans la nation, vécue dans la crise de la communauté chrétienne.
- Une cohérence dans l'interprétation de la crise économique vécue par chacun :
  - . c'est la crise dans la communauté familiale malgache ancestrale qui est responsable de la crise économique, cette crise dans la communauté née de la religion et de la politique doit être surmontée par la suppression de cette religion et de ces partis. De la sorte avec la communauté retrouvée entre malgaches sur la base de la reconnaissance d'ancêtres partagée, doit revenir la prospérité pour chacun et tous,
  - . c'est la crise dans la communauté malgache chrétienne qui est responsable de la crise économique, cette crise doit être surmontée par l'émergence d'une communauté politique sur le modèle de la communauté civile chrétienne.

A partir de là nous avons une double démarche à accomplir :

- 1) Expliciter à grands traits le contenu de cette crise ancestrale et chrétienne dans la société civile et politique,
- 2) Nous interroger sur ces cohérences en replaçant la crise religieuse et politique dans le mouvement d'ensemble de la société malgache de la colonisation et de l'indépendance. Il s'agit de critiquer ces <sup>devoirs</sup> afin d'éclairer la marche de la société par la mise à jour des déterminations de toutes sortes, qui entrent en jeu dans sa compréhension.

## CHAPITRE II

### EXPLICITATION DES CRISES DE LA COMMUNAUTE DANS LA SOCIETE CIVILE ET DANS LA SOCIETE POLITIQUE POUR LES FAMILLES PAYSANNES

Nous n'allons pas nous arrêter ici sur la crise économique qui est en toile de fond des crises d'identité qui se manifestent dans la parole paysanne comme résultat des crises de la communauté. Retenons seulement les traits principaux de la condition économique des familles paysannes. Le milieu économique et social dans lequel ces familles se trouvent placées est l'économie monétaire : sans argent on ne peut pas vivre car l'argent a pénétré tous les rapports. Comme conséquence de cet état de chose, chacune existe en tant que ménage et les ménages ne sont pas égaux : les uns ont tandis que les autres n'ont pas. Le troisième trait c'est que la situation de tous va s'aggravant : on ne saurait exagérer la différence entre les familles et l'enrichissement des uns a cessé depuis des années - le moment de l'Indépendance disent-ils - et l'appauvrissement des autres ne fait que croître. Ce que nous voulons expliciter davantage maintenant c'est cette crise de la communauté vécue à différents niveaux et de différentes manières par nos familles. Pour cela nous allons mettre à jour la structure des rapports dans la communauté familiale ancestrale et dans les communautés de dépassement dont elle constitue la matrice. Puis mettre à jour la structure des rapports au sein de la communauté chrétienne villageoise et nationale. Nous examinerons le jeu de la richesse et de la pauvreté dans la communauté ancestrale d'une part et dans la communauté chrétienne villageoise de l'autre, mesurant ainsi la crise provoquée par la séparation des riches chez les uns et la nouvelle identité chez les autres. Enfin nous examinerons la crise de la communauté produite par les dirigeants et la crise d'identité pour les unes et les autres familles qui en résulte.

**1 - La communauté ancestrale dans les rapports familiaux, interfamiliaux et dans la patrie commune.**

Tout au long de nos textes sont apparues des références à différentes communautés. Entre père et fils (mpianaka), entre frères (mpirahalahy), entre enfants de mêmes parents (mpiray tampo)... entre parents jusqu'à la dixième génération... Entre familles du même village (fokonolona)... Entre malgaches de même origine au sein de la patrie (firenena). Et en même temps la référence à des ancêtres personnalisés de plus en plus généraux et abstraits (descendants d'un tel et d'un tel, du plus proche au plus éloigné depuis l'ascendant direct jusqu'à Dieu... La communauté familiale à médiateurs ancestraux comprend les gens d'une ascendance commune (iray niandohana) et intègre a priori la famille proprement dite (restreinte et élargie). A côté de cette communauté familiale originelle se créent d'autres communautés qui sont toujours à médiateurs ancestraux et qui peuvent être qualifiées également de communauté de dépassement qui diffèrent de la communauté familiale originelle par le fait que les gens qui s'y trouvent intégrés ne sont pas nécessairement descendants d'une même souche ancestrale : gens d'un même tombeau mais d'origine, et de souche différentes mais ayant construit ensemble le tombeau. Gens d'un même village qui malgré les différences de souche, d'origine de caste, utilisent le langage des ancêtres communs partagés : "razana iombonana", "iray nisehoana". Elles peuvent regrouper les gens d'un même voisinage (fokonolona), etc... Voyons quelle est la structure des rapports au sein de la communauté familiale ? Les individus sont placés les uns par rapport aux autres dans une position hiérarchisée qui découle de l'ordre généalogique que l'on peut ramener succinctement à la hiérarchie aîné-cadet. Cette hiérarchie pose une rupture entre eux de dominant à dominé, de grand (lehibe) à petit (madinika). Cette rupture hiérarchique est dépassée cependant dans la reconnaissance par chacun de l'autre à la place qu'il occupe, d'une condition commune partagée de descendant. Dans cette logique de dépassement, la rupture se trouve donc à la fois conservée et dépassée. De cette condition commune partagée de descendants des mêmes ancêtres découle une réciprocité obligatoire entre les personnes placées les unes par rapport aux autres dans un rapport hiérarchique. Dans cette communauté personne n'existe en tant que lui-même, chacun existe en tant

que part hiérarchie de la communauté. (Remarque : la logique d'englobement au sein de la famille est plus complexe que ce schéma. On se reportera à l'ouvrage essentiel de G. Althabe "Oppression et libération dans l'imaginaire". Ed. François Maspero, 1969, pour un exposé détaillé de ce mode de communication). De la même manière que chacun se rapporte à soi comme part d'une communauté ainsi définie, il se rapporte à ses biens comme médiés par les ancêtres de la communauté, et aux fruits de son travail comme aux fruits médiés par la bénédiction des ancêtres de la communauté. De la sorte c'est tout naturellement qu'une part de ces fruits va à la communauté comme effet de cette forme de représentation. Le retournement des ancêtres ou exhumation (Famadihina) est ce moment par excellence où se manifestent ces rapports et où est consommé le surplus ainsi attribué par chacun à la communauté.

Le dépassement de cette communauté familiale dans une communauté avec les familles de tombeau différent au sein du même village s'accomplit par la référence à des ancêtres plus lointains, par quoi s'actualise une communauté de descendants entre les familles. (Ainsi dans le kabary (discours) du famadihina, l'orateur évoquera-t-il la condition commune des habitants du même village face aux ancêtres : "Misaotra an'ankara rehetra mpiray anaran-drainy eto amin'ity vohidrazana ity". Et ainsi de toutes les relations dans la société civile. Dans la communauté familiale c'est l'aîné en tant que représentant direct des ancêtres (solon'ny maty) qui occupe la première place, première place qui se manifeste par le droit prioritaire à la parole, le pouvoir de décider, le droit de bénir et de maudire. Selon la logique de l'englobement, dans les autres communautés c'est également l'aîné. Et les droits et devoirs des cadets sont de même réglementés.

Dans toutes ces communautés à médiateurs ancestraux (familiale, villageoise), tous les membres se trouvent dans une position déterminée dans la descendance et dans une condition commune de descendants face aux ancêtres communs présents dans la personne du plus âgé.

L'honneur et le déshonneur reviennent aux ancêtres. Le plus âgé rend honneur aux ancêtres à la famille et mérite d'être davantage béni par les ancêtres et la famille. Rien ne vient de soi. Tout des ancêtres et de la

famille. Les inégalités en richesse sont recouvertes par la condition commune. Le ménage n'est pas en cause mais la famille.

Dans cette logique de communication, on entrevoit assez bien ce qui peut se passer pour ce qui touche les rapports entre dirigés et dirigeants. "Grands" et "petits" dans la communauté familiale et villageoise se placent en position de petits face aux dirigeants posés comme grands. (Dans le langage "portés" et "porteurs") ; c'est-à-dire dans une position hiérarchique.... immédiatement dépassée dans une condition commune partagée de descendants des mêmes ancêtres. Que l'on se reporte aux textes précédents dans lesquels s'expriment la déception des paysans et où sont mis en avant les médiateurs de la communauté entre malgaches : "enfants de mêmes parents, partageant les mêmes ancêtres, descendants d'Adam et Eve et créatures de Dieu...). Et la réciprocité attendue de cette condition commune entre porteurs et portés : "avoir pitié les uns des autres, se tolérer, se respecter, se donner de l'honneur, s'obéir...". C'est-à-dire l'accomplissement par chacun de ses droits de ses devoirs à la place qu'il occupe... De cette unité reconnue, de cette réciprocité doit venir le bien pour le peuple tout entier et pour la patrie, comme résultat de la bénédiction des médiateurs partagés ? On voit donc la logique de communication et de relations depuis la famille (fianakaviana) jusqu'à la patrie commune (firenena) : hiérarchie, condition commune, réciprocité obligatoire sous le regard des ancêtres, bénédiction, sanction.

2 - La communauté chrétienne est un autre genre de communauté qui regroupe les individus d'ascendance, d'origine, de caste, de position sociale et économique différentes et où les médiateurs ancestraux sont remplacés par Dieu. Dans la communauté chrétienne, la relation au médiateur divin est la relation de l'individu à Dieu. Dans le même temps où l'individu déclare et admet que l'Esprit Saint descend en chacun, le moi émerge à l'individualité et se définit dans un rapport nouveau avec lui-même et avec les autres. L'individu se rapporte à lui-même non plus comme part hiérarchisée d'une communauté de descendants, mais comme individualité autonome, séparée de tous liens personnels obligatoires avec les autres. Le rapport aux autres passe désormais par le médiateur abstrait qu'est Dieu : l'autre émerge à

l'autonomie par rapport à soi. Chacun se reconnaît l'égal de l'autre et de tous les autres, en tant que chacun est créature de Dieu et frère en Jésus Christ. Ce rapport d'égalité entre frères abolit toutes les relations personnelles antérieures découlant d'un rapport de parenté, d'un lien de sang - ou de caste - : le frère direct, aîné ou cadet, devient interchangeable avec le voisin et tous les autres frères en Jésus Christ. Les liens de réciprocité directe entre frères placés les uns par rapport aux autres dans une position hiérarchisée disparaissent au bénéfice de rapports d'égalité entre frères spirituels. Dans le même temps où la personne émerge à l'individualité, à une forme d'individualité où le moi émerge de façon autonome, le rapport de l'individu à l'univers matériel se transforme : l'individu se rapporte aux biens qui sont les siens comme à des biens propres. A la possession personnelle médiée par la communauté ancestrale se substitue la possession médiée par Dieu et dans cette mutation idéologique la propriété privée en tant que rapport subjectif apparaît. L'individu se rapporte aux fruits de son travail comme à des biens médiés par Dieu et en fait comme à des fruits propres. Il n'y a plus de réciprocité obligatoire entre frères directs unis par les liens de sang : une part du revenu va désormais à la communauté chrétienne paroissiale comme effet de cette forme de représentation nouvelle, et l'attitude à tenir à l'égard de ses parents devient une affaire personnelle.

### **3 - Riches et pauvres dans la communauté ancestrale et riches et pauvres dans la communauté chrétienne débarrassée des ancêtres.**

Nous avons pris soin de noter que l'insertion dans la communauté ancestrale et l'insertion dans la communauté chrétienne relèvent de formes de représentation c'est la manière dont le riche et le pauvre se rapportent à soi et aux autres, à ses biens, aux fruits de son travail, qui déterminent l'appartenance à l'une ou l'autre communauté. Si l'on retient l'hypothèse que le plus riche dans la famille (le plus riche c'est-à-dire l'individu enrichi par l'échange marchand comme nous le verrons dans la troisième partie de ce travail, et non le plus riche quand l'argent ne circulait pas encore...) partage avec ses frères de sang les formes de représentation propres à la communauté familiale ancestrale, on entrevoit que les rapports dans la

communauté familiale et villageoise ne sont pas modifiés. Tout au plus observe-t-on, nous y reviendrons, que dans ce mouvement historique, le plus riche, l'enrichi, est placé en position d'aîné par l'aîné et la famille (en supposant qu'il ne le soit pas lui-même l'aîné, mais le père peut lui-même placer le plus riche à la tête de la famille sous sa bénédiction). Le plus riche de la famille continue donc d'exister dans la communauté familiale et villageoise, pour soi, et pour les autres de la famille... Et vis-à-vis des autres familles dans la société dans les différentes communautés de dépassement. Il n'existe pas en tant qu'individu séparé des autres sur la scène sociale, son existence ne dépend pas de son avoir mais de sa position dans l'ordre familial de la parenté. Il en est de même des plus pauvres de la famille qui continuent à trouver leur existence sociale dans la position dans la parenté, et non dans leur avoir. Ils bénéficient d'une réciprocité directe entre frères, et des égards dus à leur position d'âge. La richesse matérielle personnelle ne constitue pas la base d'une indépendance personnelle, la situation enferme le plus riche dans une dépendance et une réciprocité qui s'imposent à lui. Il y a contradiction dans sa richesse et sa position. Les choses changent dans la communauté chrétienne : à l'émergence de chacun sur la scène sociale correspond une existence sociale qui est désormais liée à l'avoir et non plus à la position dans les rapports de parenté. Nous n'avons pas dans ce court travail le loisir de nous arrêter sur le fonctionnement concret de notre paroisse protestante - (de même que nous ne pouvons décrire en détail un des nombreux famadihina auxquels nous avons assisté) - Un mot cependant : le conseil de la paroisse, composé des plus riches des hameaux, (Rafilipo, Rakotalahy et Rakotomanga en font partie) en fonction du nombre de baptisés, et connaissant parfaitement la position économique de chacun, classe la chrétienté villageoise en quatre groupes :

1. Hors classe, les membres du conseil de la paroisse.
2. Première classe : les baptisés qui ont d'autres ressources en dehors de leur activité agricole
3. Deuxième classe : les baptisés qui n'ont que des activités agricoles mais qui ne sont pas métayers
4. Troisième classe : les métayers et les jeunes communiants.

En 1967, dans la première classe se trouvait deux cadets de la famille du tombeau I. (Dans le second hameau), tandis que l'aîné se trouvait dans la seconde classe. On voit que cette classification bouleverse les rapports hiérarchiques familiaux. Si nous parlons des deux frères (cousins germains) du tombeau III, Rakotomanga et Rainimelina, la séparation est grande : l'aîné est hors classe et le cadet en troisième classe. L'idéologie de l'égalité de frères en Jésus Christ qui a remplacé l'idéologie de descendants des mêmes ancêtres, recouvre des rapports qui sont ici et là très différents. Les plus pauvres dans la communauté chrétienne perdent pouvoir et solidarité. D'où le refus de s'insérer dans la communauté chrétienne nouvelle. D'où la crise d'identité, désormais ils appartiennent à une communauté tronquée des plus riches. La communauté chrétienne apparaît aux uns comme l'émergence insupportable sur la scène sociale de soi avec son avoir, un avoir en quelque sorte stigmatisé socialement. Pour les autres c'est l'émergence à un pouvoir élargi et une libération des contraintes personnelles : la religion désunit, la religion unit.... L'argent est mauvais si... l'argent est bon si... Deux idéologies s'affrontent dans un rapport inégal.

4 - Le comportement des dirigeants malgaches et la non réciprocité soit dans la crise de la communauté ancestrale, soit dans la crise de la communauté chrétienne. De nombreux exemples sont donnés par les paysans du comportement des dirigeants à leur égard : la rupture hiérarchique n'est pas dépassée dans la reconnaissance d'une condition commune partagée chez les fonctionnaires et chez les élus. La logique de leur comportement est ailleurs. Ni les unes, ni les autres de ces familles ne se reconnaissent dans ces comportements, la situation étonne... Et l'on fait référence à la communauté qui existait entre malgaches pendant la colonisation. Maintenant que nous sommes entre malgaches, les malgaches qui nous dirigent s'identifient aux étrangers. On ne comprend pas. Et l'on aspire à la recreation d'une communauté ancestrale et à la création d'une communauté chrétienne entre dirigeants et dirigés... Comme si une prise de conscience des dirigeants pouvait changer les choses et même se produire....

Il y a dans l'univers paysan des uns et des autres une cohérence dans l'énoncé des solutions à la situation vécue, une cohérence en continuité avec cet univers. Mais nous devons maintenant essayer de comprendre les transformations qui se sont accomplies dans la société malgache pendant la colonisation et au moment de l'Indépendance pour saisir la nécessité de ces ruptures de communauté, de ces crises et partant, ouvrir, sinon des possibles de liberté car le temps a passé depuis la fin des années soixante, mais du moins donner les éléments d'une appréciation du devenir de cette société villageoise dans les années soixante dix et quatre vingt.

### CHAPITRE III

#### ESSAI DE COMPREHENSION DE LA SITUATION DE LA FIN DES ANNEES SOIXANTE, VECUE PAR LES FAMILLES PAYSANNES EN TERMES DE CRISE DE LA COMMUNAUTE ANCESTRALE MALGACHE POUR LES UNS ET LA CRISE DE LA COMMUNAUTE CHRETIENNE MALGACHE POUR LES AUTRES

Dans ce moment historique de la fin des années soixante, les aspirations sont communes au changement mais elles ne sont pas identiques : les uns aspirent à la recréation d'une communauté ancienne sur le modèle et en prenant pour base la communauté familiale ancestrale, à tous les niveaux d'insertion de la famille conjugale dans la société : famille élargie, relations entre familles, relations dans la patrie commune. Certes il ne s'agit pas d'une aspiration à un retour aux rapports de l'ancien temps quand les forces familiales de la grande parenté s'unissaient, car chacun mesure la présence irréversible de l'argent, mais à des relations interpersonnelles dans lesquelles "l'argent unisse"... Les autres aspirent à la création d'une communauté politique à l'image de la communauté villageoise chrétienne... Tout se passe chez les uns et les autres comme si la situation présente échappait à la nécessité, pour les uns on pourrait revenir en arrière en supprimant la religion dans sa forme du Réveil, et en supprimant le parti, chacun se souvenant, les riches, les dirigeants, de leur condition commune partagée de descendant avec les pauvres et les "portés", et les honorant en fonction de leur position dans la parenté ou en fonction de rapports vécus dans la parenté... Pour les autres, le comportement des dirigeants malgaches pourrait changer pour être conforme au comportement attendu entre chrétiens... Il nous faut maintenant entreprendre une critique de ces idéologies paysannes en replaçant ces crises dans le mouvement historique qui leur a donné naissance. Ce que nous voulons faire, c'est montrer l'enchevêtrement des déterminations historiques et actuelles, d'ordre économique, religieux, politique, tenant à l'impact colonial et à la forme constitutive de la société colonisée, et tenant à la forme prise par l'Indépendance, qui permet de comprendre ce moment de la fin des années soixante.

Nous avons deux points de repère importants : 1947, et puis l'Indépendance : c'est autour de ces points de repère que nous allons organiser notre essai de compréhension en usant tour à tour d'une démarche "régressive" et d'une démarche "progressive" (J.P. Sartre in Questions de méthode, pp. 41-42, Ed. Gallimard, 1960).

### I - 1947 et la genèse d'une rupture dans la société civile paysanne

Ce que je veux montrer à grands traits ici, c'est que la rupture de la communauté familiale et villageoise ancestrale de 1947 est la traduction dans la quotidienneté des relations sociales, par le truchement nécessaire de la religion, de transformations profondes surgies dans les rapports économiques durant les premières décennies de la colonisation, mais que cette traduction n'a été possible qu'à ce moment-là et pas avant, en raison du contexte politique nouveau qui naît des lendemains de la seconde guerre mondiale et de leur conséquence dans les colonies. Le phénomène colonial est, nous l'avons rappelé dès notre introduction, la mise en rapport de deux sociétés dans un rapport de subordination de l'une à l'autre. Les colonisateurs sont porteurs de rapports économiques, religieux, politiques nouveaux et la société colonisée possède sa propre forme constitutive. Il y a une logique de transformation de la société colonisée qui ne peut se comprendre qu'à partir de cette double réalité. La situation à laquelle notre génération de familles est confrontée jusqu'au début des années quarante, c'est une transformation de conditions de production et d'échange dans la société paysanne en relation avec le développement de la division du travail, la naissance et le développement de la ville (Antsirabe), les relations Madagascar-métropole... un travail de l'idéologie religieuse importée (qui est d'ailleurs antérieur à la colonisation française pour ce qui concerne l'Eglise Protestante)... le fonctionnement d'un Etat nouveau... mais tout cela s'accomplit sous la domination politique étrangère, sans autre perspective dans ces années que sa perpétuation. Voyons cela de plus près, considérant tout d'abord les changements dans les conditions de production et d'échange.

Quelle est la forme constitutive de la société familiale villageoise dans laquelle se trouve placée notre génération, dont elle hérite en quelque sorte ? Tout d'abord chaque village (vohitra) est composé d'une, ou de plusieurs familles constituant chacune une unité de tombeau. La suppression de l'esclavage a conduit à l'émergence au statut de famille libre d'un certain nombre de familles qui se sont constituées en unité familiale sur le modèle de la famille libre avec leur unité de tombeau. (Sans doute la famille des temps malgaches immédiatement avant la colonisation, dans notre région, est-elle assez proche de celle que décrit Engels dans L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'Etat : une famille évoluant vers la forme patriarcale incorporant des esclaves domestiques (p. 57, Ed. Sociales, 1966). La terre villageoise est répartie d'abord en grandes masses : les terres de bas fonds qui sont d'anciens marais aménagés en rizières, les terres de colline dont la plus grande part est livrée au pâturage des boeufs, instruments de travail pour le piétinage des rizières, et richesse principale de la communauté familiale (harena). Le statut des terres est le suivant : les terres de collines sont propriété de la communauté villageoise (Fokonolona), à l'exception des terres de bas de pente qui sont appropriées individuellement au fur et à mesure de leur défrichement (droit de la bêche). Les terres de rizières sont au sein de chaque famille élargies, réparties en part autonome et attribuées à chaque ménage comme résultat de l'héritage des parents : autonomie de la possession mais non propriété privée car la possession est médiée par la propriété de la communauté : il n'y a pas liberté de disposition de l'individu sur sa terre, il y a propriété éminente de la communauté familiale. En tant que part attribuée, la parcelle de rizières constitue d'une certaine manière la base de l'individualité de la personne, du ménage, mais en tant que part de l'héritage (anjaran'anarandray) elle marque l'insertion de l'individu dans la communauté. Comment s'accomplit la production et tout particulièrement sur les terres de rizières ? Essentiellement sous la forme de l'entraide, de l'union des forces. Qu'est-ce que l'entraide ? C'est la coopération répétée des forces familiales et villageoises sur chacune des parcelles faisant l'objet d'une possession autonome. Du fait que la terre est partagée en <sup>par</sup>celles autonomes il n'y a pas de travail communautaire sur une terre commune : l'autonomie implique la réciprocité. Et cela pour tous les grands moments de la culture du riz : labour, piétinage, repiquage, coupe, battage, transport... Qu'est-ce que

l'entraide ? C'est à la fois un procès de travail et un rapport social de production. En tant que procès de travail, c'est la coopération des forces qui trouve sa raison d'être dans le bas niveau des techniques utilisées : les instruments de travail sont la bêche, les boeufs, la faucille. La culture du riz exige sur cette base, et dans des conditions de non maîtrise de l'hydraulique agricole, une mobilisation importante des forces dans un temps court : le rassemblement des forces familiales permet l'accomplissement correcte de ces travaux. Ils sont en même temps évidemment l'actualisation des rapports de parenté : ils se font sous l'autorité de l'aîné ou des aînés, selon une division du travail en fonction de l'âge et du sexe. L'entraide est aussi un rapport social de production : ce sont les forces des bras qui coopèrent ensemble et s'échangent les unes contre les autres, et la rémunération est en fait l'apport de la force des autres en échange de sa propre force. Il peut arriver que la dimension des terres possédées soit inégale: dans cas il y a coopération des forces familiales et villageoises sans autre contrepartie que le repas servi à tous par le propriétaire des terres. Une fois accomplie les différents moments de la production du riz, le produit, sur la base de la possession autonome de la terre est appropriée individuellement. D'une part cette production est faible, d'autre part elle est consommée en grande partie en communauté dans les différents moments d'actualisation de la communauté familiale et villageoise : dans la mesure où la possession de la terre est médiée par la propriété de la communauté, par la représentation de la parcelle comme part d'une terre héritée en commun des ancêtres de la communauté, une part va à la communauté, et aux ancêtre, quasi naturellement, et est consommée en commun.

Ce qu'il importe de bien voir ici c'est la nature de ces rapports de production :

C'est par l'échange de forces coopérant entre elles que s'accomplit la production, il n'est pas nécessaire que la force s'échange contre de l'argent pour que la production puisse s'accomplir ; il n'est pas nécessaire en conséquence que les produits prennent la forme argent pour que la production et la reproduction puissent se réaliser. De même la production est directement consommation : le produit n'a pas besoin de s'échanger contre de l'argent pour devenir produit pour soi, il est directement consommé. Sur la base de ces conditions de production les

inégalités sont faibles et la hiérarchie de la famille fondée sur les rapports de parenté conserve sa signification. Il y a peu de chance que s'établissent des différences importantes entre aînés et cadets, au sein de la famille et elles ne prennent pas la forme argent. Toutefois, l'autonomie de la part possédée, et le fait que sur la base de cette autonomie il y ait appropriation personnelle des fruits et part seulement de la production qui va à la communauté, comme effet de forme de représentation mais aussi de conditions de production, ce fait peut, dans d'autres conditions de production et d'échange, servir de fondement à des inégalités, et à des inégalités en argent, entre les membres de la même famille, et du même village.

La situation que nous venons de décrire à grands traits va se modifier considérablement avec le développement des conditions économiques générales apportées par l'instauration du régime colonial : les conditions changent dans la société et cela induit des effets dans la société paysanne. Ce qui change dans la société en général, c'est l'impôt en argent pour lequel il va falloir soit vendre des produits sur un marché nouvellement créé, soit vendre du travail. Ce qui change c'est l'établissement d'un marché d'importation de produits qui vont rentrer en concurrence avec l'artisanat familial, entraîner sa disparition, et faire naître le besoin en argent des produits anciennement fabriqués directement par la famille : il faudra de l'argent pour les tissus, pour les bougies, le savon, les chapeaux, etc.. Et de l'argent pour les besoins nouveaux. Pour tous ces besoins nouveaux il faudra vendre produits ou (et) travail. En même temps se créent des débouchés pour les uns et pour les autres ; des marchés d'exportation se créent pour les produits agricoles et un marché local s'établit ; dans la ville et dans la campagne se développent des activités qui nécessitent de la main-d'oeuvre, sans parler des travaux obligatoires rémunérés en argent. Chacun se met à la recherche de l'argent ; soit à partir de l'activité paysanne : une partie du surplus traditionnel est vendue, un surplus nouveau apparaît avec la mise en valeur des terres de collines anciennement livrées à la pâture, les collines se dessinent en parcelles appropriées. Et l'élevage se développe, de porcs et de vaches laitières. Les produits sont vendus sur le marché. Soit à partir d'une recherche de salariat qui fait que les forces se dispersent qui s'unissaient jusque là.

Pendant cette période, les conditions techniques de la production changent peu car les instruments changent peu : c'est toujours avec la bêche que l'on laboure, avec la main que l'on repique, avec la faucille que l'on coupe. Les conditions techniques du piétinage vont changer ; au piétinage par les boeufs se substitue le hersage. Les terres de collines se trouvent disponibles, les boeufs sont devenus moins nécessaires. Le grand rassemblement des familles que constituait le piétinage va disparaître. Mais le maintien assez général des techniques traditionnelles continue de rendre nécessaire la coopération des forces sur chacune des parcelles; l'entraide, en tant que procès de travail se perpétue. En revanche, l'entraide en tant que rapport social de production va se modifier. A l'échange des forces familiales les unes contre les autres se substitue progressivement, et cela pour chacun des moments du procès de production, l'échange de travail contre de l'argent. Ce qui veut dire que désormais, pour produire, il faut une manière ou d'une autre, se procurer de l'argent, par la vente de produits ou de travail. Et ces relations s'établissent entre petits producteurs dans la majorité des cas : ceux qui salarient se salarient aussi. Seule une minorité peut, du fait de la dimension de ses terres, et de ressources plus importantes en argent provenant d'activités commerciales (achat et vente de lait, de produits agricoles, de porcs) ou artisanales (fabrication de beurre par exemple) peut payer des salariés sans avoir besoin de se salarier elle-même. Quel est donc le sens de cette évolution ? Peu à peu, la production par échange de forces et la production directement consommation disparaissent : se substitue à ce mode de production, une production qui ne peut se faire que par l'achat de forces contre de l'argent et une production qui ne devient consommation pour soi qu'au travers de l'échange. Il faut vendre ses propres produits et son propre travail pour vivre. Le résultat de ces rapports de production et d'échange, c'est que chacun, se trouve peu à peu isolé sur ses intérêts personnels. L'union qui existait antérieurement disparaît peu à peu et désormais se développe dans la société une "union" que chacun ne peut plus appréhender, ce qui évoque les propos de Marx, dans les Grundriss : "le caractère social de l'activité et du produit ainsi que la participation de l'individu à la production sont ici étrangers et réifiés en face de l'individu" (p. 94, Ed. Anthropos, 1967). Aux rapports d'union se sont substitués des rapports de séparation. Cela signifie que désormais chacun dépend pour sa reproduction de ce qu'il a et de la monétarisation possible de son avoir.

Or le même mouvement qui fait que l'argent pénètre les rapports fait aussi apparaître des différences entre les paysans. D'une part chacun saisit différemment les occasions nouvelles de s'enrichir : moins que les héritages inégaux, c'est, par delà l'initiative et le courage personnel de chacun, la chance d'une bonne santé, le fait d'avoir un peu moins d'enfants, le hasard d'un travail salarié rémunérateur en ville, qui vont creuser le fossé, d'ailleurs tout relatif, entre les membres de la même famille et du même village. Nous savons que la forme constitutive de la communauté familiale permet le développement de ces inégalités ; nous avons noté que la propriété avait un double caractère : "l'anjara", la part héritée par chacun est d'un côté possession autonome vis-à-vis de laquelle chacun se rapporte comme part d'une propriété de la communauté ancestrale. En tant que part autonome, possession de l'individu, "l'anjara" est la base d'une appropriation personnelle des fruits et donc base de la constitution d'une certaine individualité économique. En tant que part médiée par la représentation ancestrale communautaire, elle donne lieu à une attribution à la communauté d'une part des fruits. Mais cette part des fruits est généralement forfaitaire, la même pour chacun, alors que les produits sont de valeur différente. De la sorte certains peuvent s'enrichir. Quand les sources d'argent augmentent par la multiplicité des activités agricoles, et non agricoles, les ressources des uns augmentent davantage tandis que leur part dans la contribution communautaire demeure identique à celle des autres. En réalité elle est plus élevée, car le bénéficiaire a été "plus béni par les ancêtres", mais elle ne saurait atteindre la totalité du surplus accumulé. De la sorte une inégalité s'introduit entre les membres de la même famille et du même village, autorisée par le fonctionnement même de la communauté. Nous pourrions développer ici l'exemple des deux frères du premier hameau, Rakotoralahy et Rafilipo et les comparer aux autres familles du même hameau ; de même développer l'exemple des deux cousins du second hameau, Rakotomanga et Rainimelina, dont la condition économique personnelle a évolué différemment au cours de deux décennies ; et l'exemple de Rakotomanga et de l'aîné de la famille Hova (tombeau I), Rakotoasimbola etc... Les deux frères du premier hameau qui disposaient déjà de terres héritées importantes ont pu par l'activité de beurrier se constituer une petite richesse tout en apportant une contribution importante à la vie

communautaire au même titre que les autres membres du village. Et nos deux cousins du second hameau se sont différenciés l'un par rapport à l'autre par le fait que le premier n'avait pas d'enfant et avait une meilleure santé que le second... Quand à l'aîné de la famille Hova il a "mangé" peu à peu son héritage. Ce que nous voulons retenir : c'est que la contribution à la communauté ne conduit en aucun cas à l'égalisation. La séparation qui résulte des nouveaux rapports qui se sont instaurés dans la société et qui est le produit de la dissolution de l'union, se double d'une différenciation entre les paysans, qui s'infiltré dans les rapports hiérarchiques construits sur l'ordre généalogique.

Se pose la question du jeu de ces différenciations dans l'ordre familial construit sur les rapports de parenté et le mode de communication que nous avons vus. On observe que jusqu'à la fin des années quarante, jusqu'au moment du surgissement de ce mouvement du Réveil évoqué par nos familles paysannes, la communauté familiale, sous l'autorité de l'aîné, se soumet en quelque sorte les éléments délétères qui la minent de l'intérieur. Soit que les formes de représentation se perpétuent en chacun, soit que l'autorité pure et simple se maintienne, (de la famille), les rapports hiérarchiques, la réciprocité dans l'unité se perpétuent. Nous avons noté antérieurement que le plus souvent le plus riche est mis en position d'aîné, mais cela par l'aîné en titre et par la famille. C'est cet ordre que le Mouvement du Réveil va bouleverser à la fin des années quarante, sans toutefois le détruire complètement.

Que se passe-t-il donc à ce moment, et pourquoi la rupture ne se produit-elle pas avant, alors que la séparation et la différenciation sont là et que le discours religieux du Réveil est tenu depuis de longues décennies ?

Dans les années 1946-1947, se développe dans la région du Vakinankaratra, à partir du petit village de Farihimena, et autour de la bourgade de Betafo et de la ville d'Antsirabe, la prédication d'un pasteur malgache, Daniel Rakotozan dry autour du grand thème de la revivification de la foi en Jésus-Christ. Le pasteur malgache reprend le langage tenu depuis longtemps par les missionnaires protestants (et catholiques), à

Madagascar et dans cette région. Ce langage c'est celui de la condamnation de l'idôlatrie et du culte des ancêtres. Les ancêtres ne sont que poussières. C'est aussi la réprobation des dépenses qui sont faites à l'occasion des cérémonies qui sont l'actualisation de la communauté des vivants qui se reconnaissent des ancêtres partagés : ces dépenses sont des dépenses vaines, folles dépenses. Tout cela est jugée à partir de la religion révélée. Le prédicateur s'adresse à chacun, à chaque pêcheur : "... Mais celui qui se trouve en présence de Jésus mesure immédiatement son amour et sa sainteté. Et le résultat de cette rencontre c'est qu'il se décide aussitôt à sortir de son péché. Il n'est même pas nécessaire de l'exhorter, car la rencontre est suivie d'une résolution instantanée. L'homme qui reçoit le Saint-Esprit, et en qui Jésus demeure véritablement ne cherche plus d'excuses. En présence de la Sainteté du Seigneur, il avoue ses fautes et prend son péché en aversion. Se jugeant absolument indigne, ouvre son coeur au souffle de l'Esprit. On peut alors l'orienter vers les eaux profondes. Vous êtes-vous vraiment libérés de vos mauvaises habitudes et de vos pêchés ?" (Extrait d'un prêche du pasteur malgache). On sait l'effet de cette prédication dans nos villages. La quasi-totalité de la population villageoise est touchée par l'appel du prédicateur et de longues cohortes de paysans se rendent à pieds sur les hauteurs de Farihimena. Des foules considérables se rassemblent. En octobre 1946, le pasteur note dans son journal que : "le nombre des personnes qui assistent aux réunions de la semaine est de 8 031". Du 20 au 25 août 1947, c'est près de 25 000 personnes qui se réunissent à Antsirabe. Le pasteur meurt à la fin de l'année 1947, (voir Rajosefa Danielson - Ny Fifohazampanahy - Imp. Tolamahitsy, 1958, pp 35 à 41). Il se produit dans les mois qui suivent une scission parmi les "réveillés" : la très grande majorité abandonne les résolutions contenues dans le prêche du prédicateur et font retour aux pratiques ancestrales; <sup>une</sup> minorité seulement, quelques individualités au sein de chaque hameau,

Se maintient ferme sur ses positions et considère désormais la communauté chrétienne protestante comme seule communauté : ils deviennent les apôtres intransigeants d'une communauté chrétienne débarrassée des ancêtres. (Un éclaircissement : la communauté protestante existait jusque là mais chaque famille y était présentée avec ses ancêtres, elle fonctionnait, pour les familles malgaches comme une communauté de dépassement...). Nous

savons qui sont ces réveillés qui changent d'univers. Et ce que produit ce changement.

Pourquoi la rupture se produit-elle à ce moment-là ? Pourquoi un discours religieux tenu depuis des décennies est-il entendu par certains ? Et par certains seulement ?

On comprend tout d'abord que le discours religieux ne pouvait être entendu dans les premières années de la colonisation, du moins à une échelle importante. Pour que l'individu puisse entendre le discours du "Saint-Esprit qui descend en chacun, il faut que "chacun" existe. Et les conditions de cette existence sont d'abord matérielles : il faut que "la famille terrestre", pour reprendre le langage de Marx dans l'une de ses Thèses sur Feuerbach, se soit suffisamment transformée pour que l'individu existe dans une forme d'individualité où il puisse se poser en tant que lui-même dans le rapport à soi et aux autres. C'est cette évolution qui s'est produite et que nous avons examinée à grands traits précédemment à travers la notion de séparation : l'individu seul avec son avoir et se reproduisant au travers de l'échange et non plus, sinon dans la communauté, du moins par la communauté. On se souvient ce passage du Capital : "une société où le produit prend généralement la forme marchande et où par conséquent le rapport général des producteurs consiste à comparer les valeurs de leurs produits, et sous cette enveloppe de choses, à comparer les uns aux autres leurs travaux privés à titre de travail humain égal, une telle société trouve dans le Christianisme avec son culte de l'homme abstrait... le complément religieux le mieux approprié" (Le Capital, Traduction ROY, p. 31). Cela étant, la famille terrestre existe avant et la possibilité d'une autre "famille céleste" existe aussi. Pourquoi ce possible ne se réalise-t-il pas plus tôt ? La question est difficile et le Réveil lui-même n'est pas une condition suffisante. Nous faisons l'hypothèse que ce Réveil a un contenu politico-religieux. Nous faisons l'hypothèse que ce sont les conditions politiques nouvelles, surgies des lendemains de la seconde guerre mondiale qui vont, en plaçant l'Indépendance à l'horizon, rendre possible un fonctionnement efficace du religieux dans la société paysanne.

Jusqu'aux années quarante la colonisation est là dans une durée indéterminée, mais comme un couvercle que l'on ne peut soulever : on ne saurait envisager une mise en cause de la condition commune de malgaches colonisés face à l'Étranger colonisateur. Si la marmite bout à l'intérieur, pour prendre une comparaison quelque peu triviale, la pression du couvercle est trop forte pour que l'ébullition se manifeste à l'extérieur. Les choses changent avec la guerre, l'ébranlement des Empires ; et le discours de Brazzaville soulève le couvercle en autorisant les joutes politiques pour un changement du statut des Colonies. A Madagascar, l'invite est d'autant mieux entendue qu'il existait avant la colonisation un État malgache centralisé et que les forces sont à l'oeuvre, qui explosent dans la Rébellion de mars 1947. Les églises liées le plus souvent à des partis politiques vont véhiculer chacune à leur manière le discours de l'Indépendance possible. Distinguons, en simplifiant à l'extrême, trois grandes tendances, deux tendances nationalistes et une tendance, sinon anti-nationaliste du moins anti-indépendantiste immédiate. La première tendance nationaliste est incarnée par les membres du parti MDRM qui voit dans l'Indépendance, l'émergence sur la scène politique nationale de la classe aisée, instruite, née de la mise en rapport de la société malgache avec les colonisateurs. Cette tendance est protestante. Le pasteur Richard Andriamanjato, qui incarnera cette tendance quelques années plus tard, écrit en 1957 : "Catholiques et protestants forment actuellement les cadres compétents de la nation malgache. Bien qu'il y ait de nos jours encore deux millions d'âmes plongées dans l'obscurité du paganisme, perdus dans des coins inaccessibles et fort éloignés des centres vitaux de l'île, il est un fait que ceux qui ont des situations sociales de quelque importance sont chrétiens." (in Le Tsiny et le Tody dans la pensée malgache. Collection Présence Africaine, p. 89).

L'autre tendance nationaliste, présente également au sein du MDRM, voit dans l'Indépendance à venir, le moyen d'une résurrection du passé, dans laquelle les anciens détenteurs du pouvoir ethnique et de caste, trouveraient leur ancienne légitimité reconnue. Enfin la troisième tendance est incarnée par le Parti des Déshérités de Madagascar (PADESM) qui voit l'avenir de l'Indépendance comme une certitude du resurgissement d'un passé qu'il analyse comme un passé d'asservissement du peuple malgache des Côtes par les Merina, et dans les Merina, les gens des castes supérieures, les

Andriana et les Hova, perpétuant leur domination sur l'ancien esclave (andevo).

Nous faisons l'hypothèse que, à travers ce Réveil protestant, c'est la tendance MDRM protestante qui est en acte. Et nous pensons que la petite classe paysanne qui a émergé des rapports anciens à une certaine richesse, au même titre que la petite bourgeoisie urbaine, constitue la clientèle privilégiée de cette tendance. (Le père des deux frères du premier hameau est mort en prison en 1947, MDRM notoire). Par le choix qu'elle fait de se séparer de la communauté ancestrale, cette catégorie de petits paysans, accède au pouvoir religieux localement, avec arrière plan, l'horizon du pouvoir politique local. Elle trouve dans le parti MDRM et dans la paroisse protestante à ce moment, le contrepoids indispensable et l'appui nécessaire pour quitter la communauté familiale et villageoise ancestrale. Mesure-t-on assez la provocation formidable que constitue cette séparation, à l'égard de l'ordre ancien ? Mais l'ordre ancien est affaibli, incarné par les plus pauvres.

Faut-il penser que ces derniers trouvent dans la tendance nationaliste MDRM qui voit l'avenir dans la recreation du passé, la tendance qui convient à leur situation ? Sans doute cet état d'esprit est-il présent. Et le jeu est apparemment ouvert.

La situation de la société familiale et villageoise à la fin des années quarante est donc le résultat d'une évolution complexe et ne saurait se ramener à des déterminations simplement religieuses ; certes un mouvement religieux déclenche le changement qui se produit dans la sphère religieuse, mais le politique joue en arrière plan un rôle déterminant et ce sont en fin de compte les changements économiques profonds dans la société qui autorisent cette mutation radicale. 1947, c'est le moment où les rapports économiques nés de la colonisation se soumettent, les rapports sociaux, à contenu religieux dans cette société, à ce moment historique donné, dans un contexte où ils peuvent espérer de soumettre bientôt les rapports politiques.

## II - L'indépendance et ses lendemains : 1960-1968

Ce qui se passe au moment de l'Indépendance sur le terrain politique comme résultat des rapports de force des années quarante, aux années soixante n'est conforme, ni à l'attente des ancestraux ni à l'attente des chrétiens, et il nous faut comprendre la nécessité de cette situation. Ce qui se passe obéit à une logique qui est à rechercher ailleurs que dans les transformations de la société civile observées dans notre région. Ailleurs, c'est-à-dire sur une scène politique restreinte : celle de l'appareil d'Etat centralisé entre les mains de l'Etranger et celle d'une société nationale existant encore, en dépit de l'évolution historique, (et aussi en raison de celle-ci...) sous la forme de "macrocosmes", et de "microcosmes" localisés, qui autorisent le jeu du pouvoir central à l'arbitraire d'un "despotisme". (Marx, dans sa célèbre Lettre à Vera Zassoulitch, 1881, évoquant la "commune agricole" en Russie, parle d'un "microcosme localisé" caractérisé par son "isolation", "son manque de liaison d'une commune à l'autre", et note que "partout où il existe, a fait surgir au-dessus des communes, un despotisme plus ou moins central"). (in Sur les sociétés précapitalistes, p. 324. Textes choisis de Maurice Godelier. Ed.Sociales 1970). Nous voulons parler ici des ethnies et des microcosmes villageois au sein de ces ethnies. Parmi les forces politiques en présence dans les années quarante, c'est le parti des déshérités de Madagascar (PADESM) devenu Parti Social Démocrate (PSD), de Tsiranana, qui émerge et s'installe au pouvoir. Selon une logique "démocratique" (appuyée sur l'idéologie de 1789) que nous avons énoncée précédemment : la démocratie malgache est à venir, dans le rééquilibrage des rapports de force économiques et intellectuels entre hauts plateaux et côtes, et anciens maîtres et anciens esclaves, et les meilleurs garants de cette évolution dans le futur, ce sont les étrangers colonisateurs classés au nombre des ethnies malgaches..." la 19e tribu" (Ph. Tsiranana). La "raison d'Etat démocratique" exige que la démocratie soit contrôlée pour que les anciens maîtres ne s'approprient pas le pouvoir d'Etat. Dès lors le destin du régime et de la société sont liés au développement économique qui permet dans une croissance commune de concilier les éléments les plus antagonistes : le régime colonial conservé continue naturellement à fonctionner selon la logique qui est enfermée en lui (voir G. ROY : Documents et Réflexions sur la Démographie malgache de l'Indépendance. Les

élections communales de 1969 à Antsirabe. Publication Université Paris VII sous la direction de Françoise Raison, 1986. Ouvrage collectif) et la situation économique va se dégradant comme en rendent compte parfaitement nos propos paysans. Ainsi, le pouvoir politique qui émerge est-il bien un pouvoir politique de l'Etranger entre les mains de malgaches, et il y a de fait un comportement de "mime" de ces malgaches, de "mime" de l'Etranger qui n'échappe pas à nos familles (sur l'analyse de ces rapports néo-coloniaux on se reportera au travail fondamental de G. Althabe. Oppression et libération dans l'imaginaire. Ed. François Maspero, Paris 1969). Mais il y a davantage à dire si l'on abandonne le terrain de la déception commune de la paysannerie pour examiner celui de la déception propre à chacune de nos catégories de familles, dans notre région. L'idée de rapports communautaires ancestraux et divins dans la société politique, entre dirigeants et dirigés malgaches, à naître d'une autre indépendance, est une idée étrangère à la réalité du développement de la société malgache. Ce qui n'apparaît à nos familles, c'est que cet Etat malgache de l'Etranger est aussi un Etat malgache étranger, qui débarrassé des étrangers et de leurs doublures malgaches, et incarné par d'autres malgaches - toutes choses égales par ailleurs - fonctionnerait selon une logique autre que celle attendue par les tenants de la communauté malgache ancestrale et divine.... Avec une logique étrangère aux rapports de parenté et sur une base territoriale, avec une force publique, des impôts, etc... et des fonctionnaires devenus "piliers d'un pouvoir" étranger à la société. Un Etat malgache étranger placé "en apparence au-dessus de la société", incarnant en fait les intérêts dominants et fonctionnant donc à l'oppression pour les dominés. (Voir Engels, op. déjà cité, p. 155 et suivantes).

Soit à la violence directe, soit à l'idéologie (Voir L. Althusser. A propos des Appareils idéologiques d'Etat. in La Pensée). Et sans doute à une idéologie unificatrice qui serait l'idéologie chrétienne.... Ce que nous avons observé dans la société civile, dans la paysannerie, sous le couvert de la communauté paroissiale donne une idée du fonctionnement des rapports dans la société politique dans l'hypothèse d'un pouvoir approprié par les dirigeants de la communauté chrétienne.

## CONCLUSION

### 1968 : UN MOUVEMENT DE TRANSFORMATION DE LA SOCIÉTÉ PAYSANNE SUSPENDU DANS SON DEVENIR : VERS QUEL DEVENIR ?

La génération de nos familles paysannes va disparaître dans les toutes prochaines années (après 1968). Toutes ces familles ont atteint l'espérance de vie moyenne ou l'ont dépassée et les conditions de vie vont dans le sens d'une disparition rapide. Cette génération vit une crise profonde, existentielle, dans le moment où chacun s'efforce par tous les moyens de survivre ; cette crise a la forme de crises de la communauté et plonge chacun dans une crise d'identité : "malgaches, qui sommes-nous, que sommes-nous devenus, qu'allons-nous devenir ? Nous tournant avec elle, vers un passé éclairé, nous voyons un mouvement de dissolution de la société paysanne héritée des temps malgaches sous le choc de la colonisation ; les aînés, les cadets, les Hova, les andevo, se sont trouvés pris chacun dans un processus de production et d'échange qui a cassé l'union ancienne et introduit des différences entre eux, rendu caduque la nécessité de la famille élargie et du village dans la production, et fait naître une nouvelle famille, où chacun existe avec son avoir. Nous voyons un mouvement de dissolution de la société familiale et villageoise construite sur l'unité (le fihavanana) des descendants et les relations de réciprocité entre "grands" et "petits" dans un mouvement toujours recommencé où les "grands" disparaissent et les "petits" deviennent "grands" à leur tour face aux "petits". Nous voyons la dissolution de la société paysanne renfermant son pouvoir d'organisation, mais cela a commencé depuis bien longtemps - et des familles désormais placées individuellement face aux fonctionnaires d'un pouvoir étatique. Nous voyons un mouvement de constitution de familles aux intérêts opposés, embryon de classes et une nouvelle idéologie prendre place, une nouvelle unification présente dans la société civile et aspirant à le devenir dans la société politique, l'idéologie de la religion universelle chrétienne. Mais nous voyons également que ce mouvement est suspendu dans ce devenir dont la rencontre colonisation-société malgache semble porteuse. En effet la vieille construction familiale ancienne n'est pas complètement détruite, elle se

perpétue dans ces cérémonies religieuses où les ancêtres sont désespérément sollicités pour changer la vie... Et la société nouvelle n'est pas encore là : les chrétiens se sont constitués en une avant-garde que l'évolution économique et politique de l'Indépendance frappe de fragilité : est-il bon de se débarrasser des ancêtres de la communauté familiale et villageoise et de rompre avec ses frères de sang ? Le devenir de cette société est bloqué. Quelles perspectives pour la génération qui devient adulte et qui remplace notre génération ? Quelle identité pour elle, dans le village et dans la nation ? On entend les craquements de la fin du régime dès la fin de ces années soixante et la révolution malgache va éclater en mai 1972. Mais quel avenir "malgache" va sortir de cette révolution ?

Le 24 août 1972, le nouveau gouvernement déclare dans une conférence de presse :

"Nous fabriquerons nous-mêmes notre propre modèle de développement, un modèle spécifiquement malgache, qui tiendra compte de nos besoins, de nos possibilités de nos ressources, un modèle qui consacra notre personnalité, notre identité et notre souveraineté. Que l'on m'entende bien : en refusant de copier les modèles d'autres pays qui ont plus ou moins réussi, mais dans un contexte différent du nôtre, en refusant toutes sortes d'idéologies d'importation incompatibles avec notre nature, notre civilisation, notre histoire, nous resterons toujours ouvert au monde extérieur... Progrès, croissance, développement ; tous ces mots seraient vides de sens si nous, Malgaches, nous devions perdre notre âme. C'est la seule et unique préoccupation profonde du gouvernement auquel j'appartiens..."

(in Madagascar Matin, 25 août 1972)

Moins d'un an après ces déclarations voit le jour la politique dite du Fokonolona.

Le 24 mars 1973 est publiée au Journal Officiel de la République malgache l'ordonnance portant : "structuration du monde rural en vue de la maîtrise populaire du développement". Que lit-on, dans l'exposé des motifs de cette ordonnance ?

"... Il est manifeste que la nouvelle structure dont il s'agit, et puisqu'elle se fonde sur la cellule communautaire par essence qu'est le Fokonolona sera également communautaire. Cette notion de communautarisme n'est pas un élément étranger à la nature et à la forme de la société malgache. En fait, mises à part les enclaves urbaines, la vie communautaire constitue l'une des composantes fondamentales de la culture malgache. La communauté de traditions et d'intérêts, la communauté de devenir, au niveau des Fokonolona, peuvent et doivent désormais dépasser les actuelles stratifications sociales dites traditionnelles..."

(in NY FOKONOLONA. Imprimerie Nationale, 1973, p. 54 pour le texte français, p. 35 pour le texte malgache).

Un avenir "malgache" certes, mais quel avenir malgache, ancestral et divin, ou chrétien ? Que sortira de ce synchrétisme de façade ? Et la réalité ne se passe-t-elle pas "ailleurs", là où règne le "despotisme" ? Le Président malgache, porteur de cette révolution Fokonolona sera assassiné en 1975....

\*\*\*\*\*

BIBLIOGRAPHIE

- NIETZSCHE : Aurore (Ed. Mercure de France, 1912)
- J.P. RAISON : Les Hautes Terres de Madagascar, Ed. Karthala, Tome I et II
- G. CONDOMINAS : Fokonolona et Collectivités rurales en Imerina. Ed. Berger-Levrault, 1960.
- G. ROY : Etude sur les rapports entre la gendarmerie et la population paysanne - ORSTOM - Tannarive 1971
- G. ALTHABE : Oppression et libération dans l'imaginaire. Ed. Maspero, 1969
- J.P. SARTRE : Question de Méthode. Ed. Gallimard, 1960
- ENGELS : L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'Etat. Ed. Sociales, 1966
- Rajosefa DANIELSON : Ny Fifohazam-panahy. Imprimerie Volamahitsy, 1958.
- K. MARX : Thèses sur Feuerbach  
: Fondements de la critique de l'économie politique. Ed. Anthropos, 1967 T.  
: Lettre à Vera Zassoulitch, 1881, in Sur les sociétés précapitalistes (Maurice Godelier)
- R. ANDRIAMANJATO : Le tsiny et le tody dans la pensée malgache. Collection Présence Africaine, 1957.
- G. ROY : Documents et réflexions sur la démocratie malgache de l'Indépendance : les élections communales à Antsirabe en 1969. Université Paris VII - Ouvrage collectif sous la direction de Françoise Raison.

L. ALTHUSSER : A propos des appareils idéologiques d'Etat, in La Pensée. Ny Fokonolona, Imprimerie Nationale malgache, 1973.

Michel COMBES : Langages religieux dans la Société malgache, 1956-1972 (thèse pour le doctorat de 3e cycle de sociologie, Paris V, 1976)

\*\*\*\*\*



	<u>Pages</u>
<u>INTRODUCTION</u>	2
<u>CHAPITRE PRELIMINAIRE</u> : PRESENTATION DES FAMILLES PAYSANNES	8
<u>CHAPITRE I</u> : ELEMENTS D'APPRECIATION DE LA CRISE DES COMMUNAUTES ENTRE MALGACHES DANS LA SOCIETE CIVILE ET POLITIQUE	16
<u>Premier Thème</u> : Crise économique et crise de la communauté	17
<u>Deuxième Thème</u> : Séparation entre dirigeants et dirigés depuis l'Indépendance	26
<u>Troisième Thème</u> : Rupture au sein de la communauté familiale et villageoise	44
<u>Quatrième Thème</u> : L'argent	57
<u>Cinquième Thème</u> : L'unité et l'union existaient dans le temps	83
<u>Conclusions à propos des textes</u>	88
<u>CHAPITRE II</u> : EXPLICITATION DES CRISES DE LA COMMUNAUTE DANS LA SOCIETE CIVILE ET DANS LA SOCIETE POLITIQUE POUR LES FAMILLES PAYSANNES	89
<u>CHAPITRE III</u> : ESSAI DE COMPREHENSION DE LA SITUATION DE LA FIN DES ANNEES SOIXANTE	97
I - 1947 et la genèse d'une rupture dans la société paysanne	98
II - L'Indépendance et ses lendemains : 1960-1968	109
<u>CONCLUSION</u> : 1968 : LE MOUVEMENT DE TRANSFORMATION DE LA SOCIETE PAYSANNE SUSPENDU DANS SON DEVENIR	111
<u>BIBLIOGRAPHIE</u>	115
<u>TABLE DES MATIERES</u>	117